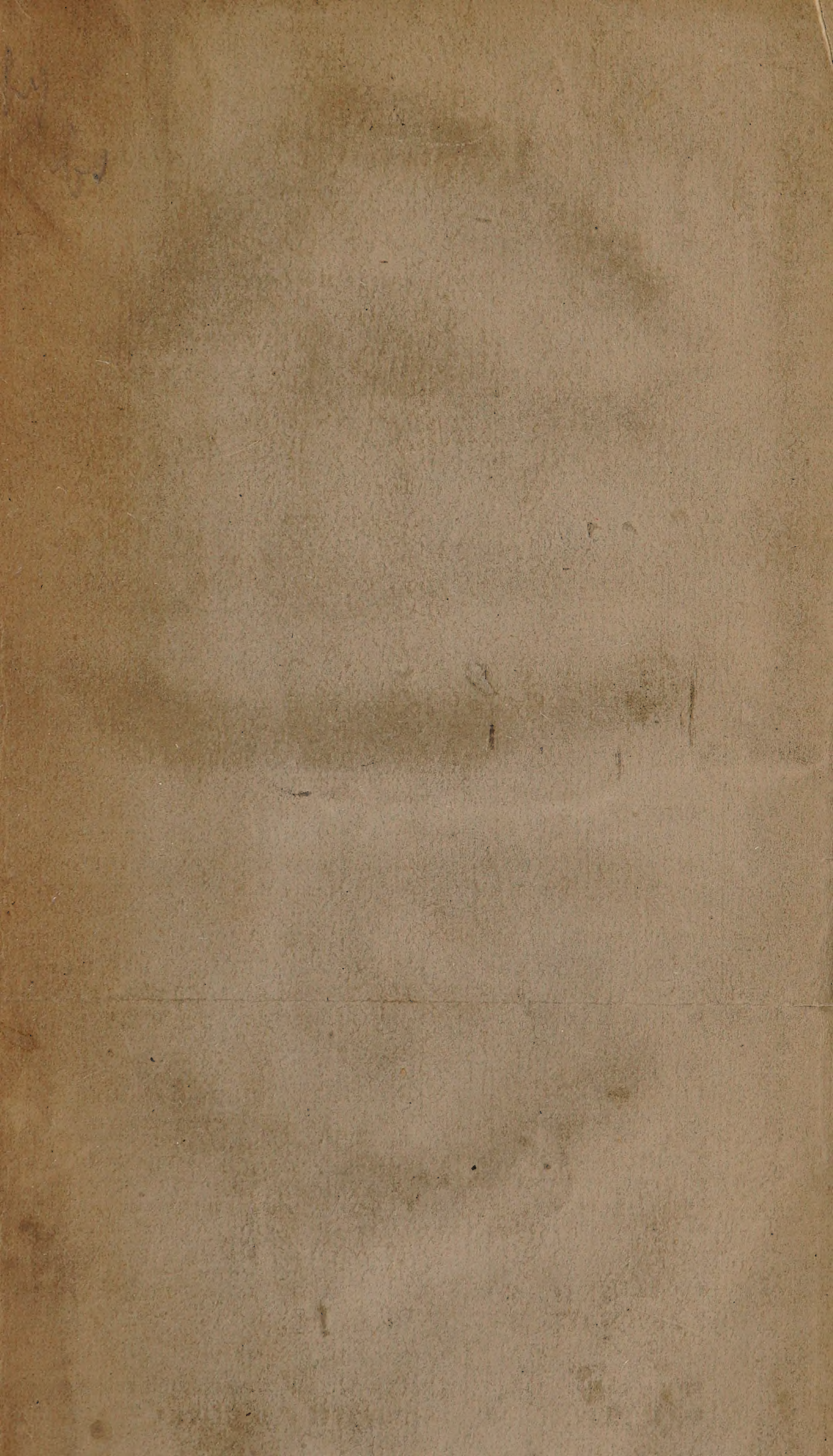


OUVRAGES SOUS PRESSE :

BOYER. — TRAITÉ DES MALADIES CHIRURGICALES et des Opérations qui leur conviennent, CINQUIÈME ÉDITION (voir page 5 du catalogue).

CAZENAVE. — LEÇONS PRATIQUES SUR LES MALADIES DE LA PEAU, professées à l'Ecole de médecine, en 1841-1844, publiées par fascicules, avec planches gravées et coloriées.

L'ouvrage paraît par livraisons, tous les deux mois; chaque livraison se compose de trois à quatre feuilles de texte format in-folio, et cinq planches gravées et coloriées avec beaucoup de soin. PRIX : 12 FRANCS CHAQUE LIVRAISON. LES CINQ PREMIÈRES SONT EN VENTE. (L'ouvrage se composera de 10 à 12 livraisons.)

COMPENDIUM DE CHIRURGIE PRATIQUE, par **A. BÉRARD** ET **DENONVILLIERS**. (Voir page 9 du catalogue).

GUERSANT, docteur-médecin, médecin de l'hôpital des Enfants, et **BLACHE,** médecin du prince royal, et médecin de l'hôpital Cochin. — TRAITÉ COMPLET DES MALADIES DES ENFANTS, jusqu'à l'âge de puberté. 2 vol. in-8, sous presse, pour paraître incessamment.

CASTELNEAU (H. de), ancien interne des hôpitaux civils de Paris, membre titulaire de la Société médicale d'observation, vice-président de la Société anatomique, lauréat de l'Académie royale de médecine.— TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE COMPLET DES MALADIES SYPHILITIQUES. 1 fort vol. in-8, contenant l'exposé précis des connaissances actuelles sur l'histoire, la pathologie et la thérapeutique de ces maladies. (*Sous presse.*)

COURS
DE
PHYSIOLOGIE,
FAIT
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Par P. BERARD,

Professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine de Paris,
Chirurgien honoraire des Hôpitaux, Président des Jurys médicaux,
Chevalier de la Légion-d'Honneur, etc.

MODE DE PUBLICATION.

Le *Cours de Physiologie* de M. le professeur P. BÉRARD se publie par livraisons de quatre à six feuilles in-8. — Prix de chaque livraison : 1 fr.

Les livraisons 1 à 17 sont en vente.

Il paraît une livraison tous les quinze à vingt jours.

NOUVELLE DOCTRINE DES MALADIES VÉNÉRIENNES, OU LA SYPHILIS ET SON TRAITEMENT

RAPPELÉS A LEURS VÉRITABLES PRINCIPES;

Ouvrage dans lequel, après avoir expliqué les phénomènes des maladies contagieuses, et principalement des affections vénériennes, d'une manière particulière et toute nouvelle pour la connoissance de ces dernières, l'on combat les anciens préjugés sur ces maladies, et l'on expose une nouvelle méthode de les traiter moins incommode et plus sûre que toutes les précédentes, ainsi que le véritable et unique moyen de s'en préserver.

PAR J. B. F. CARON,

Ex-Chirurgien interne de l'Hôpital des Vénériens de Paris, Chirurgien interne actuel à l'Hôtel-Dieu, et ancien Prévôt de l'Ecole-Pratique de Santé d'Amiens.

Is recte curaturus quem prima origo causæ non fefellerit. CELSE.

« Celui-là guérira bien qui connoîtra le prin-
» cipe de la maladie ».

DE L'IMPRIMERIE DE P. N. ROUGERON.

PARIS.

Chez CROULLEBOIS, Libraire de la Société de Médecine, rue des Mathurins, n.° 17,
FANTIN, quai des Augustins, n.° 55;
MOLLIER, chirurgien-accoucheur, quai de la Mégisserie, n.° 46.

1811.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A M. DESCHAMPS,

CHIRURGIEN CONSULTANT

DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI,

Membre de l'Institut de France, Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité, Membre de la Société de Médecine de Paris, etc.

AU CHIRURGIEN CÉLÈBRE,

A l'Homme savant et vertueux, dont la bienveillance honorable est aussi chère à mon cœur, que ses conseils et ses bienfaits me sont précieux.

J. B. F. CARON.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE que j'offre au public lui paroîtra, je crois, nouveau, sous le triple rapport de la plupart des faits qu'il renferme, des principes qui en constituent la doctrine, et des observations nouvelles qu'il contient. Je n'entreprendrai point d'en faire ici le tableau : le lecteur y suppléera facilement, pour peu qu'il connoisse les livres qui traitent de la syphilis. Il lui sera aisé de voir que la doctrine générale de cet ouvrage ne porte aucune empreinte de celles qui ont précédé. On y prouve, par exemple, d'une manière évidente, que les maladies contagieuses, comme toutes les autres, dépendent de l'altération de la sensibilité ; que les contagions et leurs virus sont des procédés ou des actes animaux, et que, conséquemment, on a eu tort, jusqu'à ce jour, de les regarder comme de simples intususceptions ou absorptions d'humeurs virulentes. On dira, peut-être, que cette manière de voir les contagions en médecine est encore

une théorie. Je répondrai, *avec Bichat*, que c'est donc aussi une théorie, dans les sciences physiques, que la doctrine qui montre la gravité, l'élasticité, l'affinité, etc., comme principes primitifs de tous les faits observés dans ces sciences.

Peut-être m'accusera-t-on aussi d'avoir mis un peu trop de métaphysique dans cet ouvrage. Tout en convenant de ce reproche, je réponds que c'est moins ma faute que celle de la matière. La plus utile, en effet, et la moins avancée de toutes les connoissances médicales, est sans doute celle des virus et de leur contagion. Aussi doit-on regarder le sujet de cet ouvrage comme le plus intéres-sant que la médecine puisse offrir, et comme un des plus épineux que les médecins puis-sent résoudre. Comment en effet connoître la source des virus, si l'on ne commence par les connoître eux-mêmes? et comment le méde-cin viendra-t-il à bout de les voir tels que les a formés la nature? comment même ose-roit-il se flatter de rendre également bien ce qu'il pense, et sur-tout ce qu'il sent sur cet objet? Quelle tâche pour un écrivain de

mettre son lecteur à portée de voir et de sentir comme lui! cette tâche, toujours si pénible lorsque la science dont on traite a l'homme pour objet, combien ne doit-elle pas l'être, en particulier, pour le médecin qui considère les contagions ! vainement accuseroit-on alors le style de l'auteur : il ne suffit pas qu'il s'exprime avec clarté, il faut aussi que celui qui le lit saisisse le sens de ses pensées, et qu'il en pénètre la profondeur. En fait de science ou d'art, l'élégance continue ne peut plus être un *cache-sottise* : l'écrivain pauvre d'idées a beau être riche en mots, et substituer le brillant de l'expression à l'excellence des pensées, ou raisonner comme un tonneau vide, le public n'entend alors par ouvrage bien écrit que celui qui est fortement médité : *ingenium magis circa res quam circa verba occupatum*, a dit Quintilien.

Au reste, que mes lecteurs ne s'imaginent pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui est impossible à voir. Si j'ai commencé quelques raisonnemens, ou hasardé quelques conjectures sur le principe des virus, c'est

moins dans l'espoir de résoudre la question, que dans l'intention de l'éclaircir et de la réduire à son véritable état. Avant d'entreprendre de composer ce livre, nous avons puisé nos matériaux dans les leçons de l'expérience. Aussi, quelque singulières et originales que soient les opinions qu'on y trouve, elles sont toujours confirmées par des faits qui entraînent avec eux la conviction entière. En effet, au lieu de les imaginer pour tyranniser l'expérience, nous sommes toujours partis des observations pratiques bien avérées et reconnues, pour en déduire nos raisonnemens. En se conduisant ainsi, ce n'est donc pas *amplecti nubem pro Junone*, mais c'est embrasser d'abord Junon, puis courir après la nue, si l'on peut. En un mot, il faut toujours distinguer les faits de nos explications théoriques ; et lorsque celles-ci, qui doivent être regardées comme des clefs que nous avons essayées, ne paroîtront pas ouvrir le sanctuaire de la nature, qu'on les néglige, les propositions avancées resteront, et cela nous suffit.

Il ne s'agit donc pas de renouveler ici les

rêves de Vauhelmont et les délires de Paracelse, ou, comme le dit Mallebranche, d'expliquer les choses surprenantes de la médecine par des principes plus incompréhensibles eux-mêmes, et qui n'expliqueroient pas comment la poussière arrête une montre, et les brosses nettoient les habits? Non, lorsqu'on a le préservatif des hypothèses; lorsque l'esprit, avare de conjectures, se tient, pour ainsi dire, en arrêt sur les dernières vérités connues par l'observation, on ne déshonore jamais la raison par des explications hasardées : car on ne perd le sens commun que quand on veut le passer.

L'expérience est mère de la médecine, tout le monde en convient; mais que d'idées, que d'inductions heureuses fournissent les faits bien observés! Le médecin qui ne raisonneroit jamais, après avoir vu et expérimenté, ne seroit-il pas aussi insensé que celui qui le feroit avant? C'est ainsi, du moins, que le pensoit Baglivi, en disant : *Multi nimium rationi tribuunt et nihil experientiæ; multi contra faciunt; utrique æqualiter peccant.*

Au reste, est-il mieux d'abaisser les choses pour les atteindre, que de s'élever à leur hauteur? ou vaut-il mieux se créer un homme mécanique pour en concevoir l'économie, que de s'élever à la contemplation de l'homme vivant et animé? D'ailleurs, si nous n'avons pas toujours montré ce qui est, nous avons du moins constamment indiqué ce qui ne pouvoit pas être; et dans l'un comme dans l'autre cas, nous avons signalé des vérités nouvelles.

En lisant cet ouvrage, il faut être moins scrupuleux sur le style que sur le sujet même, ou plutôt examiner l'intention que l'exécution. Ce n'est pas l'homme de lettres, ou l'habile écrivain, qu'il faut y voir; mais le zèle d'un jeune observateur qui veut communiqner le fruit de ses recherches et de ses méditations journalières. Ce n'est pas non plus un livre classique qu'il a prétendu faire: il a voulu s'entretenir sincèrement avec ceux qui cherchent et aiment la vérité; en un mot, il a cru et voulu servir les hommes.

Mais, mon ami, diront les gens sages et instruits, savez-vous qui vous êtes? Avez-

vous bien réfléchi à ce que vous faites en produisant vos principes en public? Avez-vous songé qu'il ne faut pas se presser de faire paroître les premières productions de son esprit; qu'on ne les regarde dans la suite que comme des péchés de la jeunesse, et que le public, à qui vous avez fait acheter vos sottises, s'en souvient long-temps, et ne revient presque jamais sur votre compte. Craignez sa vengeance si vous le trompez sur un tel sujet; songez, en un mot, à cette triste vérité : *Quidquid delirant medici plectuntur Achivi.* Encore si vous étiez vieux, l'âge et l'expérience pourroient peut-être en vous suppléer au talent, et faire ici quelque autorité; mais jeune, inexpérimenté, sans érudition, vous voulez, dites-vous, éclairer la théorie et la thérapeutique des maladies vénériennes? Et ce qui est bien plus extraordinaire encore, vous osez annoncer leur cure prophylactique! Y pensez-vous? Qu'avez-vous donc à dire pour prendre ainsi le ton dogmatique, et prétendre qu'on vous écoute?

Je réponds que rien ne m'oblige à prendre l'essor ou à me faire auteur prématurément, et que je ne suis pas encore forcé à vivre d'homicides ou à être médecin aux dépens de qui il appartiendra. Je sais que l'esprit, en tous genres, et sur-tout en médecine, est fils de l'observation; mais il ne s'ensuit pas que le savoir doive se mesurer toujours sur le nombre des années, et que l'expérience ne consiste que dans le nombre ou la répétition des mêmes actes. C'est moins l'œil du médecin qui doit voir que son esprit : car il ne peut rien juger sans le vrai génie de la comparaison et de l'observation. Il ne faut pas être âgé, dit Zimmermann, pour être habile dans un art qui demande plus de génie que de temps. Celui qui à trente ans n'est pas bon ministre, bon général, bon médecin, ne le sera jamais. Fort d'une certaine pratique des maladies vénériennes, après avoir médité long-temps mon sujet, et avoir vainement sollicité depuis un an le jugement d'une Société savante sur mes réflexions, j'ai donc pu dire ce que j'ai observé et ce

que je crois vrai, sans autre ambition que celle d'être utile. Quand d'ailleurs j'en appelle à l'expérience, quand je promets de n'avancer aucune proposition sans être persuadé qu'elle pourra soutenir l'examen le plus sévère, en sorte que l'observateur impartial et sage retrouvera toujours dans la nature les vérités que je lui annonce : comment passerois-je pour un suborneur? Sujet à l'erreur, j'ai pu me tromper, sans doute; m'égarer quelquefois, et marcher d'un pas chancelant dans une route difficile et obscure; mais du moins il ne m'arrivera jamais de persister dans mes opinions, si l'on me démontre, par des expériences et des faits, que ces opinions sont fausses. Quant aux objections qui ne seront pas appuyées sur ces fondemens, ou aux argumens, *vous avez tort, car j'ai raison;* je n'en tiendrai aucun compte; ils ne peuvent en imposer qu'aux ignorans ou aux esprits serviles qui suivent toujours l'opinion du plus grand nombre sur les hommes et les choses, sans savoir ni se mettre en peine de quel côté sont le droit et la vérité. Il ne suffit pas, en effet, de

répéter en médecine, on a dit, ou fait cela, mais il faut voir si l'on a eu raison ou si l'on s'est trompé. N'oublions jamais, dit *Duclos*, que, quelque respectable que soit une autorité en fait de science et d'art, on peut toujours la soumettre à l'examen : *Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas.* En un mot, ne vaut-il pas mieux ne rien voir que de voir les choses autrement qu'elles sont réellement ?

J'avoue que mon nom étant neuf, non seulement parmi les grands potentats de l'art, et les princes de la médecine, mais encore parmi la foule sujette et plébéïenne des médecins, c'est une raison essentielle pour qu'aucun libraire ne veuille imprimer mon manuscrit, pour que mon livre n'ait aucun lecteur, pour qu'inédit, on l'ignore ; qu'imprimé, on le dédaigne. Mais alors, dira un moderne Zoïle, pourquoi donc attachez-vous votre nom à cet opuscule, puisqu'il ne peut que lui nuire et ruiner l'éditeur, ou plutôt pourquoi ne le laissez-vous point dans votre porte-feuille ? C'est, répondrai-je, parce que je pense que tout honnête

honnête homme doit se montrer garant des écrits qu'il publie, et que j'espère rencontrer quelqu'un qui dira : vous avez bien fait d'écrire pour l'utilité publique et l'amour de la vérité. Ainsi ce n'est donc ni la gloire, ni l'ambition, ni la sotte vanité d'enchaîner le suffrage inconstant des censeurs d'aujourd'hui, ni le vil intérêt d'une spéculation mercantile, qui m'ont décidé à publier un Ouvrage invisible sans doute dans la foule des livres quotidiens qui inondent la médecine, et qui chasseroient bientôt les médecins de chez eux, sans le secours des épiciers, etc.; mais c'est le besoin de dire ce que je crois vrai et utile au bonheur général; c'est le désir de concourir au but de la médecine, qui est de faire connoître le *verum atque utile*. Et quand d'ailleurs je serois sûr de faire du bruit par cet écrit, cette fumée, hélas! vaut-elle le son d'un petit écu? Pour quelques écrivains privilégiés qui moissonnent et vendangent avec leur plume, qui trouvent dans leur écritoire des terres et des rentes; combien n'en voit-on pas tous les jours que la faim prend en lisant leurs

ouvrages, à moins qu'un homme riche ne vienne à leur secours ! Je n'écris donc point, je le répète, pour apprendre au public que je suis sot ou homme d'esprit, mais seulement pour lui faire part de mes observations. Quoiqu'il y ait des savans qui ne pensent jamais, qui ne fassent que se ressouvenir, et qui ne soient en quelque sorte que des échos, je proteste que je me serois tû, si je n'avois eu à dire que les nouvelles des vieux Journaux : car je ne veux pas, comme les *livriers*, faire imprimer les ouvrages des autres, ou faire un nouveau livre comme les apothicaires font de la nouvelle thériaque en repilant l'ancienne. Sans doute, nous avons dû étayer nos principes et nos observations des opinions étrangères qui leur sont favorables; nous avons même cru devoir les rapporter textuellement, afin de leur conserver toute leur autorité, mais s'ensuit-il de là que nous n'ayons rien fait; que les considérations et les conséquences nouvelles qu'elles nous ont fournies ne soient pas à nous, et qu'on puisse revendiquer notre ouvrage en leur faveur? Pope dit

avec raison que ceux qui croient que nos pensées ne nous appartiennent pas, parce qu'elles ressemblent à celles de nos prédécesseurs, peuvent dire aussi que nos visages ne sont pas les nôtres, parce qu'ils ressemblent à ceux de nos pères.

Je dois peut-être prendre ici l'initiative d'une observation. C'est que cet écrit présente quelques répétitions; mais lorsqu'on est dominé par son sujet et par le désir d'en pénétrer les autres, on dit souvent trop dans la crainte de ne pas dire assez : on veut l'offrir sous ses points de vue et sous ses rapports les plus favorables; souvent enfin on gâte le bien en voulant s'élever jusqu'au mieux. Cependant ces répétitions et ces longueurs ayant toujours derrière elles des faits sur qui tout l'édifice repose, loin de détourner l'attention et de faire déprécier l'ouvrage, elles deviennent au contraire des motifs qui engagent à pénétrer plus avant. C'est ainsi que les objections et les difficultés qui se présentent à la fin d'un chapitre se trouvent toujours levées dans le chapitre suivant. Le moyen, d'ailleurs, dit

Jean-Jacques, de dire froidement et uniquement la vérité! Non, ceux qui ne se passionnent pas pour elle ne l'ont jamais sentie.

Je ne me suis point fait illusion sur les obstacles attachés au projet d'armer l'opinion publique contre une prévention séduisante et invétérée. Le sentiment doit se soulever en effet contre l'idée que la contagion n'est point due à la simple absorption d'humeurs virulentes. Mais en général et en particulier, dans l'exercice de la médecine, la science et l'expérience sont des guides plus sûrs que les sentimens.

Il falloit donc que je fusse bien convaincu que le bien général fût lié à la cause que je défends, pour me déterminer à provoquer une controverse qui ne peut m'offrir que des chances ingrates, parce que je n'aurai pour moi que des vérités neuves et entièrement inconnues; mais, en pareil cas, doit-on calculer froidement les suites personnelles que peuvent avoir les efforts qu'on fait pour établir et propager des vérités qu'on croit intéressantes? Tout homme qui voit d'après

lui pense souvent différemment des autres, blesse nécessairement la vanité du plus grand nombre, et doit avoir une ame à l'épreuve de l'intérêt et de la peur. Si *Fontenelle* a pu dire qu'une idée nouvelle étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout, même dans la tête des gens sensés ou de ceux qui y conservent une place pour les idées d'autrui, combien ne doit-il pas être plus difficile de détruire les erreurs ou les préjugés anciens; puisque, si l'on trouve souvent des hommes qui veulent toujours apprendre, il est très-rare d'en trouver qui aient le courage de désapprendre! D'ailleurs, lorsque les sensations que font les mêmes objets sont différentes pour tous les hommes, ne seroit-il pas insensé de vouloir qu'ils en jugeassent tous de la même manière? Pythagore, disoit un ancien philosophe, regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore : celui-ci y voit comme une pierre, et l'autre comme un Dieu.

On voit donc que la valeur réelle des productions n'en garantit pas toujours le succès;

il faut encore les présenter sous des auspices favorables, et leur ménager les chances très-décisives de l'à-propos : les circonstances et la mode président à la réputation des hommes et des choses, plus souvent peut-être que la justice et la raison.

Le temps et la postérité sont là, je le sais, pour rectifier les jugemens faux ou passionnés des contemporains qui ne prodiguent les éloges aux morts que pour humilier les vivans; je sais qu'il ne faut qu'un certain temps pour voir changer les hommes de jugement sur les choses qui leur paroissent les plus sûres, les plus sérieuses et les plus vraies; je sais que la terre a été immobile il y a deux mille ans, et qu'elle tourne actuellement; mais ces consolations éloignées balancent bien foiblement les contrariétés présentes : nos désirs et notre impatience s'irritent et murmurent contre tous les instans qui retardent nos jouissances; car il vaut mieux vivre deux jours dans le monde que mille ans dans l'histoire. « Je » ne cherche aucunement, dit Montaigne, » qu'on m'aime mieux mort que vivant. Si

» j'étois de ceux à qui le monde peut devoir
» louange, je l'en acquitterois pour la moitié,
» pourvu qu'il me la payât d'avance. »

Ces réflexions paroîtront sans doute placées ici tout exprès pour soulager mon amour-propre, dans le cas où les idées et les principes que j'ai déposés dans cet ouvrage ne feroient pas fortune ; pourquoi pas ? n'est-il pas de l'essence de l'amour-propre de réagir contre tout ce qui paroît le blesser ? l'homme ne seroit plus lui s'il en étoit autrement : le droit de s'élever contre un foible ou un tort, commun à tous, n'appartient plus à personne ; les pharisiens de l'Evangile, qui ne voulurent pas jetter la première pierre, sentirent au moins et respectèrent cette maxime. Si quelquefois la nécessité justifie la rigueur, rien ne peut légitimer l'injustice : malheur à celui qui blesse et répand le fiel sans mesure ni motif ; il est bientôt l'objet d'une réaction et de l'animadversion générales.

On ne m'humiliera donc pas par des critiques injustes ; car on n'humilie pas un auteur quand on veut, sur-tout lorsqu'il est préparé à tout ce qu'on peut attendre du préjugé

et des passions. Il sait qu'à part les gens sensés, le public est partagé en deux classes, dont l'une admire tout ce qu'elle ne comprend pas, et l'autre déchire tout ce qu'elle comprend. D'ailleurs, le blâme outré n'est-il pas la manière de louer de l'envie, ou le premier éloge que reçoit l'auteur d'un bon ouvrage, et le seul qu'il puisse arracher de ses détracteurs? Enfin, quel que soit le succès qui nous attende en nous faisant auteur, les peines imaginaires et les désirs sans bornes étant les causes habituelles du malheur des hommes, songeons avec *Montaigne*, « qu'assis soit sur un » trône, soit sur un escabeau, on n'est » jamais assis que sur son cul ».

Si je n'avois voulu qu'intéresser et plaire, je me serois plutôt adressé aux passions et aux préjugés qu'à la raison; mais loin de moi cette platte souplesse: mon état et mon cœur me commandent de sacrifier tout à la vérité et à l'utilité publique. Je sais que parler raison à la plupart des hommes, c'est donner la question à des innocens; mais, ainsi que *Lucien*, j'ai mieux aimé déplaire en disant la vérité, que de plaire en contant des fables;

ou, comme le veut *La Bruyère*, j'ai cherché seulement à penser ou à parler juste, sans vouloir amener les autres à mon goût et à mon sentiment; car c'est une trop grande entreprise. Enfin, si je n'ai pas toujours donné de bons mots, j'ai tâché du moins de donner de bonnes raisons, et d'intéresser, d'une manière utile, le jugement de chaque lecteur qui cherche la vérité, et de tous ceux qui, sans se laisser détourner par l'approbation ou la critique du plus grand nombre, sont capables de voir et de penser par eux-mêmes. C'est pour vous que j'écris, lecteurs équitables et sages, mais malheureusement trop rares! c'est de vous dont je réclame la patiente indulgence : montrez-moi mes erreurs; mais n'oubliez pas de mettre à profit les vérités utiles que je propose.

Mais, dira-t-on, votre livre n'a point la facture ordinaire de ces sortes d'ouvrages, et vous n'y avez suivi aucune des règles usitées. Plût à Dieu, répondrai-je, que ce fût là son seul défaut! car, quand on trouve un bon mets, on ne s'embarrasse guère s'il est bon selon les règles du cuisinier français. Rien

n'étouffe plus la doctrine, que de mettre à tout une robe de docteur. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes retenu par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée et de développer vos idées, vous ne vous occupez que des termes et des formes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. D'ailleurs, ayant composé notre ouvrage avec le bon sens qu'il a plu au grand distributeur de toutes choses de nous accorder, qu'ont-ils à nous dire, puisque nous l'avons écrit comme il plaît à Dieu ? S'ils ne peuvent bien l'entendre à la première lecture, qui les empêche de le lire deux fois pour en bien juger ? et s'ils se proposent de le réfuter publiquement, qu'ils le lisent au moins une fois.

Vous donc qui voudrez bien me lire, je ne vous recommande ni moi ni mon livre, mais une attention calme et réfléchie ; et si, avec cette disposition, vous n'apprenez point de cet écrit :

A mieux connoître la contagion, la syphilis et son traitement ;

Si vous n'êtes point convaincus de la pos-

sibilité de la prévenir ou de s'en préserver;

Si, dis-je, vous ne retirez aucun de ces avantages, hélas! c'est donc en vain que j'ai écrit, et je me suis laissé séduire par la plus ridicule chimère : publiez alors que je vous ai trompés; jettez mon livre au feu, ou renvoyez-le moi.

NOUVELLE DOCTRINE
DES
MALADIES
VÉNÉRIENNES.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérations générales.

Tous les phénomènes naturels et morbides de l'économie, toute l'harmonie et tous les désordres qui en résultent, toutes les influences des corps extérieurs, se rapportent à la modification d'une propriété unique et fondamentale en pathologie comme elle l'est en physiologie, la sensibilité. Otez cette propriété générale et essentielle aux corps animés, il n'y a plus de sensation ni de mouvement, il n'y a plus de vie et par conséquent plus de maladie, puisque leurs causes restent sans effet dès que cette faculté cesse de vivifier la matière. Que l'on considère tant qu'on voudra, d'une manière abstraite, la cause inconnue ou le principe occulte de la vie; qu'on lui donne les noms d'*impetum faciens*, de nature, de principe vital, d'esprit d'animation, de puissance sensoriale, son essence n'en sera pas plus connue: car, comme l'a

dit *Montaigne, les extrémités de nos connoissances tombent dans l'éblouissement.* Nous jugeons de la vie par ses phénomènes ou ses actes sensibles ; mais sur quelles données pourrions-nous connoître la cause première ou la nature intime de cette force spontanée. Sans doute, comme le disent très-bien les philosophes, il n'y a point d'effet sans cause : *nihil fieri sine causâ ;* mais la science du philosophe, dit aussi un savant, *consiste à discerner où commencent les mystères, sa sagesse à les respecter.* Pénétrés de cette vérité ou plutôt de notre impuissance, toute la science de l'homme se réduit donc pour nous à l'observation des phénomènes qui sont les effets de la vie, et à la recherche des rapports qu'ils ont entre eux et les propriétés vitales qui peuvent en être regardées comme les causes. Enfin puisque la vie, comme toutes les propriétés physiques de la matière, ne peut être définie et conçue que par l'énoncé de ses facultés, la sensibilité devient pour nous son principe ou son élément, bien convaincus que l'esprit humain ne sauroit pénétrer plus avant. « Les phénomènes de la » nature, dit Bacon, ne peuvent nous montrer » que l'ordre dans lequel se succèdent les effets, et non ce qui constitue la nécessité de » ses productions ».

D'après cela, on doit entendre ce que signifient les mots abstraits *nature, vie*, ou tout autres de ce genre, qui ne peuvent renfermer que l'idée des facultés diverses des corps vivans. Or, on n'en fera, ni un être passif, ni un esprit, ni une intelligence ; mais quelque expression que l'on emploie pour désigner le principe inconnu de la vie, on la considérera comme exprimant une modification du corps vivant, une faculté innée qui s'accroît avec lui et qui produit et dirige suivant des lois primordiales tous les mouvemens spontanés dont ce corps est susceptible. Enfin de ce que la sensibilité est l'élément de la vie, il en résulte que la fibre nerveuse compose essentiellement l'animal, les autres parties n'étant en quelque sorte que secondaires, et partant qu'il est juste de considérer l'innervation ou la faculté de sentir comme l'origine de la vie et le premier mobile de toutes nos fonctions.

De cette propriété fondamentale et essentielle des êtres animés il en résulte une autre non moins importante, qui est la sympathie. Etrangère aux corps inertes comme la première, cette force essentiellement inhérente aux solides, qu'Hippocrate désignoit par *consensus unus, conspiratio una*, lie et enchaîne toutes les parties des corps vivans entre elles, de sorte

qu'aucune ne peut être troublée dans ses fonctions sans que les autres s'en ressentent aussitôt. « L'homme est un, dit un écrivain célèbre, quoi» qu'il soit composé de plusieurs parties ; et l'affi» nité de ces parties est si étroite, qu'on ne peut » le toucher en un point sans le remuer tout en» tier ». Aussi cette unité d'action, cette sorte de caténation qui constitue la vie et maintient la santé, est-elle bien plus sensible dans l'état de maladie. A la mort, au contraire, elle n'existe plus : tout se désunit, car cet enchaînement est aux êtres animés comme la gravité est à la terre. Si quelqu'un pouvoit nous demander quel est le principe de cette force ou celui de la sensibilité, nous lui dirions qu'il demande aux physiciens la cause première de l'attraction ou de la gravité, et aux chimistes celle de l'affinité et de toutes ses lois secondaires. Ce n'est donc pas parce que les propriétés vitales sont moins connues que les propriétés physiques, qu'on ne peut calculer et expliquer les phénomènes de la santé et de la maladie comme ceux de la matière brute ; mais parce que les lois physiques sont constantes et invariables comme les faits qui en dépendent ; tandis que les forces vitales et toutes les fonctions qui en résultent sont susceptibles d'une foule de variétés et de modifications, quoique leur nature soit tou-

jours essentiellement la même. Au reste, la matière est-elle plus connue que la vie? A-t-on des idées plus nettes et plus complètes de la première? Les physiciens, par exemple, savent-ils ce que c'est que le calorique, et les chimistes connoissent-ils même le principe élémentaire de l'oxigène avec lequel ils font tant d'opérations si importantes !

Mais si la vie est une pour tous les êtres animés, combien de modifications n'éprouve-t-elle pas, non seulement dans chaque animal, mais encore dans chacun de ses organes en particulier, qui ont tous leur vie propre ou leur manière d'être, leur *stimulus* naturel et leur sensibilité plus ou moins grande, sans cesser pourtant d'être en rapport entre eux et avec tout le systême, puisque, comme nous venons de le dire, c'est leur ensemble, leur unité qui constitue la vie généralement prise. C'est ainsi que la structure et les fonctions des organes génitaux leur donnent une irritabilité singulière et une sensibilité exquise qui ne peut être comparée à aucune autre.

Si la sensibilité a été regardée comme une sentinelle qui veille à notre conservation, en nous prévenant de nos maux, et en les combattant par la douleur, on peut dire aussi qu'elle est le ministre de nos plaisirs. Mais quelle dif-

férence entre les deux sensations ! L'impression douloureuse agit en resserrant, en concentrant les forces animales ; l'impressiou voluptueuse les augmente et les épanouit. Or, nesemble-t-il pas démontré qu'il y a quelque projection, quelque oscillation constante d'un agent invisible pendant l'état de veille et dans les sensations, ou si l'on veut, que l'esprit d'animation est mis en mouvement. C'est sur-tout dans l'état d'embrasement général qui précède l'orgasme vénérien que cette expansion du principe sensitif se manifeste. Qui pourroit douter que, dans cette fonction vivifiante qui émane de la sensibilité, le système nerveux ne projette le principe vital, lorsque le corps présente plus de chaleur, que les yeux étincellent, que la circulation est accélérée, que le cœur palpite et que l'acte finit par une commotion générale et l'émission d'un fluide procréateur ? D'ailleurs il est démontré que ces orgasmes, ces convulsions vénériennes sont très-affoiblisantes, quoique l'éjaculation n'ait point lieu : car tout concourt à ce grand acte, l'économie entière en est ébranlée. Cependant tout rentre bientôt dans l'ordre ; l'incitation vénérienne se calme insensiblement pour chaque organe, et en raison inverse de l'action sympathique qu'il y a prise. Ainsi les viscères intérieurs ou de la vie organique sont

les premiers à reprendre leur type naturel dans l'exercice de leurs fonctions, tandis que le système dermoïde, les membranes muqueuses, sur-tout celles qui revêtent les organes des sens, conservent plus ou moins long-temps l'accroissement d'action et de sensibilité que cet acte leur a imprimé. En effet, lorsque la coïtion et la masturbation sont fréquentes, la vue s'affoiblit, les yeux, plus sensibles à la lumière, deviennent rouges, scintillans et plus disposés à à contracter l'ophthalmie. L'impression de l'air devient également douloureuse pour les muqueuses nasale et auriculaire; le corryza et l'otalgie sont, pour ainsi dire, habituels, et l'affoiblissement de l'ouïe et de l'odorat en est la conséquence. La muqueuse gastrique souffre aussi du contact des alimens; des maux d'estomac se font sentir; les forces digestives diminuent considérablement; bientôt il survient des ulcères dans la bouche, le nez et le pharynx; des pustules dartreuses se manifestent sur la peau, principalement à la face; enfin, si les choses sont poussées à l'extrême, un écoulement muco-prostatique ou même spermatique ne tarde pas à s'établir par l'urètre; des douleurs générales surviennent, et la mort termine promptement l'état d'hébêtude, de consomption et d'anéantissement dans lequel l'individu s'est

précipité. Tels sont les maux qui suivent l'abus des plaisirs vénériens, ou la fréquente répétition de la commotion vitale dont nous avons parlé. Qu'on juge s'ils ne dépendent pas de quelque irritation sympathique du systême capillaire, ou si l'exaltation de la sensibilité, si l'expansion ou la diffusion de la puissance nerveuse, si, dis-je, les mouvemens convulsifs qui la précèdent et l'accompagnent n'y ont aucune part.

CHAPITRE PREMIER.

Du Virus vénérien, et de son mode de contagion.

Si l'on peut dire avec raison que l'imprégnation des femelles est une vraie contagion, une sorte de *virulence nerveuse,* on peut dire également que l'origine et la contagion du virus vénérien sont une espèce de conception, et non le résultat d'une simple intussusception ou absorption d'un liquide virulent. Ce qui a pu induire en erreur, et faire confondre le pus vénérien avec le virus, quoiqu'il n'en fût que la conséquence, a été de voir le principe contagieux se communiquer pendant la sécrétion purulente qu'il établit. Trompé d'ailleurs par le mode d'inoculation de la matière

varioleuse et par l'analogie qu'on a cru exister entre elle et la matière vénérienne ; trompé en outre par la marche et les progrès de la syphilis dans l'économie, il a été facile de regarder le pus vénérien comme le virus, de le faire contracter par une simple absorption, et de le voir charrier par la circulation générale. Cette manière de voir paroît si vraie et si naturelle, elle s'est tant accréditée par le temps et l'habitude, que nous sentons toute la surprise que doit causer une opinion contraire. Disons plus, elle a pour elle une si grande prévention, que l'on s'étonne sans se convaincre, en prouvant à soi-même par des expériences nombreuses et faciles que l'inoculation de la matière vénérienne reste sans effet.

Si l'on considère cependant que, même dans les lésions mécaniques, il ne se passe rien de purement physique ou chimique dans l'économie animale ; si l'on réfléchit qu'il est impossible de concevoir aucune action morbide sans un trouble précurseur dans les forces vitales, on est bientôt convaincu que le virus vénérien n'est pas un corps, et qu'il ne peut s'inoculer comme tel ; mais qu'il doit être regardé comme un procédé animal dépendant d'un mouvement, d'une modification imprimée aux propriétés de l'organisme. En effet, c'est la susceptibilité natu-

relle du principe vivant , c'est la sympathie des systêmes capillaire et nerveux qui le développent : aussi sa cause première n'est-elle pas plus connue que celle des autres actions vitales. Tout ce qu'on peut comprendre des contagions se réduit à savoir que les principes virulens doivent avoir des propriétés communes avec les corps qui les contractent. Or, sans pouvoir expliquer la nature du virus vénérien , ou plutôt le principe de sa conception dans l'économie , nous poserons comme une vérité incontestable qu'elle n'a lieu que par une irritation spéciale , une sensation particulière de l'esprit d'animation , puisqu'il faut du frottement , de la chaleur , ou une certaine disposition vitale dans les parties propres à cette contagion ; puisqu'enfin la sécrétion vénérienne n'ayant rien de contagieux et d'irritant par elle-même , elle n'est pas même capable de la développer.

Vainement en avouant le résultat des inoculations du pus vénérien , se récrie-t-on dans un excellent ouvrage moderne contre les conséquences qui s'en déduisent naturellement : il faut les rétorquer ou en tirer de plus justes ; car toutes singulières ou paradoxales qu'elles paroissent , on doit les admettre si la raison les approuve et si l'expérience les confirme.

Mais, dit-on, c'est seulement pendant l'incitation voluptueuse de l'acte vénérien que le virus peut s'inoculer matériellement avec le pus. Or, qu'on juge s'il est possible de concevoir l'absorption d'un liquide purulent dans le moment où la fluxion et l'exhalation inhérentes à l'orgasme vénérien s'opposent absolument à cette fonction ! En outre, comment le pus vénérien, qui n'a aucune qualité virulente, peut-il irriter les surfaces intègres qu'il touche lors même qu'elles sont excitées par le coït, à moins que cette matière ne soit elle-même rendue plus énergique ou plus contagieuse par l'irritation des parties qui l'ont sécrétée ? Car, en supposant que le principe actif ou virulent réside dans le pus avant la copulation, il est démontré que cette mixtion latente lui ôte alors sa vertu contagieuse, et que si le mode vénérien peut être conçu pendant le coït, c'est par un nouvel acte de l'organisme qui le reproduit. En effet, la matière syphilitique étant hors du domaine de la vie ou de la sensibilité, comment pourroit-elle alors acquérir de nouvelles propriétés ? D'ailleurs, en lui accordant quelque qualité irritante pendant le coït, en supposant même qu'elle puisse concourir à la contagion du principe vénérien, ce ne pourroit être que d'une manière secondaire et instantanée,

et à la faveur d'une cause bien plus puissante.

Ce n'est donc pas un virus qui s'inocule dans la contagion vénérienne ; mais c'est un vice occulte qui se développe en nous ; c'est la nature même, c'est la vie qui établit la constitution syphilitique, et non le pus, qui n'en est que la conséquence. En un mot, il en est des principes matériels des maladies contagieuses, comme de celui de la vie ; ce sont des êtres abstraits qui se confondent ; ils ne peuvent être conçus ni étudiés comme des corps, et l'idée de leur existence n'a de réalité qu'autant qu'elle est liée à celle des effets dont ils sont regardés comme les causes.

Ces principes reposent sur les lois de la plus saine physiologie ; d'accord avec la science de l'homme, nous rapportons l'origine de la contagion vénérienne à la puissance nerveuse, sans pourtant faire abstraction du système capillaire artériel avec lequel elle a les rapports mutuels les plus intimes. Il ne s'agit pas de renouveler ici les opinions erronées des médecins solidistes et humoristes. Nous sentons trop combien il est ridicule de vouloir ainsi diviser l'économie animale, qui, comme nous l'avons vu, forme *un consensus*, un cercle sans point de départ, et dont toutes les parties supposent la préexistence des autres.

Les physiologistes et les médecins les plus célèbres sont d'accord que tout changement du système vasculaire altère la nature des fluides. Tous disent que le vrai pus n'est autre chose qu'une sécrétion accidentelle des vaisseaux, qui varie selon les altérations qu'ils éprouvent. D'ailleurs n'est-ce pas sur la sensibilité qu'on agit dans les applications locales propres à favoriser la suppuration et la cicatrisation des ulcères? Les fluides paroissent donc dans un état presque passif ou soumis à l'action des solides qui est toujours essentiellement active. Il ne faudroit pourtant pas les considérer comme purement inertes : car leur faculté assimilatrice prouve évidemment le contraire. On voit les substances nutritives douées des seules propriétés physiques se vivifier d'une manière progressive par une certaine élaboration vitale, une sorte d'affinité sympathique qui les coorganise sans qu'on puisse dire en quoi consiste cette vitalité. Tout ce qu'on en sait, c'est que les matières inertes paroissent devenir semblables aux matières vivantes en se confondant de plus en plus avec elles. Mais revenons à notre objet, et écoutons ce qu'a dit l'habile praticien *Sanchèz* sur la contagion en général en parlant spécialement de l'infection vénérienne.

» Si l'on fait attention à tous les signes des

» morsures des animaux venimeux, à ceux de
» la peste, de la petite vérole et de la maladie
» vénérienne dans l'état inflammatoire et dans
» l'état où elle est devenue chronique, on verra
» que ces poisons n'attaquent pas immédiate-
» ment les humeurs du corps, mais en premier
» lieu, la cause du mouvement, le *physis d'Hip.*
» l'origine des nerfs, l'éther animal, et par consé-
» quent les parties solides, telles que les nerfs, les
» artères et les membranes; que ces parties se
» contractent dans toutes leurs dimensions; que
» la circulation est alors troublée, arrêtée, que
» les artères et les veines des cavités retiennent
» une plus grande quantité de sang que celles
» qui sont à la superficie du corps, et qui sont
» recouvertes par les muscles, ce qui dans la
» première attaque de ces poisons est démon-
» tré evidemment par le pouls; car il est foi-
» ble, petit, intermittent, inégal, accompagné
» d'anxiétés dans le creux de l'estomac et de
» difficulté de respirer ».

En remarquant que l'on contracte souvent la syphilis sans aucun symptôme apparent dans les parties d'abord infectées, le même auteur dit que quand cela arrive, « les malades se sentent tristes
» et abattus au bout de vingt-quatre heures, ils
» sont attaqués de vertiges; les yeux deviennent
» légèrement rouges, on éprouve un certain

» bruissement dans les oreilles, signes certains
» que le spasme contracté par l'acte vénérien
» s'est terminé au *sensorium commune,* où le
» poison vénérien inflammatoire ou chronique
» se fixe principalement : très-souvent l'irrita-
» tion est si grande, que l'élasticité se communi-
» que à tous les nerfs, à toutes les membranes
» du corps qui tombent dans le même état.
» Quelquefois le poison vénérien contracté de
» toutes sortes de manières affoiblit le *sen-*
» *sorium commune* de telle manière, que plu-
» sieurs tombent en démence et dans une telle
» insensibilité, qu'ils deviennent tristes, évi-
» tent la lumière, fuient la compagnie, et sont
» attaqués de toutes les maladies qui provien-
» nent *ab infirmato tenore medullœ cere-*
» *bri*, etc ».

C'est sur-tout chez les sujets bilieux et irritables que l'on observe les accidens nerveux rapportés par le *docteur Sanchèz :* aussi voilà pourquoi la syphilis est tant à craindre pour les gens doués de ce tempérament, ainsi que tous les bons praticiens l'ont remarqué.

Au reste si les humeurs étoient infectées par le virus syphilitique, pourquoi les viscères intérieurs seroient-ils inaccessibles à la contagion, eux qui vivroient au milieu d'elle ? Cela ne prouve-t-il pas que leur sensibilité

latente, leur chaleur douce et modérée, l'action perpétuelle dont quelques-uns jouissent et la présence des fluides qui les entourent et les pénètrent, sont autant de causes contraires à l'influence et au développement de ce virus? Quand l'expérience démontre que sur deux cents phthisies laryngées ou trachéales, il n'en guérit pas deux par le mercure, que penser des phthisies pulmonaires prétendues vénériennes, et des cures merveilleuses qu'on dit avoir opérées par ce médicament? Lorsqu'on a été assez heureux pour obtenir de pareils effets de ce moyen, n'est-il pas plus juste de penser qu'on a prévenu ou arrêté des phthisies scrophuleuses, ainsi que le font tous les jours les médecins habiles, par l'heureuse association du mercure aux amers ou aux toniques. Il est donc naturel de regarder le pus vénérien comme les différentes humeurs sécrétées, c'est-à-dire, comme l'effet d'une *force de formation*, d'un *nisus formativus* propre à l'organisation et non comme le produit d'un virus matériel qui lui seroit héterogène.

L'affection lente et progressive du systême lymphatique, comme celle du tissu cellulaire, des glandes sous-cutanées, du périoste des os, etc., loin de contredire cette opinion, dépose en sa faveur. Elle prouve que l'infection vénérienne

rienne n'a d'abord qu'une action locale qui s'étend successivement à certaines parties, mais qu'elle est toujours subordonnée aux forces de la nature ou subjuguée par les organes essentiels à la vie ; puisque le cœur, l'estomac, le cerveau, les poumons, etc. n'en ressentent jamais aucun effet. Si les organes générateurs du virus vénérien, si la peau, les ganglions lymphatiques extérieurs, et sur-tout les organes des sens le reçoivent des premiers, c'est parce que tous ces organes sympathisent ensemble spécialement, parce que tout le systême dermoïde se comporte d'une manière plus ou moins analogue dans toutes les sensations extérieures ; parce qu'enfin tout le systême capillaire cutané partage les irritations vénériennes ainsi que nous l'avons vu plus haut. Or, le mode vénérien étant une fois conçu par l'économie, il faut, si son action a lieu, qu'elle s'établisse à la peau, au nez, à la bouche, aux yeux, aux oreilles, au pharynx, etc. ; puisqu'outre la disposition naturelle de ces organes à le contracter, le contact des vêtemens, de l'air, de la lumière, enfin toutes les irritations extérieures ne peuvent qu'en favoriser le développement.

Mais, tout en faisant remarquer combien nos sensations extérieures avoient d'affinité entre elles, combien toutes les parties des systê-

mes dermoïde et muqueux s'identifioient et coagissoient dans l'action particulière de chacune, nous avons vu aussi que leur sensibilité étoit toute différente, ainsi que leurs habitudes, leurs stimulus et leurs fonctions. Une irritation forte et répétée peut bien altérer la sensibilité naturelle de la peau et produire quelque maladie dans les parties irrités ; mais elle ne détermine jamais la sensation voluptueuse que procurent les organes génitaux et ceux qui leur sont analogues. Ainsi les sensations délicieuses du coït, de la pédérastie, de l'allaitement, du frottement des lèvres et des paupières qui agitent et extasient le principe sensitif avec tant de charme et d'énergie, sont aussi les seules voïes de contagion. Quelque grande que soit la volupté des baisers et des succions aux yeux, à la bouche et aux mamelons, on peut même croire que ces organes qui contractent si facilement la disposition vénérienne lorsque son action est bien développée, ne pourroient peut-être jamais la faire naître entre eux seuls ou la concevoir primitivement. Aussi l'observation apprend-elle que la maladie syphilitique est plus ou moins équivoque, dénaturée et dangereuse, suivant que l'acte qui lui a donné naissance s'éloigne du coït, sa véritable origine.

D'après ces données, il nous paroît facile d'accorder les faits en apparence contradictoires, que présente l'infection syphilitique des nouveaux-nés, des nourrices et des nourrissons. On voit qu'on a eu raison d'avancer, d'après des expériences très-exactes, que le virus vénérien n'étoit pas contenu matériellement dans la semence, le lait et la salive ; mais qu'on a eu tort d'en conclure que l'*aura vitalis* des deux premières humeurs, et sur-tout du sperme altéré par le *je ne sais quoi* qui constitue le principe syphilitique, ne pouvoit affecter le fœtus et le nourrisson, quoique la disposition vénérienne, affoiblie ou comprimée dans son action par les forces vitales du père et de la nourrice, ne présentât sur ces derniers aucun indice de son existence. Sans doute il ne faudroit pas conclure des inoculations expérimentales qui ont été faites, que la matière des gonorrhées récentes et des chancres primitifs, inoculée dans des circonstances particulières et sous certaines conditions vitales, fût toujours innocente ; mais on peut assurer qu'elle n'inoculera jamais le mode syphilitique qu'elle ne contient pas. En effet, si en irritant seulement la peau, on peut déterminer son affection consécutive, comment la matière purulente d'un phlegmon

ou d'un chancre primitif, insérée sur un endroit irrité, n'y produiroit-elle pas une action morbide particulière ? Mais de quelle espèce sera-t-elle ? une affection purement locale relative à la nature, à l'énergie du fluide inoculé et à celle de l'irritation. Qu'on réfléchisse à ce que nous avons dit précédemment, on verra dans quelles circonstances particulières et sous quelles conditions vitales le mode vénérien se communique; comment l'altération occulte du principe sensitif qui produit ce mode virulent, peut permettre quelquefois à des mères infectées et qui n'ont fait aucun traitement pendant la gestation, d'avoir des enfans exempts de syphilis. Quand on sait que le principe ou germe vénérien est toujours comprimé dans son action par la vie organique, qu'il l'est même quelquefois dans l'économie toute entière, pourroit-on s'étonner que le fœtus puisse quelquefois résister à la contagion, soit que le germe y ait primitivement échappé, ou que le mouvement vital imprimé par un père sain et vigoureux ait corrigé en lui cette disposition ? Est-il plus difficile de concevoir pourquoi un enfant peut naître infecté, quoique sa mère n'ait aucun symptôme vénérien, qu'elle n'en ait jamais été atteinte, lorsqu'on sait qu'il peut contracter la

disposition syphilitique de son père seul, qui peut alors lui-même être exempt de tous symptômes vénériens ?

Mais si l'on est convaincu par l'observation et le raisonnement que le père seul, sans symptômes apparens, peut communiquer la contagion à l'embryon, en influant et altérant la source de la vie, c'est-à-dire l'innervation; par combien de plus fortes raisons n'est-il pas démontré que ce dernier peut être encore bien plus sûrement infecté par la mère, alors affectée de siphylis dune manière latente et insidieuse, quoiqu'elle ait été traitée et qu'elle paroisse guérie. Comment n'auroit-elle pas la plus grande part dans cette infection, puisqu'elle fournit et nourrit le germe, et qu'il subit dans son sein une espèce d'incubation nerveuse.

Quant à cette léthargie du virus, alors innocent pour les parens chez lesquels il a été comme stupéfié par un traitement imparfait, elle s'explique très-bien par leur force et leur réaction vitale, par leur bonne constitution première, par leur infection éventuelle, par le traitement précédent, etc.; tandis que les raisons contraires lui donnent la plus grande influence sur le germe vivifié d'une manière vicieuse. En effet, si le virus vénérien ne consiste que dans la dépravation de la sensibilité, comme nous l'avons

prouvé, et que la génération, acte essentiellement nerveux, ne soit que l'effet de cette faculté mise en jeu, comment l'embryon ou le fœtus, animé par cette sensibilité dépravée, pourroit-il ne pas en être affecté, et l'enfant ne pas naître primitivement attaqué de syphilis ? Si quelquefois cette infection sourde et profonde ne se manifeste qu'après la naissance, c'est que, comme nous l'avons observé, la vie et l'incubation organique du fœtus dans le sein de sa mère, la douce chaleur qu'il y éprouve et l'espèce de bain vital dont il est entouré pendant la gestation, en ont retardé ou comprimé les effets. A la naissance, au contraire, l'enfant jouissant de sa vie propre au moyen des stimulans divers qui la lui conservent en excitant sa sensibilité, le principe virulent se trouve également mis en acte par les mêmes moyens, et il se réveille, se signale par tous les phénomènes que nous connoissons.

Le mode vénérien ne se contractant que par une irritation spéciale de la puissance nerveuse, on voit encore pourquoi l'acte voluptueux de l'allaitement peut devenir un moyen d'infection réciproque entre les nourrices et les nourrissons, lors même qu'il n'y a pas de symptômes apparens aux seins et à la bouche. Si l'expansion de cette puissance nerveuse, si

l'orgasme des parties produit par les *vellications* agréables de l'allaitement sont les conditions favorables à la conception du mode vénérien, pourquoi l'enfant ne le contracteroit-il pas dans ces *attrectations*, et même par le lait, bien que la nourrice fût dans la condition supposée, ou qu'elle n'ait plus aucun indice d'infection ? Cela paroît naturel et ne répugne nullement à la raison, jusqu'à ce que des observations difficiles, pour ne pas dire impossibles, aient décidé d'un sujet si obscur. Cette présomption sembleroit même être confirmée, lorsqu'on nous assure qu'une nourrice saine peut quelquefois transmettre le virus à son enfant, en lui donnant le sein que vient de teter récemment un nourrisson qui a des ulcères vénériens à la bouche, sans qu'elle-même en soit affectée. En effet, n'est-ce pas là la preuve que le principe vénérien a modifié la sensibilité du mamelon, ou plutôt encore que celui-ci a conçu ce principe, qu'il l'a établi en lui, et qu'il ne lui a pas été déposé matériellement par la salive ? Si le dernier nourrisson reçoit alors la disposition vénérienne, c'est par un acte vital du mamelon de sa nourrice, c'est par une irritation spéciale qu'elle lui est sympathiquement et successivement transmise ; en un mot, c'est la frêle existence de l'enfant qui permet à cette

disposition de développer son action chez lui ; tandis que les forces physiques et vitales de la nourrice la compriment ou la détruisent chez elle. Les guérisons spontanées de la syphilis, celles obtenues par un traitement local, les réapparitions fréquentes et périodiques de cette maladie s'expliquent toutes par les mêmes principes : elles sont toujours l'effet de l'activité relative du mode vénérien, luttant sans cesse contre la force spontanée qui s'oppose à son développement.

Si l'on est d'accord avec nous sur la sympathie qui existe entre les organes génitaux et les yeux ; sur la disposition de ces derniers à recevoir l'action syphilitique chez les nouveaux-nés infectés, on ne sera pas surpris que les inoculations artificielles aient été inutiles pour produire la blennorrhagie ophthalmique, quoique l'influence des stimulans extérieurs, comme l'air et la lumière, suffise presque toujours pour développer ce flux palpébral et oculaire, en établissant l'action du mode vénérien congénital.

Qu'on ne nous objecte pas les inoculations syphilitiques des sages-femmes et des accoucheurs, car nous les révoquons en doute comme telles. Nous convenons qu'un ulcère aux doigts peut s'irriter dans les manœuvres d'un accouchement, que le contact du pus

vénérien ou autre peut en changer la nature dans certaines constitutions, quoiqu'il soit prouvé que l'absorption purulente des ulcères est très-peu considérable, et que très-rarement on peut les dénaturer par le contact du pus vénérien, ainsi que l'ont appris les expériences de Hunter; mais ce sera toujours, comme nous l'avons démontré, une maladie locale relative à l'altération particulière de la sensibilité, et non la syphilis. Que le mercure ait pu guérir ces ulcères comme tant d'autres maladies, cela ne prouve rien en faveur de leur nature vénérienne, puisque nous prouverons plus bas que ce médicament n'agit qu'en changeant le type de la sensibilité, ou en la modifiant n'importe comment. Concluons donc qu'il est invraisemblable que des accoucheurs, ayant ainsi des ulcères dégénérés ou irrités, aient pu, par le simple contact, communiquer à des centaines de femmes le virus syphilitique qu'ils n'avoient pas; et que des biberons, des cueillers ou autres vases imprégnés de salive de vénériens, aient jamais pu inoculer le mode syphilitique que ce fluide ne contient pas. Que cette opinion soit démentie par des expériences ou des faits authentiques qui prouvent que des enfans ou des adultes aient pu être ainsi infectés sans les érections spontanées, les

congrès voluptueux et les mouvemens vitaux sympathiques dont nous avons parlé, nous sommes prêts à nous rétracter.

Lorsque l'exemple des chirurgiens prouve qu'on peut panser impunément les ulcères vénériens ; que la matière en est toujours innocente, non seulement pour celui dont l'épiderme est intègre, mais même pour celui chez lequel il est enlevé, comment croire à l'inoculation du virus syphilitique au passage de l'enfant naissant ? Si l'ophthalmie vénérienne est le seul symptôme ou au moins le plus généralement cité en faveur de cette opinion, comment peut-on admettre ce genre d'infection, si l'on réfléchit que les yeux des nouveaux-nés sont constamment et exactement fermés, que les bords des paupières sont même agglutinés entre eux, que l'enfant est enduit d'un mucus visqueux et mouillé des eaux de l'amnios, que la peau sans action ne peut même être vaccinée à cette époque, et qu'il passe instantanément sans presque toucher l'extérieur de la vulve, seul endroit où les symptômes vénériens se manifestent généralement ? Comment d'ailleurs expliquera-t-on les ophthalmies chroniques et catarrhales des enfans scrophuleux, qui sont très-analogues aux premières? Comment même concevra-t-on le développe-

ment ultérieur à la naissance des ophthalmies syphilitiques dépendantes d'une infection générale, si ce n'est par l'impression de l'air et de la lumière sur des yeux d'une sensibilité dépravée ? En vain s'appuieroit-on de l'énergie, de l'activité et de la volatilité du virus vénérien, puisqu'il est démontré que le pus ne possède aucune de ces qualités propres à communiquer le mode syphilitique sans l'intervention des voluptés vénériennes. En outre, pourquoi les yeux seroient-ils si souvent affectés d'ophthalmies syphilitiques, si ce n'est, comme nous l'avons observé, parce qu'ils se ressentent davantage des irritations voluptueuses.

Enfin l'action du principe virulent généralement consécutive à la naissance des enfans, ou le mode d'incubation de ce principe dont nous parlerons plus bas, prouve assez que cette disposition vénérienne préexistante ne se développe que sous l'influence des incitans extérieurs de la sensibilité des nouveaux-nés.

En nous résumant, nous voyons, 1.° que le principe vénérien résulte d'un mouvement vicieux, d'une irritation inconnue du principe sentant; 2.° que cette perversion intime de l'esprit d'animation peut être communiquée au produit de la conception par l'un ou l'autre des parens sans qu'ils aient aucun indice de syphilis;

soit que cette disposition se conserve dans les humeurs vivifiantes propres à cette fonction essentiellement nerveuse, soit que celle-ci la reproduise de nouveau; 3.° que le pus et les autres humeurs des personnes infectées n'ont rien de contagieux ; 4.° que l'acte voluptueux et vital de l'allaitement peut infecter la nourrice sans affecter d'abord le mamelon, et sans l'affection apparente de la bouche du nourrisson ; 5.° qu'il est très-présumable que celui-ci peut également être infecté par sa nourrice guérie de tous symptômes vénériens, soit par le seul acte de la succion, soit par le lait, sans que l'expérience pourtant permette de rien assurer dans ce cas, à cause de l'incertitude où l'on est sur la santé antérieure du nourisson et sur celle de la nourrice. D'ailleurs le lait étant innocent par lui-même, s'il pouvoit néanmoins infecter comme aliment, cela prouveroit encore que la contagion du mode vénérien ne peut avoir lieu qu'à la faveur des actions vitales les plus intimes, puisque la nutrition en est une des plus importantes.

Mais, dira-t-on, ces sortes d'infections, qui se conçoivent et s'expliquent si facilement par l'absorption d'un virus matériel et l'altération des humeurs, paroissent contradictoires au mode général de contagion, qui apprend que le prin-

cipe vénérien ne peut passer d'un individu à un autre par les voies ordinaires de communication, si son action n'est établie par quelque symptôme local.

Il est vrai que le principe vénérien étant une conception de la vie, il faut, pour ainsi dire, que celle-ci le nourrisse, qu'elle en développe l'existence pour qu'il puisse opérer ses effets et devenir contagieux. Cependant, quoique cette condition soit généralement nécessaire, la contagion du mode vénérien présente pourtant des anomalies qui dépendent de la manière dont il peut être contracté, des constitutions individuelles, de la susceptibilité du principe vital, du genre d'action qu'il peut développer, en un mot, d'une infinité de causes et de circonstances qu'on ne sauroit connoître ni assigner. C'est ainsi que la fragilité de l'existence des nouveaux-nés, les *attrectations* et les embrassemens fréquens des nourrices, les *vellications* délicieuses et mutuelles de la succion, et plus encore l'intimité des actes vitaux dans l'allaitement et la génération, peuvent permettre une conception particulière de la disposition vénérienne entre les pères et les enfans, entre les nourrices et les nourrissons.

On observe que la vérole se dénature constamment, lorsque son action a lieu depuis long-

temps. Il semble que l'irritation première du mode vénérien, après avoir excité une forte réaction vitale, s'assoupisse et se ralentisse par degré, soit par l'effet de l'habitude, soit par les efforts de la nature. Voilà pourquoi la véritable action syphilitique ne persiste plus après qu'elle s'est manifestée à la bouche, ou qu'elle a établi son action secondaire. En effet, le genre d'inflammation des ulcères cutanés, leur marche lente et chronique, les inoculations faites avec la matière purulente qui en découle, prouvent assez cette opinion. Il est donc démontré, quoi qu'on en dise, que le pus vénérien, mis en contact immédiat avec les lèvres et la bouche, n'est jamais contagieux. En vain objecteroit-on le contact de l'air pour faire penser que le mode irritant est compris dans la matière vénérienne ; nous dirions que l'action de l'atmosphère n'a pu dissiper ce principe virulent dans les contacts immédiats qu'on a inutilement tentés pour l'inoculer, ou dans les introductions qui ont été faites dans l'urètre, pour produire une chaude-pisse, avec des bougies sortant d'un canal enflammé par une violente blennorrhagie, et imprégnées d'une matière abondante encore chaude et toute fumante.

Mais si toutes ces inoculations sont innocen-

tes, combien l'action vénérienne n'est-elle pas à craindre, lorsqu'on l'a déjà éprouvée, ou lorsqu'on en a conçu le germe comme les nouveaux-nés? En effet, puisque de même que les autres virus, le principe vénérien résulte de la modification de la vie, puisque c'est elle-même qui l'établit et le développe en nous, c'est un vrai protée, une hydre renaissante qui tend sans cesse à la reproduction par les lois naturelles et constantes de l'économie animale. Or, il est impossible d'assigner l'époque de son extinction totale, quoique le traitement en ait entièrement détruit les symptômes; car, dans les virus profonds et invétérés, ainsi que dans les maladies chroniques et constitutionnelles, il faudroit, sinon un traitement pharmaceutique éternel, au moins, une médecine diététique et une prophylactique constante contre la force reproductrice des principes morbifiques. Aussi la syphilis s'assoupit-elle souvent pour reparoître ensuite, soit spontanément, soit à la faveur de certaines impressions, tels que les actes voluptueux, le froid, des alimens particuliers, etc. Enfin, d'après ce que nous avons vu, de combien de manières et par combien de circonstances le mode vénérien peut-il être conçu et développer son action entre les pères et les enfans, entre les nourrices et les nourrissons?

Que la disposition syphilitique soit ancienne ou récente, qu'elle soit apparente ou cachée dans ses effets, si on en peut soupçonner l'existence, on doit toujours craindre sa communication et son développement dans des actes et des rapports aussi intimes que ceux de la conception et de l'allaitement. Il paroît même prouvé par le fait que la foiblesse de l'enfant et la fréquence des congrès entre lui et sa nourrice suppléent au peu d'énergie du principe vénérien, et qu'il n'y a que son ancienneté et son intimité dans l'économie qui puissent lui permettre d'infecter le germe lors de sa fécondation. Aussi verrons-nous par la suite que la syphilis des nouveaux-nés et des nourrissons ne peut être qu'une vérole secondaire et dégénérée.

CHAPITRE II.

De l'absorption considérée dans la contagion du virus vénérien et dans celle des autres virus.

Pour mieux nous faire entendre dans ce Chapitre, nous croyons nécessaire, avant tout, de dire un mot sur l'action et les propriétés du systême capillaire dont les vaisseaux absorbans font partie.

Tous

Tous les physiologistes considèrent le corps animal comme un assemblage de vaisseaux capillaires ; ils existent dans tous les organes, et entrent essentiellement dans la composition de leur tissu. Ce systême est intermédiaire aux artères et aux veines ; c'est de lui que partent tous les exhalans ainsi que les sécréteurs et les absorbans.

Mais écoutons particulièrement le célèbre Bichat, à qui la science de l'homme doit tant de découvertes importantes.

« C'est, dit-il, le rapport qui existe entre la » sensibilité de chaque partie du systême capil- » laire et le fluide qu'elle contient, qui fait que » celle qui renferme le sang trouve dans les au- » tres fluides des irritans qui les font resserrer » à leur approche, et réciproquement, là où » d'autres fluides se trouvent, le sang seroit » hétérogène.

» Il n'en est donc pas d'une suite de vaisseaux » vivans comme d'un assemblage de tuyaux » inertes ; c'est la vitalité propre dont chaque » conduit est animé qui sert d'obstacles, de li- » mites aux divers fluides. Tout vaisseau orga- » nisé est donc véritablement actif ; il admet ou » rejette les fluides qui y abordent, suivant » qu'il peut ou non en supporter la présence. » Toute disproportion de capacité est étrangère

» à ce phénomène ; un vaisseau en auroit quatre
» fois plus que les molécules d'un fluide , qu'il
» refuse de les admettre si ce fluide est hété-
» rogène à sa sensibilité. Il est donc évident
» que, dans les innombrables variations dont
» les fluides du systême capillaire sont suscep-
» tibles par rapport aux portions diverses de ce
» systême qu'ils remplissent , il y a toujours
» des variations antécédentes dans la sensibilité
» des parois vasculaires ; ce sont ces variétés
» qui déterminent les premières. Enfin, il seroit
» aussi ridicule d'expliquer l'ascension des
» liquides dans des tubes capillaires inertes par
» la sensibilité et l'irritabilité , que d'expliquer
» les absorptions ou sécrétions animales par
» des ascensions semblables , dépendantes de
» l'attraction et de la capacité des vaisseaux.

» Il y a manifestement deux genres de ma-
» ladies relatives à la circulation : 1.° celles qui
» troublent la générale ; 2.° celles qui affectent
» la capillaire. Les différentes fièvres forment
» spécialement le premier genre ; les éruptions
» diverses, les tumeurs inflammatoires pro-
» duisent le second. Or , quoique beaucoup de
» rapports lient le second au premier , il n'en
» est point essentiellement dépendant ; en voici
» la preuve : Les fièvres ne peuvent évidem-
» ment exister que dans les animaux à gros

» vaisseaux; dans ceux où les fluides se meuvent » en masse, elles sont nécessairement étrangè» res aux zoophytes et aux plantes qui ne jouis» sent que de la circulation capillaire. Or, » cependant ces dernières classes d'animaux et » tous les végétaux sont sujets à toutes les » affections qui troublent la circulation capil» laire, etc.

« Puisque les maladies du systême capillaire » ne sont point essentiellement liées à celle du » systême vasculaire général, elles n'en dépen» dent donc pas; donc la circulation du premier » n'est qu'indirectement subordonnée à celle » du second. Voilà pourquoi les deux circula» tions peuvent se séparer; pourquoi plus de » la moitié des êtres organisés n'ont que la ca» pillaire.

« C'est encore dans le systême capillaire gé» néral que le calorique, combiné avec le sang, » s'en dégage et devient libre, par les transfor» mations, par les altérations diverses que le » sang y éprouve pour former les matériaux des » diverses fonctions. On remarque en effet que » les altérations de la chaleur dans les maladies » sont aussi fréquentes que celles des sécré» tions, des exhalations, et qu'elles offrent tou» jours, comme ces dernières, un trouble pré» curseur dans les forces vitales ».

Ces remarques préliminaires étant faites, poursuivons l'objet que nous nous sommes proposé.

Par une conséquence naturelle de tout ce qui précède, on doit sentir ce qu'il faut penser de l'absorption tant préconisée de la matière vénérienne. Puisque le raisonnement et les faits prouvent qu'elle n'est que le résultat de l'irritation spéciale des parties qui la sécrètent, et qu'elle ne contient pas le principe de cette irritation, que peut-on craindre du contact de cette matière, et quel mouvement irritatif, quel principe virulent son absorption peut-elle communiquer ? Bien que cette fonction ne soit pas si importante qu'on le pense généralement, elle est trop avérée pour qu'on puisse la contester. On ne peut disconvenir que certaines substances passent dans l'économie par l'absorption cutanée ; et si l'intégrité de l'épiderme s'oppose en général à celles des matières purulentes, comme l'expérience le prouve, il faut avouer que les plaies ou les surfaces ulcérées jouissent plus au moins de la faculté de résorber une partie des matières qu'elles sécrètent, et même de quelques substances étrangères qu'on pourroit leur appliquer. En effet, il est une foule de médicamens qui paroissent être visiblement absorbés ; tels sont le mercure,

diverses substances narcotique, purgatives, émétiques, fébrifuges même, comme le quinquina; enfin les cantharides qui, appliquées en friction, ont produit des effets analogues à ceux qu'elles occasionnent lorsqu'on les introduit par l'estomac. Il faut bien se garder cependant de rien exagérer, ou de tout rapporter exclusivement à la circulation de ces médicamens; car, comme l'action médicamenteuse ne peut avoir lieu que sur les systêmes capillaire et nerveux, et comme l'action de la peau est essentiellement liée à celle des organes intérieurs, il est impossible que ces absorptions cutanées ne déterminent aucun effet nerveux, aucun phénomène sympathique. Il est bon d'observer en outre, que les actions de chaque partie du systême absorbant sont tellement associées entre elles, que lorsque l'action d'une branche est augmentée, les actions de quelque autre branche sont affoiblies ou interverties. Ainsi Darwin pense avec raison que les médicamens cathartiques et vermifuges appliqués extérieurement à l'abdomen sont repris par les absorbans cutanés, et transportés aux intestins par le mouvement rétrograde des vaisseaux lactés, sans avoir passé dans la circulation générale. Cette idée d'ailleurs coïncide très-bien avec la cure de l'anasarque et de l'ascite, au moyen des vomitifs, et des purgatifs drastiques qui paroissent évacuer le

fluide accumulé en intervertissant le mouvement des vaisseaux lactés, en même-temps qu'ils augmentent sympathiquement l'action absorbante des autres branches des lymphatiques. Or, sans nier absolument l'intususception des purgatifs dans la circulation générale, soit par les veines, soit même par les lymphatiques, il est évident qu'ils doivent être presque sans action sur la muqueuse intestinale, au moyen de son système capillaire.

Mais quand nous supposerions que le pus vénérien fût le virus, seroit-il possible qu'il fût absorbé dans l'acte vénérien, dont les effets sont entièrement opposés aux lois de l'absorption ? Non ; quoique l'orgasme voluptueux nécessaire à l'infection ait fait généralement regarder l'érection comme le temps le plus propre à cette fonction, elle ne peut se faire pendant qu'elle dure, puisque, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, il ne peut y avoir à la fois sur la même surface diffusion de l'esprit d'animation avec une sorte d'inflammation exhalante ou d'appulsus du sang, et absorption d'une matière purulente étrangère. Pour peu que les forces vitales soient exaltées ou diminuées dans les absorbans, l'absorption s'altère, même celle du chyle. Ainsi, si vous irritez le canal intestinal par un purgatif, aussitôt les vaisseaux lactés s'irritent, ils intervertissent leur action,

comme nous venons de le voir ; et tant que l'irritation dure, le chyle et toutes les boissons qu'on prend sont rejetés par l'anus. On voit donc que les absorbans et leurs glandes se resserrent et se soulèvent contre toutes les substances étrangères qui les irritent.

Au reste, il est impossible de donner une explication satisfaisante des contagions en général, en les rapportant exclusivement à l'absorption, comme on le fait depuis long-temps. C'est-là l'effet de toutes les nouvelles découvertes en médecine ; emporté par l'amour de la nouveauté et l'enthousiasme, on ne voit plus qu'elles ; on leur attribue tout. Témoin l'illustre Mascagni, qui, ayant marché pieds nuds sur un plancher froid et mouillé, au moment où il s'occupoit des vaisseaux lymphatiques, rapporta aussitôt à l'absorption de l'eau l'engorgement inguinal sympathique qui lui en est survenu. Mais pour mieux juger des erreurs et des hypothèses contradictoires sur la théorie de la syphilis auxquelles l'absorption a donné lieu, qu'il nous soit permis de rapporter ici et de discuter quelques points de la doctrine de Bell, le plus fameux partisan de ce mode d'infection, et l'un de ses plus grands défenseurs. Voici comme il s'exprime sur les tumeurs lymphatiques de la verge, d'après la version de M. Bosquillon, son savant traducteur.

« Je crois avoir remarqué que la constitution
» étoit moins sujette à être affectée du virus,
» lorsque les vaisseaux lymphatiques, qui tra-
» versent les chancres, s'enflammoient, sur-
» tout quand l'inflammation est considérable,
» que dans le cas contraire. Je serois porté à
» croire, d'après ce que je viens de dire, que l'in-
» flammation des lymphatiques n'indique nul-
» lement que leur puissance d'absorber les flui-
» des appliqués à leurs orifices est augmentée,
» comme on l'a prétendu; l'inflammation au
» contraire paroît contribuer en grande partie à
» diminuer, et peut être même à détruire la
» puissance d'absorption. Néanmoins on ne
» peut faire aucune application de ce fait au
» traitement des chancres, tant qu'il ne sera
» pas mieux confirmé par l'observation et l'ex-
» périence; elles seules doivent nous diriger.
» Dès qu'il paroît des chancres, que les vais-
» seaux lymphatiques soient enflammés ou non,
» il seroit imprudent de négliger aucun des
» moyens capables de mettre la constitution à
» l'abri de l'infection. On ne peut cependant
» nier non seulement que l'inflammation di-
» minue l'absorption des lymphatiques, mais
» même que l'inflammation peut y être déter-
» minée par les causes exemptes absolument
» de virus, comme il arrive souvent à la suite
» d'une piqûre, ou d'une coupure faite avec

» un instrument propre ; ce qui suffit pour nous
» autoriser à considérer cette affection des
» lymphatiques produite par la gonorrhée
» plutôt comme l'effet de l'irritation que de
» toute autre cause. Cette idée est en outre con-
» firmée par les preuves que nous avons don-
» nées que la gonorrhée est une affection lo-
» cale, ainsi que la manière dont l'on voit tous
» les jours se manifester et s'accroître les tu-
» meurs qui surviennent dans cette maladie,
» etc. ».

Nous demandons maintenant à tout homme de bonne foi si ce que dit *Bell* de l'absorption n'implique point contradiction. Car dans la persuasion où il étoit que la gonorrhée n'étoit point vénérienne, mais que sa nature étoit toute différente de la syphilis, erreur que nous signalerons bientôt, il est obligé d'attribuer les engorgemens inguinaux et cutanés qu'elle produit à une irritation sympathique, pour nier la puissance des absorbans dans ce cas, quoiqu'il soit démontré qu'ils introduisent dans l'économie une grande quantité de la matière gonorrhoïque. Il fait plus, en appliquant ce faux raisonnement à la théorie des bubons, il conclut contre toute vraisemblance que ceux produits par simple irritation vénérienne ne sont jamais virulens, et il en déduit une thérapeutique essentiellement

vicieuse et tout à la fois dangereuse, puisque nous avons démontré qu'il ne peut y avoir que des bubons sympathiques dans la syphilis. En effet, le principe vénérien étant un mouvement imprimé, une modification vitale et non un corps, comment pourroit-il être absorbé, ou au moins comment pourroit-il l'être par les vaisseaux absorbans à la manière des liquides ? et s'il étoit permis de concevoir quelque chose sur la nature de ce virus et sur son mode de contagion, ne seroit-ce pas au seul principe électrique qu'on pourroit le comparer. Quand on voit les organes glanduleux ressentir sympathiquement ce qui se passe à l'extrémité de leur conduit excréteur et entrer en activité comme s'ils le recevoient immédiatement, il est bien naturel de supposer la même liaison entre les sécréteurs absorbans et leurs glandes. Ainsi lorsque la stimulation du pénis et de l'estomac détermine la sécrétion et l'excrétion du sperme et de la bile ; lorsque celle de la bouche ou de la conjonctive augmente l'écoulement de la salive et des larmes, on peut croire que c'est l'irritation des absorbans qui occasionne la fluxion inflammatoire de leurs glandes. Si l'on réfléchit en outre sur la susceptibilité des glandes lymphatiques à recevoir l'influence sympathique des autres organes, ce qui est démontré par la foule

des engorgemens symptomatiques dont elles deviennent le siége dans une infinité de maladies, pourroit-on s'étonner que les bubons vénériens se développassent de même? D'ailleurs pourquoi la résorption de la matière purulente des symptômes consécutifs qui est si abondante ne produiroit-elle jamais de bubons et n'infecteroit-elle pas indéfiniment l'individu, s'il n'étoit pas besoin d'un mouvement irritatif particulier qu'elle ne peut produire? On voit donc que *Bell*, pour accorder sa théorie avec les faits, est obligé tantôt de nier l'absorption pour admettre une altération occulte de la sensibilité, et tantôt de nier celle-ci pour admettre la première. Suivons-le encore dans ce qu'il dit à l'occasion des excoriations du gland et du prépuce, appelées vulgairement chaude-pisse bâtarde.

« Il est bon de remarquer qu'une légère ex-
» coriation partielle est toujours suspecte dès
» l'instant qu'elle paroît, tandis que, d'après
» tout ce que j'ai observé, les affections plus
» générales où l'excoriation s'étend sur tout le
» prépuce et le gland, se terminent avec faci-
» lité sans infecter la constitution. La maladie
» est à la vérité quelquefois bornée dans son
» origine à un petit point, et elle gagne ensuite
» peu à peu les parties contiguës; mais l'on juge

» alors par ses progrès qu'elle est d'une na-
» ture très-bénigne, car on n'en voit résulter au-
» cune affection de la constitution. J'ai au con-
» traire constamment reconnu que toute rou-
» geur et toute excoriation bornée pendant quel-
» que temps à une petite partie sans s'étendre
» dans les environs, produisoit en général aussi
» constamment des symptômes de vérole que
» les chancres mêmes. Je crois donc que toutes
» les excoriations partielles de ce genre, qui
» restent quelques jours circonscrites, sont
» produites par le virus vénérien, et deman-
» dent à être traitées en conséquence. Il est aisé
» de voir que ces circonstances, entre celles dont
» j'ai fait l'énumération ailleurs, établissent en-
» core une différence bien sensible entre la ma-
» tière de la vérole et celle de la gonorrhée
» virulente. Quoique le virus vénérien, une fois
» introduit dans le système, s'y répande avec
» une grande facilité, et n'en puisse jamais être
» chassé sans le secours du mercure, ses pro-
» grès sont toujours lents lorsqu'il est appliqué
» sur un seul endroit, tel que la verge, ou sur
» toute autre partie. On ne peut enfin appliquer
» ce virus, comme nous l'avons déjà dit, sur le
» plus petit point, sans courir le plus grand ris-
» que de donner la vérole. Quand au contraire
» la matière de la gonorrhée a été appliquée

» sur l'urètre, le gland ou le prépuce, elle s'é-
» tend avec rapidité sur toutes les parties con-
» tiguës; mais l'expérience journalière démon-
» tre qu'elle n'est pas absorbée, ou que, si elle
» est entraînée dans le systême, il n'en résulte
» aucune maladie de la constitution. Enfin tou-
» tes ces affections sont purement locales ».

On lit encore un peu plus loin; « J'obser-
» verai, une fois pour toutes, que les bubons ne
» sont jamais engendrés par une affection géné-
» rale du systême seul : ils se forment toujours,
» à ce que je crois, quand la matière est ab-
» sorbée par un point particulier, et qu'elle pro-
» duit, comme nous l'avons déjà vu, des obstruc-
» tions dans les glandes lymphatiques situées
» entre ce point et le cœur. En un mot ils
» tirent toujours leur origine des affections lo-
» cales ».

Il est certain que le raisonnement de notre auteur n'est pas ici plus exact que dans ce qui précède. On voit par tout ce qu'il a observé lui-même que la seule différence essentielle qui existe entre les symptômes vénériens, quels qu'ils soient, ne consiste que dans leur degré d'intensité et leur différent caractère, et qu'il s'est trompé en considérant ceux qui ont peu d'influence sympathique ou de propriété disséminatrice du mode vénérien, telle, par

exemple, que la gonorrhée, comme étant plus locaux que les autres et d'une nature toute différente. Quand l'expérience n'auroit pas démontré que le pus vénérien ne peut occasionner la blennorrhée ; quand l'urètre de la femme, qui est très-peu exposé à l'action et à l'absorption du virus, ne seroit pas ordinairement le siége de cette affection, il n'en seroit pas moins certain, quoi qu'on en dise, que l'urètre n'a pas la propriété d'aspirer les liquides, sur-tout dans l'état d'érection. D'après le développement et le siége de la blennorrhée qui s'étend quelquefois à tout le canal, il est bien plus naturel d'attribuer l'irritation vénérienne de l'urètre à l'effet sympathique de celle du gland, ou au moins de son extrémité, puisque cela s'accorde si bien avec les lois de l'économie animale, et la propagation rapide et sympathique des irritations vénériennes superficielles du gland et du prépuce, rapportées par *Bell* lui-même. C'est la sensibilité de l'urètre et le rôle qu'il joue chez l'homme qui le rendent si souvent affecté, lors même que le gland n'a été que légèrement irrité. La cause évidente de la blennorrhagie est donc l'effet complexe de l'érection, de l'action du sperme et de celle de l'urine sur le canal. En effet, l'érection et l'éjaculation augmentant sa sensibilité, si l'on urine peu de temps après le coït,

le passage de l'urine fait sentir une cuisson, une sorte d'irritation qui est le principe de la blennorrhagie, comme l'impression de l'air froid devient la cause du corryza.

Qui ne voit maintenant que la blennorrhagie doit être le symptôme le plus bénin et le moins propagateur du virus, celui qui doit avoir le moins d'influence sur l'économie, puisque la plus petite irritation suffit pour l'établir. Voilà pourquoi les testicules, les glandes inguinales, les oreilles et les yeux sont les seuls organes qui en partagent ordinairement l'action. Encore faut-il, comme l'a si bien observé Astruc, que les yeux soient foibles et sensibles habituellement, ou récemment irrités par une cause externe, pour contracter l'ophthalmie vénérienne. Bien plus, ce savant médecin, qui a tant préconisé l'absorption, voyant que l'infection générale ne produisoit jamais les affections précitées, a été moins hardi que Bell, ou, pour mieux dire, plus observateur; car, malgré ses principes surannés, il n'a pas osé, comme lui, faire voyager le virus aux yeux par le torrent de la circulation générale. Que l'inflammation spécifique, qui établit la blennorrhée, cesse spontanément ou d'elle-même par les lois constantes de l'organisme animal, nos principes en donnent encore la raison, en prouvant de

nouveau que la matière qui en est le résultat n'a pas la propriété d'entretenir l'activité ou l'irritation primitive des parties. Enfin cette affection de l'urètre est si facile à se renouveler chez ceux qui l'ont une fois éprouvée, qu'elle leur devient habituelle ou analogue aux fleurs blanches chez les femmes.

Tout en convenant que les blennorrhées, en général, sont incapables de disséminer le mode vénérien, il nous est bien démontré, quoi qu'on en dise, que cela n'est point sans exception. Par la même raison que le catarrhe pulmonaire produit la phthisie en attaquant quelquefois le poumon, la blennorrhée peut parfois propager l'infection vénérienne. L'expérience nous a plusieurs fois convaincus de cette vérité. Il est aujourd'hui plus que prouvé que des chancres peuvent donner des gonorrhées, et celles-ci des chancres, des bubons, etc. En vain objecteroit-on la contagion de deux virus différens à la fois; ce que l'on ne pourra jamais démontrer, lorsqu'on voit des blennorrhées guérir et reparoître alternativement plusieurs fois avec des chancres et des bubons, quoique le malade ne se soit point exposé de nouveau, et qu'on voit une femme, qui a un simple écoulement, infecter une multitude d'hommes, en donnant à chacun un symptôme différent ou particulier,

ticulier, et être impunément fréquentée par d'autres.

En résumant ce qui a été dit, on voit, 1.° que la blennorrhée ne diffère des autres symptômes vénériens que sous le double rapport de la partie affectée et de l'irritation qui lui est spéciale; circonstances qui lui donnent peu d'activité à propager l'infection générale; 2.° que, quoiqu'elle se guérisse ordinairement sans mercure, il n'est pas exact de nier sa nature vénérienne; 3.° que tous les bons praticiens sont d'accord sur ce point, et qu'il est étonnant que l'opinion erronée de *Bell* ait pu fournir encore à M. *Hermandès* l'occasion de signaler son talent supérieur, et de cueillir de nouveaux lauriers académiques.

Les principes que nous avons établis vont nous apprendre encore pourquoi le plus petit ulcère, la plus légère excoriation bornée produit ordinairement l'infection secondaire, ainsi que l'ont justement observé tous les bons praticiens. Les progrès de cette infection sont toujours lents alors, mais ils sont certains. Or, puisque l'urètre s'irrite et s'enflamme très-souvent, quoique le gland ne soit que légèrement stimulé, n'est-il pas évident que le mouvement virulent est plus énergique, ou que la contagion est plus profonde lorsque le chancre s'éta-

blit ? Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, pourquoi donc la blénnorrhée n'accompagne-t-elle pas toujours les ulcères du gland et du prépuce ? Nous dirons que, quoique ces deux affections arrivent assez souvent à la fois, il n'y a point de raisons pour que cette simultanéité d'action soit générale. Si l'on réfléchit à la susceptibilité ou à la sensibilité particulière des individus, sur-tout dans leurs organes génitaux ; si l'on se rappelle la cause complexe qui établit ou favorise la blennorrhée, cause qui peut être modifiée elle-même par une infinité de circonstances particulières qu'on ne sauroit assigner, on cessera d'être surpris qu'une irritation assez forte pour développer le chancre vénérien dans la partie nerveuse et vasculaire du derme malgré l'intégrité de la cuticule, ne produise pourtant pas toujours le catarrhe urétral. D'ailleurs comment concevoir autrement la fréquence des écoulemens chez les personnes propres de la classe aisée, et celle des ulcères et des végétations chez les gens pauvres et malpropres. Il semble donc, lorsque le chancre s'établit, que le mouvement imprimé à la puissance sensoriale se concentre en un point, ou perde en étendue ce qu'il gagne en profondeur, pour ouvrir, en quelque sorte, l'organisme, ulcérer le système nerveux et

le virulenter plus sûrement. Voilà pourquoi ce mouvement se propage alors au pharynx, au nez, à la peau, etc.; pourquoi enfin le mode vénérien acquérant plus d'énergie, sa sphère d'activité s'agrandit, et il se dissémine à toutes les parties qui en sont susceptibles. Ce n'est donc pas par l'absorption d'un liquide contagieux, ou d'un pus virulent, que peuvent se concevoir les phénomènes de la syphilis. Si quelqu'un pouvoit en douter encore, nous lui demanderions ce qu'il conçoit de matériel et d'absorbé dans les végétations vénériennes, qui ne sont qu'un simple développement ou accroissement actif de la peau, produit par l'irritation spéciale de sa partie vasculaire et nerveuse? Aussi, bien que ces affections syphilitiques puissent quelquefois propager le principe virulent, combien n'en est-il pas qui sont purement locales et non contagieuses, et dont le principe même n'est pas vénérien!

Bell, après avoir dit que l'inflammation des chancres est contraire à l'absorption, avoue lui-même que les bubons suivent ordinairement l'époque inflammatoire de ces ulcères. Il dit aussi, ce qui est très-vrai, que les bubons paroissent fréquemment après la cautérisation des ulcères vénériens ou à la suite d'autres applications irritantes. Comment concilier toutes

ces contradictions ! En effet, il ajoute : « Une
» forte inflammation n'est pas cependant
» très-favorable à la production des bu-
» bons. Le systême est à l'abri de l'infec-
» tion, lorsque l'inflammation est portée tout
» à coup à un grand degré, et s'étend le long
» des vaisseaux lymphatiques qui partent des
» chancres. Ces degrés violens d'inflammation
» paroissent priver ces vaisseaux de la puis-
» sance d'absorption ; il est probable qu'ils de-
» viennent alors imperméables ; mais il n'en
» est pas moins certain, comme je viens de le
» dire, que tout degré léger d'inflammation,
» ainsi que tout ce qui est capable de stimuler
» les extrémités des absorbans, excite plus ou
» moins leur réaction, et contribue ainsi à aug-
» menter leur force d'absorption ».

De là il est facile de concevoir pourquoi les chancres et les écoulemens indolens sont plus vénériens que ceux qui sont accompagnés d'inflammation, et pourquoi ils produisent plus ordinairement l'infection consécutive que les derniers. En effet, les symptômes vénériens sont d'autant plus inflammatoires, que leur sensibilité et leur irritation sont plus considérables. Or, comme la susceptibilité des organes génitaux décroît par leur exercice fréquent qui accroît au contraire leur influence

sur tout l'organisme, en augmentant leur département ou leurs rapports sympathiques, il en résulte que les symptômes primitifs chez les gens chastes sont toujours plus irrités et plus énergiques que chez les débauchés ; mais que ceux-ci sont plus exposés aux bubons et aux autres phénomènes consécutifs. Voilà ce que l'expérience confirme ; ce que *Bell* et tous les bons observateurs ont vu, en disant qu'un certain degré d'inflammation étoit favorable à l'absorption, mais qu'un degré trop considérable lui étoit nuisible. C'est donc à l'accroissement de sympathie, à l'influence de l'organe génital que doit être attribué le développement des bubons, et non à l'absorption. Toute affection du pénis ne peut-elle pas produire ainsi des engorgemens inguinaux, de même que la piqûre du doigt cause presque toujours des tumeurs axillaires.

Mais, dira-t-on, l'irritation violente des blennorrhagies et des chancres très-inflammatoires déterminant presque toujours l'inflammation, et la tuméfaction sympathiques des glandes et des vaisseaux lymphatiques circonvoisins ; comment se fait-il que presque tous ces engorgemens concomitans n'aient qu'une durée momentanée et relative, qu'ils se résolvent le

plus souvent sans suppurer, qu'enfin ils n'aient point d'existence réelle et qu'ils ne soient point virulens ? Il nous est très-facile de répondre à cette question. Au lieu d'une versatilité d'opinions insoutenables sur la puissance des absorbans, pour plier les faits à une théorie erronée, n'est-il pas plus juste et naturel de reconnoître, suivant les lois constantes de la vie, qu'une irritation forte et excessive, exigeant le concours universel des forces vitales, fixe leur unité d'action, détruit tout effet sympathique, et empêche tout autre mouvement virulent dans l'économie. Oui, l'irritation vénérienne, modérée et permanente est la seule qui se propage consécutivement ; car, toutes les fois qu'elle est excessive, il en résulte une réaction si forte, un mouvement fluxionnaire si violent, qu'il s'oppose à l'introduction ultérieure du mode contagieux. Aussi le célèbre Darwin, en montrant que le merveilleux des phénomènes vitaux repose sur la *caténation* de nos organes, qui sympathisent ou s'associent dans leurs sensations, nous apprend aussi pourquoi des symptômes vénériens locaux, trop irrités, ne sont pas les plus propres à disséminer le principe virulent : car, de même que le défaut d'énergie des symp-

tômes secondaires les empêche de propager le mouvement irritatif ou contagieux, de même l'excès de force des symptômes primitifs s'oppose également à l'infection générale. Il s'ensuit donc que le raisonnement et l'expérience sont contre la doctrine de *Bell*, et en faveur de la nôtre; que tous les symptômes vénériens sont identiques, mais que leur sphère d'activité est plus ou moins bornée, suivant les circonstances particulières. Ainsi, dire qu'il en est de locaux qui ne sont pas vénériens, parce qu'ils disséminent rarement le principe contagieux, et qu'ils guérissent spontanément sans mercure, c'est dire qu'une fièvre éphémère ou inflammatoire n'est pas une fièvre, parce qu'elle n'est pas épidémique ou contagieuse, et qu'on la guérit par les délayans et la saignée, sans le secours du quinquina.

Il est vrai que *Bell* prend le parti de nier les faits qui l'embarrassent, sur-tout l'opinion de *Hunter* sur les anciens ulcères vénériens, sans cependant être, en aucune manière, d'accord avec lui-même. Aussi, M. *Bosquillon* réplique-t-il judicieusement : « L'opinion de *Hunter* n'est » pas aussi dénuée de vraisemblance que le pré» tend *Bell*. J'ajouterai même que l'inflamma» tion, loin d'augmenter la puissance absor» bante des vaisseaux lymphatiques, semble la

» diminuer; les glandes ne s'engorgent que parce
» que les absorbans, qui doivent recevoir l'hu-
» meur qui s'y porte, deviennent imperméables.
» On s'est trop empressé d'admettre ici que les
» bubons étoient causés par le trajet du virus
» à travers les vaisseaux lymphatiques; ils pa-
» roissent plutôt l'effet de la sympathie. Toute
» irritation peut les déterminer. Une sonde,
» introduite avec peine dans la vessie, une
» simple écorchure du gland, du vagin et
» d'autres causes, sont souvent suivies d'engor-
» gemens dans les aines. Une écorchure du bras
» ou un panaris produisent le même effet sur les
» glandes axillaires; une dent gâtée détermine
» la tuméfaction des glandes du col; rien n'est
» plus commun enfin que les exemples de ce
» genre. Il est donc évident que ces sortes d'en-
» gorgemens sont l'effet de la sympathie qui
» existe entre les différentes parties, et qu'ils
» ne sont pas produits par la présence du
» virus. La distinction même admise par *Bell*
» le prouve ».

Quelle confiance méritent les expériences que *Bell* rapporte sur la foi des jeunes gens, qui assurent s'être inoculé des chancres avec la matière de la blennorrhée appliquée sur le gland et à l'orifice de l'urètre, et réciproquement des blennorrhées, en introduisant dans ce canal la

matière des ulcères ? Si l'expérience permettoit de croire aux effets de ces inoculations, elles infirmeroient les résultats généraux et constans de celles qui tant de fois ont déjà été tentées ; mais elles sont démenties journellement par les ulcères du gland et du prépuce, qui ne se communiquent pas plus de l'un à l'autre par le contact de ces organes et l'absorption du pus que sécrètent ces ulcères, que la matière blennorrhoïque n'affecte les parties de la verge sur lesquelles elle se répand continuellement.

Bell conclut enfin des observations par lesquelles il termine que le virus peut rester caché très-long-temps dans l'économie, sans se manifester ; nous en convenons ; mais ce n'est pas, comme il le croit, en circulant avec le sang pendant ce long espace de temps ; car, ou il seroit éliminé par les excrétions, ou il faudroit admettre avec l'auteur qu'il assimile toutes nos humeurs à sa nature. Or, agissant comme un ferment, dans cette dernière supposition, il devroit produire aussitôt son action, puisque la fermentation s'établit subitement dans les fluides qui en sont susceptibles. Mais rien de semblable peut-il se concevoir dans l'économie animale !

C'est encore mal à propos qu'il croit qu'un homme, qui a seulement la disposition vénérienne

sans symptômes apparens, peut la communiquer, ou que son sang est contagieux. Cela ne peut avoir lieu que dans l'infection du germe; et nous avons dit pourquoi. *Darwin* a prouvé, contre cette opinion, que le sang des varioleux, pris avec les précautions convenables dans le temps de la suppuration de la petite vérole, n'est pas capable de produire la maladie. D'ailleurs, d'après la doctrine de *Bell*, comment expliquer la transition de l'action syphilitique d'un lieu à un autre, son accroissement considérable par le coït avec une femme saine, ou par la pollution; sa suspension par une fièvre, pour reparoître ensuite; sa propriété de mettre en acte les principes cachés d'autres maladies; la susceptibilité particulière de certaines parties à la recevoir; enfin, son hétérogénéité pour les animaux, malgré la disposition naturelle et spéciale de quelques-uns pour le virus rabiéique, dont on ne peut concevoir le développement et la contagion, sans l'irritation et la sympathie spécifiques qui l'établissent. En effet, pourquoi les animaux seroient-ils exempts de syphilis, tandis que quelques-uns sont si exposés à l'hydrophobie ? N'est-ce pas à des mœurs plus simples et plus naturelles, à des jouissances vénériennes plus rares, dictées par la nature

seule ou le besoin; à la sécrétion mucoso-sanguine, moins abondante, de leurs organes génitaux; enfin, à une sensibilité moindre et à une organisation toute autre de leur peau, qu'il faut attribuer cet avantage? C'est sans doute aussi par des raisons analogues qu'on peut concevoir pourquoi les carnassiers, qui sont recouverts d'un poil épais, et qui transpirent ou exhalent beaucoup par les systêmes buccal et pulmonaire, sont spécialement disposés à contracter la rage. Aussi, sont-ce principalement des excès d'alimens, de mauvais traitemens, des fatigues excessives, une chaleur immodérée, une soif ardente, un hâle précipité avec une exhalation buccale dépravée et abondante, qui développent cette altération spéciale de la vie dans le systême gastro-pulmonaire. D'ailleurs le temps d'incubation du principe rabiéique ou son mode de développement, de même que celui de la syphilis, prouve encore que ce virus n'est point absorbé à la manière des liquides ou des humeurs animales. Il démontre au contraire que cette infection n'a lieu que par un principe virulent, qui n'est pas contenu matériellement dans la salive, et qui ne s'inocule pas par l'absorption cutanée ou par l'inspiration pulmonaire, comme le pensent des auteurs célèbres, mais seulement par une irritation mor-

bide qui ne s'imprime que lorsqu'il y a plaie ou déchirure, et que celle-ci a été en contact immédiat avec l'intérieur de la gueule de l'animal enragé. En outre les humeurs des hydrophobes sont-elles contagieuses par inoculation ou non? Pourquoi la rage se développe-t-elle si souvent spontanément ? pourquoi peut-elle se répéter ? comment l'immersion maritime peut-elle la prévenir ? comment les morsures se guérissent-elles , comme si elles n'étoient point infectées ? pourquoi le virus même ne vient-il pas y aboutir constamment , et les rouvrir , lorsque l'hydrophobie est déclarée ? pourquoi enfin , si le virus étoit charrié avec le sang , mettroit-il quarante jours et plus à se manifester ? D'après ces considérations , n'est-il pas plus vraisemblable de le supposer communiqué par une altération spéciale du principe sentant , qui affecte lentement et progressivement le système nerveux, jusqu'à ce qu'elle ait produit les symptômes ataxiques et l'irritation gastro-pulmonaire qui caractérisent cette maladie ?

Au reste voyons ce que pense le profond Darwin sur ce sujet. « La contagion provenant de la » morsure d'un chien enragé diffère des autres » contagions, en ce qu'elle peut se communi- » quer des animaux à l'homme et de l'animal » à un autre ; on peut, en quelque sorte, expli-

» quer les phénomènes de l'hydrophobie par
» le moyen de la théorie que je viens d'établir,
» *celle des répétitions ou imitations sensi-*
» *tives, dépendantes de la sympathie.* Il pa-
» roît que la matière contagieuse n'entre pas
» dans la circulation, puisqu'on ne peut pas la
» suivre depuis la plaie jusque dans le trajet
» des vaisseaux lymphatiques ; qu'il n'y a ni
» gonflement de glandes lymphatiques ni fièvre
» comme dans la petite vérole et dans plu-
» sieurs autres maladies contagieuses ; cepen-
» dant, à l'aide de quelque procédé inconnu,
» la maladie se communique de la blessure à
» la gorge, et cela même fort long-temps après
» que l'accident a eu lieu, de manière qu'elle
» produit la douleur et l'hydrophobie accom-
» pagnée d'une sécrétion de salive conta-
» gieuse de la même qualité que celle de l'ani-
» mal qui a mordu.

» Ce sujet est très-obscur : il paroîtroit qu'au
» moyen de certaines actions morbides des
» glandes salivaires de l'animal enragé, il se
» forme une salive d'un genre particulier, la-
» quelle étant déposée dans la plaie d'un autre
» animal, stimule les glandes muqueuses ou
» cutanées, et leur fait prendre une action ma-
» ladive, sans être capable de produire dans la
« plaie une matière contagieuse analogue ;

» mais que les glandes salivaires sont mises en
» action par une sympathie irritative et produi-
» sent une salive contagieuse analogue à celle
» déposée dans la blessure.

» Il sembleroit que les systêmes vasculaires
» des animaux sont moins susceptibles d'être
» mis en action par la somme générale des sen-
» sations agréables ou douloureuses, et que les
» séries de leurs idées et les mouvemens muscu-
» laires, qui sont ordinairement associés, sont
» moins intimément enchaînés que dans l'es-
» pèce humaine; car les animaux ne pleurent
» ni ne rient, et sont par conséquent peu sujets
» au délire, comme nous l'avons vu, etc. Or,
» comme nos maladies épidémiques et con-
» tagieuses sont probablement produites par
» des sensations désagréables et non par une
» simple irritation, cela paroît expliquer pour-
» quoi les brutes sont moins exposées à con-
» tracter des maladies contagieuses ou épidé-
» miques, et enfin pourquoi aucune de nos con-
» tagions, telle que la petite vérole et la rou-
» geole, ne peut leur être communiquée; tandis
» qu'une de celles qui leur sont particulières,
» savoir l'hydrophobie, ainsi que beaucoup de
» leurs venins, comme ceux des serpens et des
» insectes, communiquent à l'homme leurs effets
» délétères ou douloureux ».

Ces réflexions sont aussi justes que profondes ; elles sont dans la nature, puisqu'elles nous donnent l'intelligence de ses actes les plus secrets. En effet, le cerveau étant la cause et le siége des mouvemens sympathiques, et l'intensité de ces mouvemens étant en raison directe de son volume, l'homme ayant un plus grand cerveau relativement au volume de ses nerfs, doit nécessairement souffrir des mouvemens sympathiques plus violens que les autres animaux. De là vient que chez lui les plus petites irritations, en suscitant une forte réaction cérébrale, occasionnent des spasmes, des convulsions, et compromettent sa vie, tandis que ces accidens n'arrivent que très-rarement chez les brutes. Voilà pourquoi la vaccine s'inocule d'une manière si sûre et si facile à l'espèce humaine, comment elle peut la préserver de la petite vérole, comment la matière du javars et de la clavelée peut avoir des propriétés analogues, et comment même le virus vaccin peut préserver les moutons de la dernière.

Mais en supposant qu'on puisse encore attribuer la contagion vénérienne à l'absorption du pus, comment concevra-t-on que plus on a eu la syphilis, moins l'infection nouvelle est facile et moins elle est dangereuse, si elle a lieu? Si le sang ou les humeurs étoient généra-

lement infectés, il y auroit identité parfaite entre tous les symptômes vénériens ; ils ne finiroient jamais, ce qui est contraire à l'expérience, puisqu'une personne, qui a ce qu'on appelle si improprement la vérole constitutionelle, ne communique aucune infection, si elle n'a point des symptômes de syphilis primitive, maladie qu'elle peut encore elle-même contracter de nouveau. En outre les plaies simples des vénériens ne guérissent-elles pas généralement par les moyens les plus ordinaires et sans aucun accident particulier ? Tous les symptômes syphilitiques sont donc autant de foyers particuliers d'infection qui ont chacun leur sphère spéciale d'activité, et qui peuvent se guérir particulièrement et à des époques différentes. De là on voit que l'infection vénérienne n'est jamais universelle, et que ses symptômes n'ont absolument aucun rapport avec le système général de la constitution. Voilà en un mot pourquoi toute maladie fébrile pendant sa durée, subjugue ordinairement l'action vénérienne.

En vain citeroit-on, comme preuve évidente de l'absorption du virus, l'exemple d'une nourrice infectée par son nourrison attaqué d'ulcères à la bouche, parce qu'elle eut des chancres et un écoulement de la vulve sans que les seins eussent été affectés. En convenant qu'elle

ait

ait reçu le germe vénérien de son nourrisson, ce qui se conçoit très-bien, n'est-il pas évident qu'il n'a pu manifester son action à la vulve qu'à la faveur du coït ou d'autres circonstances, puisque les seins, les glandes axillaires, la bouche, etc. ne l'ont point partagée ; car dans ce cas, en admettant même que l'absorption matérielle du virus vénérien ait eu lieu par les seins sans effets locaux, comment a-t-il pu ne pas agir primitivement dans sa sphère ordinaire d'activité sur tant d'organes très-susceptibles d'éprouver son action, au lieu de se porter directement et exclusivement à la vulve? Voit-on jamais l'action vénérienne primitive s'établir à la bouche lorsqu'elle a été contractée par les organes génitaux, sans que ceux-ci ou les glandes inguinales n'en aient éprouvé aucun symptôme? Il est donc très-probable que le mode vénérien dans ce cas n'a établi qu'une action secondaire à la vulve, et qu'elle ne s'est développée que sous l'influence de quelques stimulans particuliers, à moins qu'une autre contagion n'ait eu lieu primitivement par cet organe. Enfin il est démontré que cette infection n'a pu s'établir dans cette supposition que par une disposition vénérienne occulte, conçue par les seins, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant de ces sortes d'infections.

D'ailleurs, si les humeurs étoient le véhicule

du virus, pourroit-on admettre et concevoir l'anomalie ou la singularité des symptômes vénériens, leurs différens degrés d'influence et leur modification, suivant les individus affectés? enfin toutes les bizarreries que la pratique offre journellement? Non, jamais cette supposition ne pourra s'accorder avec l'infection et l'immunité des individus exposés à la même contagion, avec la diversité des symptômes qui la caractérisent, et la variété des affections qui s'ensuivent, tels que des tintemens d'oreilles, des douleurs de tête, dans les membres, de l'urètre, et une foule d'autres névralgies consécutives. Ce fameux poison apporté dernièrement de l'Amérique, introduit sous la peau des animaux, ne les tue-t-il pas à l'instant même dans des convulsions atroces et avec tous les symptômes nerveux les plus terribles? N'est-il pas plus naturel d'admettre dans ce cas une lésion occulte et immédiate du principe vital, que de faire circuler ce poison dans le sang !

Bell, il est vrai, oppose les symptômes qui suivent la morsure des vipères, comme la couleur jaune, les épanchemens séreux dans plusieurs cavités, etc. pour prouver l'altération primitive du sang ; mais, dans l'exposé de ces symptômes, il se garde bien de parler des accidens nerveux qui les précèdent, si bien obser-

vés par le docteur Sanchez. Aussi M. le professeur Bosquillon, son savant traducteur, observe-t-il qu'il est bien plus aisé d'expliquer ces effets en admettant la théorie de *Darwin*, que nous ferons bientôt connoître, que par le secours de l'analogie, ainsi que l'a fait *Bell*. Enfin, quoiqu'il soit difficile de se rendre raison de la manière dont s'inocule le virus vénérien, l'expérience est au dessus de tous les raisonnemens. Les faits que nous venons de citer sont établis par elle; ils ne sauroient donc être révoqués en doute.

On nous demandera sans doute si, d'après nos principes, la résorption du pus vénérien par les endroits qui le sécrètent ne pourroit avoir aucune conséquence fâcheuse ou aucun effet évident sur l'économie?

Le pus vénérien n'ayant rien de contagieux, il ne peut virulenter les humeurs, et établir ce que l'on appelle mal à propos la vérole constitutionnelle. Quand on voit le peu de pus que donne un petit chancre vénérien, la petite quantité qui peut en être absorbée par sa surface, il est difficile de concevoir qu'elle puisse infecter l'économie entière. Mais j'admets encore, si l'on veut, que cette matière résorbée puisse se mêler en quantité considérable avec le sang: je demanderai toujours ce qu'il peut en résulter, si ce n'est une cachexie ou une étisie particulière surajou-

tée à l'affection vénérienne invétérée, et qui ne peut avoir rien de syphilitique par rapport à la matière résorbée? Combien ne voit-on pas de vénériens qui, ayant la langue et le pharinx ulcérés, avalent journellement une grande quantité de cette matière sans en être nullement incommodés !

Si l'on demande comment le contact de la matière vénérienne peut développer des irritations, des excoriations et des pustules au pénis, au scrotum, à la vulve, à l'anus, aux aines, etc. comme on l'observe quelquefois sur ceux qui ont des blennorrhagies abondantes et inflammatoires, soit de l'urètre ou du prépuce, soit du vagin ou de l'anus, nous dirons qu'en niant la vertu contagieuse du pus vénérien, nous n'avons jamais prétendu que lorsqu'il étoit le produit d'une violente irritation, il ne pût acquérir une sorte d'activité ou d'énergie capable d'irriter à son tour des parties dont la sensibilité ne lui est pas proportionnée. Si la malpropreté favorise le contact permanent d'une matière abondante qui baigne et macère l'épiderme d'une peau délicate; si cette peau elle-même se touche et se frotte en différens endroits par les plis qu'elle forme, ou par la disposition des parties, comme on l'observe aux endroits précités, faut-il s'étonner que l'épiderme s'excorie, et qu'il y vienne

de ces élevures humides appelées mal à propos pustules primitives, sur-tout si l'on réfléchit que l'humeur sébacée que sécrètent ces parties ne peut qu'aider au développement de ces affections. N'avons-nous pas déjà vu que ces pustules étoient très-rares chez les gens propres qui, en revanche, sont presque toujours affectés d'écoulemens ? D'ailleurs, tout irritant appliqué pendant long-temps ne produit-il pas des effets analogues ? Les larmes dans l'ophthalmie, le mucus nasal dans le corryza n'en déterminent-ils pas autant sur les joues et le dessous du nez ? Bien plus, la marche chez les gens gras, la malpropreté chez les petits enfans ne produisent-elles pas des accidens presque semblables ? Qu'on se rappelle encore ce que nous avons dit à l'occasion de l'infection des nouveaux-nés, et on verra pourquoi ils sont si souvent affectés d'ulcères humides ou de suintemens aux aisselles, aux aines, aux fesses, aux jarrets, aux plis du col, etc. L'objection supposée ne prouve donc rien pour l'absorption de la matière vénérienne, lorsque la peau est intègre, ni contre ses inoculations artificielles dont l'effet local est absolument analogue à ces irritations secondaires non disséminatrices du mode vénérien qu'elles ne comprennent pas.

Seroit-il possible qu'on nous objectât mainte-

nant l'apparition de bubons consécutifs aux ulcères vénériens, après tout ce qui vient d'être développé dansce Chapitre ? Si l'on pouvoit encore nous faire une pareille objection, ne suffiroit-il pas, pour la détruire, de lui opposer les bubons primitifs qui surviennent sans aucun autre symptôme, et de rappeler l'association sensitive de la peau avec les ganglions lymphatiques sous-cutanés, si bien démontrée par leurs engorgemens sympathiques dans toute affection *sine materie* des tégumens? Qu'ils se tuméfient aussi par l'absorption de certaines substances, même des matières purulentes en général, nous en convenons; mais nous disons qu'il est invraisemblable et entièrement faux d'y faire charrier le principe vénérien avec la matière purulente.

Au reste, si l'absorption du pus vénérien pouvoit produire les bubons ou autres symptômes consécutifs, il n'y auroit point d'effets locaux, puisqu'il n'y auroit pas d'irritation locale, ce qui est contraire à l'expérience. En effet, ou les bubons sont seuls ou accompagnés d'autres symptômes primitifs, et le trajet intermédiaire des absorbans est presque toujours intact. Pourquoi encore la femme, qui présente une surface absorbante si considérable à la matière purulente, est-elle infiniment moins sujette aux bubons que

l'homme ? En un mot, si l'on se rappelle combien l'intégrité de l'épiderme s'oppose à l'absorption du pus, on verra que ce qu'on appelle dans cette supposition gagner la vérole d'emblée ou sans effets locaux, est un être de raison qui ne peut être conçu que par la sympathie. Quand d'ailleurs on voit les ganglions primitivement affectés, et qui ont produit les phlegmons vénériens, rester toujours intègres au milieu des délabremens consécutifs aux bubons suppurés, n'est-il pas naturel d'en conclure qu'ils ont reçu la commotion morbide de l'intususception du mode vénérien ; qu'ils ont conçu ce principe comme nous l'avons dit, et qu'il y développe son action plus ou moins promptement ? Que des bubons soient purement l'effet de la résorption du pus syphilitique, si les ganglions n'ont pas déjà reçu le mode de cette contagion, ils ne sauroient être vénériens. Tous les jours on en voit se former ainsi à la suite des ulcères chroniques, des cancers, des caries scrophuleuses, etc., si toutefois il n'est pas encore impossible dans ces sortes de cas de faire abstraction de l'effet sympathique de la douleur.

Il nous reste maintenant à examiner quelle différence il y a entre les virus vaccin, variolique et vénérien, et pourquoi les deux premiers sont susceptibles d'inoculations artificielles. Les con-

tagions variolique et vaccinale n'ont aucune analogie avec la vénérienne. Toute maladie fébrile et générale, qui doit se développer nécessairement et spontanément par l'effet de l'organisation, peut être inoculée dans tous les temps de la vie avec la sécrétion humorale qu'elle produit, à cause de la disposition ou de la susceptibilité naturelle à la contracter. Or, la petite vérole et la vaccine étant de ce genre, et n'arrivant qu'une seule fois dans la vie, elles doivent se comporter ainsi : tandis que la conception du principe vénérien dont nous sommes toujours susceptibles, ne peut jamais avoir lieu sans les irritations voluptueuses dont nous avons parlé. Il y a plus; si les virus variolique et vaccin s'inoculoient en se mêlant à nos humeurs, et non par un mouvement irritatif qui leur est propre, pourquoi ne s'inoculeroient-ils pas deux fois et plus ; puisqu'ils pourroient se mêler toujours avec le sang qui, à différentes époques, seroit même entièrement renouvelé ? pourquoi le virus vaccin ne s'altéreroit-il jamais chez les dartreux, les scrophuleux, etc. ? et communiqueroit-il toujours la vraie vaccine bénigne ? pourquoi encore l'insertion du sang des vaccinés et des varioleux seroit-elle innocente ? pourquoi la résorption du pus que ces maladies produisent n'infecteroit-elle pas continuellement la

constitution? c'est, dira-t-on, parce que le sang délaie alors le virus et lui ôte son énergie : mais pourquoi donc ne l'ôte-t-il pas d'abord à la petite quantité de matière primitivement inoculée, si peu considérable par rapport à la masse des humeurs, puisqu'il est démontré que le pus variolique, mêlé avec sept fois son volume d'eau, perd sa propriété contagieuse?

Quoiqu'en général la contagion de la gale ait lieu par le contact, il paroît que c'est lorsque les parties qui se touchent sont échauffées, qu'elles transpirent beaucoup, ou lorsqu'on réchauffe sur soi des linges de galeux, que l'on contracte particulièrement cet exanthême. Il est très-douteux qu'on puisse le communiquer en insérant de sa matière sous l'épiderme, et encore moins en l'appliquant seulement dessus. On peut croire au contraire qu'il faut une disposition particulière de la peau pour recevoir cette affection qui, outre les circonstances nécessaires que nous avons rapportées, ne se contracte que par une irritation spéciale de cet organe. En effet, comme la syphilis, elle est locale et sans fièvre; contagieuse à l'infini; tandis que les maladies générales et contagieuses, qui se guérissent par les seuls efforts de la nature, et qui n'attaquent qu'une fois, sont les seules qui s'inoculent artificiellement. C'est donc le mouvement fébrile

qui donne à la matière le mode d'irritation propre à reproduire la maladie, et non l'altération chimique des humeurs. Cela est si vrai, que le virus vaccin est d'autant meilleur et contagieux qu'il y a eu plus de fièvre et d'irritation : car la matière des boutons chroniques indolens a toujours peu d'énergie. Les petits phlegmons locaux, que produisent encore les virus vaccin et variolique inoculés une seconde fois, prouvent bien que la matière n'a pas perdu sa faculté stimulante, mais qu'il n'en peut plus résulter d'affection générale ou sympathique. « Jai vu, dit » M. Alibert, des dartres s'affaisser et disparoître » pour ainsi dire sur un membre qui s'étoit para- » lysé par accident, preuve qu'il faut une certaine » énergie dans la contractibilité fébrillaire pour » le développement de ces sortes d'affections».

Au reste, qu'il nous soit permis de rapporter à ce sujet l'opinion de *Darwin* et de M. *Bosquillon*. Nous l'empruntons des Notes judicieuses que ce dernier a ajoutées à l'ouvrage de *Bell*.

« Erasme Darwin, dans sa Zoonomie, con- » clut des effets ou de la manière d'agir du » virus vénérien, que la matière contagieuse » n'est pas entraînée par les vaisseaux sanguins » dans les endroits éloignés de la partie primi- » tivement affectée. Il regarde la vérole comme » une maladie purement locale; c'est pour cette

» raison, dit-il, qu'elle n'est jamais accompa-
» gnée de fièvre, si ce n'est de la fièvre puru-
» lente qui se manifeste quelquefois vers les
» derniers temps de la maladie, quand ses sui-
» tes sont mortelles. Ce genre de virus ne dif-
» fère pas, suivant lui, de celui de la teigne; il
» ne se propage pas par la contagion, mais par
» sympathie.

» En conséquence, si une partie éloignée,
» telle que le palais, peut par une sympathie,
» que l'auteur appelle association sensitive, être
» irritée de manière à recevoir les mêmes mou-
» vemens que le virus produit dans les parties
» originairement affectées, cette partie éloignée
» engendrera le même genre de virus; car toute
» sécrétion du sang est le résultat des mouve-
» mens particuliers excités dans les extrémités
» de la glande destinée à cette sécrétion; les
» diverses sécrétions particulières, telles que
» la bile, la salive, le suc gastrique, etc., n'exis-
» tent point dans les vaisseaux sanguins avant
» d'avoir acquis les propriétés qui les caractéri-
» sent dans les organes destinés à les élaborer.

» Cette sympathie des parties de la généra-
» tion avec la gorge est prouvée, non seule-
« ment par les ulcères vénériens de la gorge,
« mais par quantité d'autres maladies, telles
» que les oreillons, l'hydrophobie, l'hystérie,

» certaines toux, etc ; sans parler de la barbe, » ni du changement de la voix qui sont des in- » dices de la puberté.

» La matière fournie par les ulcères syphili- » tiques de la gorge et de la peau n'est pas con- » tagieuse, suivant l'idée de Darwin, parce que » les mouvemens qui ont déterminé ces ulcères » ne sont que des imitations imparfaites des » mouvemens qui ont primitivement engendré » le chancre.

» L'auteur explique d'une manière fort ingé- » nieuse, par les sympathies, les effets des di- » verses contagions. Il ne croit pas qu'aucun » virus soit doué, comme on l'imagine commu- » nément, d'aucune acrimonie particulière, et » qu'il existe une espèce de fermentation chimi- « que dans le sang. Il n'est pas en effet possible » de concevoir qu'une substance âcre et corro- » sive puisse circuler plusieurs jours et même » plusieurs semaines dans la masse du sang, sans » produire aucun désordre et sans rien perdre » de son activité, comme on l'observe à l'é- » gard des virus vénérien, variolique, pestilen- » tiel, etc. L'on ne voit pas non plus pourquoi, » toute la masse du sang étant viciée, les effets » du virus seroient bornés à certaines parties. » Les symptômes de la petite vérole prouvent » que la matière contagieuse ne peut être en-

» gendrée que par les mouvemens morbifiques
» excités dans les extrémités capillaires ou dans
» les glandes ; car la quantité de matière est
» toujours proportionnée à la violence de la
» fièvre , c'est-à-dire , au degré d'action des
» glandes et des vaisseaux capillaires qui ter-
» minent le système artériel, et l'éruption est
» toujours plus considérable dans les endroits
» qui étoient irrités avant la maladie.

» Le virus vénérien, de même que le venin
» de la plupart des animaux, semble agir d'au-
» tant plus sûrement, que celui qui en est
» affecté se trouve dans un état d'orgasme con-
» sidérable ».

Voyons maintenant ce que pense M. Bosquillon de la doctrine de Bell sur la nature du virus vénérien, et sur l'affection unique et successive de certaines parties du corps par ce virus, en admettant l'accumulation de la matière morbifique. « D'ailleurs cette théorie de Bell
» ne paroît pas différer de la fermentation
» chimique ; il assimile les changemens qui se
» font dans le corps vivant à ceux que l'on
» observe dans les substances privées de vie.
» Il est évident, d'après toutes les tentatives de
» ce genre qu'on a faites jusqu'ici, que nous
» implorerons toujours en vain le secours de la
» chimie pour connoître la nature des subs-

» tances produites par les diverses actions
» morbifiques auxquelles le corps humain est
» sujet; jamais nous ne pourrons étendre nos
» connoissances à cet égard, qu'en observant
» attentivement les causes capables d'accélérer
» ou de suspendre ces actions. Le moindre
» changement dans l'action du systême vascu-
» laire suffit, comme nous l'avons vu, pour
» altérer la nature de nos fluides; ainsi le soufre
» et le mercure ne guérissent la gale et la
» syphilis qu'en changeant l'action des vaisseaux
» qui fournissent la matière morbifique dans les
» ulcères qui caractérisent ces maladies. Le
» virus syphilitique est toujours borné quand
» il commence à agir à certaines parties, et
» il n'y a nulle apparence qu'il affecte les
» vaisseaux sanguins, parce qu'il ne produit
» pas de fièvre.

« La théorie des mouvemeus sympathiques,
» proposée par Darwin, dont nous avons donné
» une idée, nous paroît, en conséquence, la
» plus probable; elle rend raison, d'une ma-
» nière fort satisfaisante, de quantité de phé-
» nomènes qu'on observe dans les maladies
» contagieuses; on voit pourquoi l'éruption
» de la rougeole suspend l'action du virus de
» la petite vérole, et pourquoi il s'écoule tou-
» jours un certain temps entre l'insertion de ce

» virus et son action sur le systême; car on
» aperçoit le cercle formé autour de l'endroit
» inoculé, augmenter et s'enflammer. Il y
» survient une espèce de fièvre locale, et ce
» n'est que quand cet endroit est irrité jusqu'à
» un certain point, que les effets du virus se
» portent d'abord sur l'estomac et ensuite sur
» les autres parties. S'il circuloit pendant six
» ou sept jours dans le sang sans produire de
» maladie, il devroit perdre sa force, ou les
» vaisseaux sanguins devroient se familiariser
» avec son acrimonie; car ce virus, délayé
» avec sept ou huit fois son volume d'eau,
» perd son activité. »

Ajoutons encore un mot aux remarques de M. Bosquillon sur la théorie de Darwin.

Ce grand physiologiste considère, avec raison, l'action des systêmes capillaire et absorbant, comme celle de toutes les glandes sécrétoires; excepté pourtant, selon lui, que les bouches des glandes résorbantes ou à sécrétions rentrantes sont très-éloignées d'elles, et qu'au lieu de prendre immédiatemment dans les vaisseaux sanguins, elles puisent dans les capillaires les produits de leurs sécrétions.

Suivant lui, les matières contagieuses sont le résultat d'un procédé animal; elles sont

séparées du sang ou produites par certains mouvemens maladifs des extrémités des vaisseaux sanguins. Chaque espèce de glande doit posséder une irritabilité, et probablement une sensibilité particulière, au commencement même de son existence, et doit être fournie d'un nerf du sentiment ou du mouvement, pour percevoir, choisir et combiner les particules qui composent les fluides qu'elle sépare. Ce nerf sensitif, qui perçoit les différentes parties qui composent le sang, doit au moins se concevoir comme étant un organe aussi fin et aussi subtil que celui de la vue ou celui de l'ouïe, qui perçoit la lumière ou les sons. Il est vrai que cela est difficile à comprendre; mais on peut concevoir que cela dépend de ce que la matière qui stimule d'autres corps, et les corps ainsi stimulés doivent posséder des propriétés communes. Enfin il semble que toutes les glandes du corps sont affectées pour la quantité et la qualité de leurs fluides sécrétés, par les sensations agréables ou douloureuses qui produisent ou accompagnent ces sécrétions.

Quoiqu'on ne sache pas bien pourquoi plusieurs maladies contagieuses ne peuvent se communiquer qu'une fois, et d'autres à plusieurs reprises, il pense que la constitution s'habitue

s'habitue tellement aux stimulans de ces principes contagieux, pour les avoir éprouvés une fois, que, quoique les mouvemens irritatifs, comme les fièvres hectiques, puissent s'y développer encore, il n'en résulte cependant point de sensation, et par conséquent point d'inflammation générale. Dans les affections locales au contraire, qui ne sont point accompagnées de fièvre, le système en entier ne s'habitue pas à ces actions morbides, au point de cesser d'être affecté de sensation par un retour de la contagion, ainsi que nous l'avons déjà observé plus haut.

Enfin, sans conclure positivement que la matière varioleuse n'entre jamais dans les vaisseaux sanguins, en voyant son insertion dans la peau du bras faire gonfler les vaisseaux lymphatiques de l'aisselle, notre auteur pense, avec raison, que la nature borne là ses progrès; et il ne peut s'imaginer qu'elle puisse entrer dans le sang par cette glande lymphatique, avant que sa tuméfaction soit dissipée. En effet, les absorbans et leurs glandes ne s'enflamment que parce qu'ils refusent ces principes virulens qui les irritent, et ce n'est que sympathiquement qu'ils s'engorgent. D'ailleurs, quand, par une excitation particulière, ils absorberoient la matière contagieuse, elle ne passeroit jamais les

premières glandes, où la sensibilité naturelle lui ferme bientôt tout accès.

Nous ajouterons ici que nous avons vu souvent l'aréole rouge, remarquée par *Darwin* dans l'inoculation, s'étendre en rayonnant, au moment même de la vaccination, chez des enfans qui avoient la peau fine et blanche.

Les plus célèbres chimistes n'ont jamais pu trouver aucune différence marquée entre le sang des sujets affectés des maladies les plus opposées; il y a plus: la résorption vitale des différentes humeurs sécrétées empêche constamment de les retrouver dans le sang, et souvent même on ne peut discerner et séparer les différens fluides animaux d'un simple mélange inanimé.

Les humeurs ne peuvent donc avoir qu'une disposition naturelle à la contagion; car, quoiqu'ayant leur vie propre, comme elles n'ont pas de sensibilité ni de sympathie, elles ne pourroient se virulenter que par une action chimique, contraire aux lois de la vie; d'où il est naturel de conclure que ce n'est pas par la circulation générale que les virus ou contagions animales affectent primitivement l'économie. Le sang, il est vrai, peut être affecté par la sécrétion purulente qu'elles produisent; mais ce n'est que secondairement, et par une matière qui n'a plus rien de contagieux pour l'individu

infecté. En effet, quand cette matière posséderoit le mode irritant, comme la varioleuse et la vaccinale, elle le perd dans son absorption ou sa sécrétion rentrante, tant par la modification qu'elle éprouve, que par la non susceptibilité de l'économie pour une seconde infection. Ainsi, en supposant que le pus vénérien passe immédiatement dans la circulation générale avec un principe contagieux qu'il n'a pas, il ne pourroit agir encore que localement sur les parties susceptibles de son action.

Cette vérité acquiert de nouvelles preuves, quand on voit un sang homogène fournir aux sécrétions diverses et à la nutrition des différens organes du même animal; car rien ne se faisant chimiquement dans l'économie, il est évident que c'est aux seules propriétés vitales du système capillaire qu'il faut attribuer la sécrétion étonnante de tous ces différens fluides. Ceci s'applique également aux absorbans et à leurs glandes, qui rapportant des matériaux divers de toutes les sécrétions, les modifient tellement d'une manière progressive jusque dans le poumon, qu'ils les identifient entre eux et avec le sang, pour en reconstituer un fluide vivifiant d'une homogénéité complète. Si les humeurs peuvent quelquefois s'altérer dans l'état de maladie, ce n'est, comme nous venons de le voir,

que consécutivement ; c'est ainsi que l'ictère a lieu dans les affections du foie ; mais cet accident secondaire ne produit ordinairement aucun trouble nouveau, et il disparoît bientôt avec l'altération de l'organe sécrétoire qui en est la cause première. En effet, voit-on jamais la résorption de la bile ou des urines dans les humeurs, changer les propriétés vitales des organes sécréteurs ou donner les fonctions du foie aux reins, et l'action de ceux-ci au premier, quoique les fluides sécrétés soient alors plus ou moins altérés ?

Concluons donc qu'il est juste de considérer l'action des virus comme des procédés animaux, des sécrétions nouvelles et morbides, dont le principe contagieux ne passe jamais directement dans la masse des humeurs, quoiqu'il puisse les altérer consécutivement par ses effets, et produire une sorte de cachexie, d'étisie particulière, et même quelquefois une mort prompte et violente. Oui, quand l'absorption de la sécrétion vénérienne pourroit concourir à développer les effets secondaires du virus dans les parties qui en sont susceptibles, ce seroit toujours l'action primitive qui en seroit le principe, et celle qu'il faudroit combattre, puisque les symptômes consécutifs ne mettent pas à l'abri d'une infection nouvelle. Au reste, en supposant

le principe vénérien affecter primitivement les fluides du systême capillaire, ce n'en seroit pas moins une infection locale dans le principe, subordonnée aux forces de la vie et à la circulation générale, quoiqu'elle puisse avoir lieu en différentes parties de la circulation capillaire; car, nous le répétons encore, il n'y a que ses effets primitifs qui soient contagieux; et quand cette maladie a envahi la constitution entière, ce n'est plus la syphilis, mais une affection dégénérée, modifiée par les forces de la vie, ainsi que nous le démontrerons de plus en plus dans les Chapitres subséquens.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte, 1.° que les virus et les contagions sont des procédés animaux qui ne peuvent avoir lieu qu'entre des corps qui ont des propriétés communes, ainsi que la greffe ne peut réussir qu'entre des arbres qui ont quelque rapport entre eux; 2.° que des virus, qui se communiquent par contagion, ont dû se développer spontanément comme effet nécessaire ou absolu de l'organisation : telles sont la petite vérole chez les hommes, le vaccin des vaches, la morve des chevaux et la clavelée chez les moutons; 3.° que d'autres virus, également contagieux, n'ont pu se développer que d'une manière accidentelle, ou à la faveur de quelque influence parti-

culière : telles sont la rage chez les animaux, la syphilis chez les hommes et sur-tout chez les femmes; 4.° qu'il est des virus qui s'inoculent avec la matière des sécrétions qu'ils produisent, comme les virus vaccin et variolique; 5.° que d'autres exigent certains actes animaux simultanés entre la personne qui conçoit la contagion et l'individu qui en donne ou en développe le principe : telles sont la vénérienne et la rabiéique; 6.° qu'il est très-douteux que cette dernière puisse se communiquer entre les hommes; 7.° que le virus rabiéique paroît plutôt pour eux un poison animal, de même que celui de la vipère et d'autres animaux, puisque ces venins les font presque toujours périr sans qu'ils puissent les communiquer; 8.° que le virus vénérien, en s'organisant d'une manière latente dans l'économie, peut passer héréditairement des pères aux enfans, bien que, parmi les autres maladies héréditaires, il n'y en ait peut-être aucune de contagieuse; 9.° que si, dans le grand nombre des maladies épidémiques, il en est quelques-unes de contagieuses, les principes virulens agissent d'une manière si lente et si insensible, il existe tant de circonstances particulières, tant de dispositions latentes et relatives entre les individus qui se les propagent, qu'il est impossible de rien assurer à cet égard;

10.° que la chimie n'apprendra jamais rien sur la nature ou la composition intime des virus, ni sur leur mode de contagion; 11.° qu'elle ne les trouvera jamais dans les sécrétions qu'ils produisent, et encore moins dans le sang; 12.° que les principes virulens n'altèrent jamais primitivement les liqueurs circulatoires, mais seulement par leur effet secondaire ou par la résorption des sécrétions morbides qu'ils établissent; 13.° qu'en admettant cette altération, sur-tout dans la lymphe, tous les procédés physiques et chimiques n'en peuvent rien apprendre, puisqu'ils n'agissent que sur des fluides inanimés; 14.° qu'il est impossible ou enfin contre toute vraisemblance d'expliquer les contagions par l'absorption des principes virulens, avec la matière de leurs sécrétions morbides, pour les faire charrier d'abord dans la circulation générale, et en infecter toute l'économie, comme si elle n'étoit qu'un assemblage de tuyaux capillaires inertes, et les virus, des liquides qui dussent être absorbées par des lois purement physiques.

CHAPITRE III.

De l'action du mercure.

L'ACTION du mercure contre la syphilis a quelque chose de si singulier, ses propriétés sont en apparence si contradictoires, que, pour bien concevoir ce que nous avons à en dire, nous croyons nécessaire de revenir un instant sur ce qu'on doit entendre par principe, mode, disposition et action vénériennes.

Nous avons établi et prouvé que le mode syphilitique avoit sa source dans quelque irritation spéciale de la puissance nerveuse, qui, tôt ou tard, établissoit son action. Cette vérité établie, une distinction bien naturelle se présente; savoir : celle du temps de l'intususception et de l'incubation du principe syphilitique, de celui de son action ou de l'apparition de ses effets : car ce sont, pour ainsi dire, deux choses distinctes, deux maladies différentes dont la thérapeutique ne peut être la même, comme nous le prouverons bientôt.

Modus unus in omnibus morbis, a dit Hippocrate.

Quelque nombreuses que soient nos maladies, il n'y a qu'une manière d'être malade : elles sont toutes l'ouvrage de la nature; tous

leurs phénomènes sont l'effet de sa réaction contre les impressions nuisibles qui l'irritent, et auxquelles elle est déjà plus ou moins soumise par la propre décadence de l'organisme. Nous ne saurions donc trop répéter que la vie est en nous une force occulte et spontanée, que nous ne pouvons estimer ni comparer à rien, et qui nous est commune avec la nature entière.

Mais que se passe-t-il, par exemple, entre le moment où un ouvrier échauffé se rafraîchit au moyen d'un air frais ou par des boissons froides, et celui de l'explosion d'une pleuro-pneumonie violente dont il est affecté quelque temps après? nous ne le savons pas plus que ce qui se passe entre le moment de l'acte vénérien impur et celui de l'apparition de la syphilis. Le malade lui-même n'a souvent pas la conscience de cet acte morbide intime, comment le médecin en auroit-il la perception? L'incertitude et l'insuffisance des causes prochaines pour l'œtiologie de beaucoup de maladies, leur marche aigue ou chronique, la décadence spontanée de l'homme soumis aux seules impressions nécessaires à son existence, tout cela, dis-je, ne rend-t-il pas toujours inappréciable le temps intermédiaire qui sépare l'époque où nous contractons le principe des maladies, de celle où se manifestent les phé-

nomènes qui les caractérisent? Il n'y a donc que l'étude approfondie de la vie, réunie à l'expérience, qui nous prouve que ce temps d'incubation ou d'action occulte existe dans chaque maladie, excepté dans les affections accidentelles ou provenant de causes externes, dont le principe nous est toujours parfaitement connu. Ainsi, à part celles-ci, où ce prélude morbide n'existe plus, on peut dire que quand les médecins nous déclarent malades, et que nous nous plaignons de la douleur, il y a déjà long-temps que la nature est aux prises avec ce qui gêne l'exercice de ses facultés.

Partant de ce principe, on voit que toute action morbide n'existe pour nous qu'au moment où la gêne, la douleur se font sentir, et quand la réaction vitale devient sensible. Si l'expérience nous prouve que, dans la plupart des cas, le mode vénérien ne se communique qu'à cette époque, c'est qu'il va, pour ainsi dire, croissant, et s'organisant dans l'économie jusqu'à ce qu'elle en soit complètement affectée ou saturée, et que la réaction vitale annonce que la disposition vénérienne a acquis son existence, son *maximum d'action*, ou la virulence nécessaire à sa contagion. Il semble que le *principium*, l'*incrementum*, le *statum* et le *decrementum* des maladies aigues puissent être

appliqués à la maladie vénérienne. L'irritation inflammatoire ou l'accroissement de l'action syphilitique est de courte durée, et, quoi qu'en général elle ne tende pas à une fin heureuse comme la plupart des maladies, elle s'affoiblit et dégénère constamment.

Sans prétendre ici que la nature, ou la force spontanée de la vie, ne puisse quelquefois combattre l'action vénérienne avec succès, il est facile de se rendre raison pourquoi cet avantage a lieu si rarement, et pourquoi sa disposition à renaître est si difficile à détruire. Il suffit, pour cela, de considérer la cause première de cette affection sur laquelle nous avons tant disserté. Si, de toutes nos impressions, il n'en est point de plus énergique, de plus intime que le coït, il n'en est point non plus qui affecte le principe sensitif d'une manière plus profonde. Ainsi, quoique la maladie vénérienne ne soit point mortelle, au moins primitivement et comme telle, le principe vital a peu de prise contre elle, parce que c'est lui qui est perverti dans son essence. Aussi tout symptôme vénérien doit-il être considéré comme un foyer d'infection relative et bornée dans sa sphère, propre à fournir à chaque instant de nouvelles forces au mode vénérien, et à propager son action ; quoiqu'il puisse arriver, comme nous

l'avons vu, que l'infection soit moins forte avec un symptôme qu'avec tel autre, et que sa propagation en soit moins favorisée.

Que l'on considère actuellement le mode d'action des médicamens sur l'économie, et surtout la manière dont se comporte le mercure; qu'on réfléchisse sur l'impossibilité de l'action simultanée de deux maladies différentes sur le même sujet, comme nous le démontrerons tout à l'heure, on concevra clairement comment le mercure agit contre l'action syphilitique.

La médecine a été définie par de grands médecins, l'art de substituer des maladies artificielles aux maladies naturelles. Plus on réfléchit sur cette idée, plus on en conçoit l'exactitude et la vérité. La cure des maladies, comme leur conception, dépend toute entière de la direction ou de l'action donnée au principe conservateur de la vie, la sensibilité : soit que cette impulsion soit naturelle et spontanée, ou qu'elle soit l'effet d'impressions artificielles ou médicamenteuses. C'est là ce que M. *Barbier* a si bien développé dans son savant et philosophique ouvrage sur la matière médicale; écoutons-le lui-même résumer sa doctrine : « Dès-lors je distinguai » deux sortes d'effets dans les médicamens; » 1.° des effets immédiats ou pharmacologi-

» ques, et des effets secondaires ou thérapeu-
» tiques. Les premiers, constans et invaria-
» bles, quand ils sont provoqués par les mêmes
» agens, constituent un mouvement vital ré-
» gulier, un acte de perturbation dont la na-
» ture et la marche sont assignables et uni-
» formes, parce qu'ils sont déterminés par
» une propriété certaine et effective. J'ap-
» pellai médication, ce changement ou ce
» trouble momentané que l'administration
» d'un médicament suscite dans l'organisme
» vivant. Mais les effets thérapeutiques ne dé-
» pendent point ainsi d'une manière absolue
» de l'action des agens pharmaceutiques; ils
» ne sont plus réglés par l'influence d'une
» vertu propre et spéciale; ces effets ne sont
» qu'un résultat inconstant, variable, condi-
» tionnel, qui émane d'une sorte d'accord
» éventuel entre le produit de la force active
» du médicament et les efforts critiques de la
» nature, de manière que c'est la puissance
» agissante d'un agent médicinal qui engendre
» ses vertus curatives.

» Les médicamens sont des moyens à l'aide
» desquels le médecin, en altérant les pro-
» priétés vitales de nos organes, donne nais-
» sance à différens mouvemens organiques, à
» différentes mutations. Or, ces effets primi-

» tifs sont les causes génératrices de toutes les
» améliorations, de tous les avantages théra-
» peutiques que procurent les agens de la
» pharmacologie. Ces derniers ne possèdent
» point de vertus curatives réelles et indépen-
» dantes ; ils ne guérissent point par des pro-
» priétés effectives et absolues : seulement ils
» livrent au médecin un pouvoir très-étendu
» sur l'action des organes. Avec eux, il peut
» accroître l'activité de ces derniers ou les
» diminuer, fortifier leur complexion ou l'af-
» foiblir, précipiter les mouvemens d'une par-
» tie et rétablir ceux des autres, appeler les
» forces vitales et les accumuler sur un point
» seul du corps, etc. etc. »

Voici comme il s'exprime encore à l'occasion du mercure : « La force médicinale des pré-
» parations mercurielles les fait ranger parmi
» les excitans. En effet, elle stimule toutes les
» parties vivantes, elle augmente leur ac-
» tion : elle donne même naissance à un phé-
» nomène particulier très-remarquable. Nous
» avons vu les médicamens excitans produire
» une congestion vitale, un afflux du sang sur
» la peau, la matrice, etc. ; le mercure donne
» aussi lieu à un effet analogue, mais sur une
» partie différente. C'est vers l'intérieur de la
» bouche, c'est sur les glandes salivaires, qu'il

» décide une fluxion sanguine. Le mercure agit
» donc plutôt sur le système capillaire que sur
» le système lymphatique, et s'il va trouver
» les organes, dont nous parlons, en traver-
» sant les canaux de celui-ci, il est toujours
» vrai que les effets qu'il y occasionne se pas-
» sent dans le premier ».

Voilà l'idée mère qu'on doit se faire de l'action générale des médicamens, et plus particulièrement encore de celle du mercure. Cette manière de considérer la thérapeutique, qui découle des progrès récens de la physiologie et de la pathologie, élève, comme le dit notre auteur, le génie du médecin, et lui inspire des idées plus vastes : tandis que les matières médicales qui nous présentent la cure d'une maladie comme procédant d'une vertu spéciale attachée aux médicamens, rétrécissent les vues du praticien, et dépriment même l'importance de son ministère. Or, si l'on est convaincu de l'absurdité qu'il y a à vouloir faire passer le virus vénérien immédiatement dans la masse des humeurs, à le faire charrier dans les gros vaisseaux comme dans des canaux hydrauliques, on sera également persuadé que le mercure ne va pas courant après lui pour le délayer, le neutraliser, comme on le pense communément.

Au reste, ne sait-on pas que le mercure agit particulièrement sur les nerfs ? les ouvriers qui travaillent aux mines, ceux qui sont employés dans les arts où l'on se sert de ce minéral, en offrent de fréquens exemples. Puisque les évacuations quelconques que produit ce médicament ne sont nullement utiles à la guérison de la syphilis ; puisqu'il perd ses effets contre elle par l'habitude qu'on a d'en faire usage ; n'est-ce pas là la preuve qu'il n'agit ni chimiquement contre le virus vénérien, ni en l'expulsant hors de la constitution, mais seulement par sa faculté stimulante ? D'ailleurs, quoique le sang soit le véhicule du mercure, comment ce médicament pourroit-il y attaquer le virus vénérien, puisqu'il n'y existe pas ? S'il circuloit dans l'économie, on ne verroit pas la syphilis continuer son action après la guérison de ses symptômes primitifs, et attaquer d'autres organes sans pourtant revenir aux parties primitivement affectées.

Morbus morbo tollitur vel curatur est un axiome généralement vrai ; il s'applique à la chirurgie comme à la médecine. Ce n'est pas le couteau qui guérit la maladie qui nécessite l'amputation, mais la nature qui cicatrise la plaie qui est résultée de cette opération. En procurant des maladies factices,

tices, ce sont donc les forces de la vie que l'on administre, et non des remèdes réels ou absolus.

Deux maladies ne peuvent exister ensemble, ou agir sur la même constitution ou sur la même partie dans un seul et même temps. Le raisonnement et les faits s'accordent pour prouver la vérité de cette proposition. On voit en effet que la syphilis conserve toujours le caractère qui lui est propre, ou qu'elle est entièrement subjuguée par les affections consécutives, sans jamais souffrir d'action morbide concomitante, ou agissant simultanément avec elle. Cette vérité pratique ne peut être contestée par ceux qui ont observé des maladies vénériennes. D'ailleurs, l'organisation est une, tout conspire vers l'unité de l'existence, le partage de la vie et sa duplicité d'action, qui n'existent jamais, ne peuvent être conçus. Que l'âge, la saison, la constitution individuelle apportent telle modification qu'on voudra chez différens sujets affectés de la même maladie, personne ne concevra qu'un homme puisse être affecté à la fois de la fièvre bilieuse et de la fièvre inflammatoire, comme ayant et exerçant chacune leur action particulière. Que des maladies différentes s'observent tour à tour sur le même sujet; qu'elles se transforment réciproque-

ment, cela est possible; mais qu'elles agissent ensemble, et séparément, c'est ce qui est invraisemblable. C'est ainsi que des médecins célèbres pensent que la fièvre est une dans son essence, et que les différences nombreuses qu'elle offre dans ses effets dépendent des particularités infinies qui président à son développement. C'est ainsi que lorsqu'on est atteint d'une affection chronique, toute autre disposition morbide reste souvent sans effet jusqu'à ce que cette maladie soit guérie. C'est enfin par la même raison que l'action d'un vésicatoire contre une ophthalmie la fait cesser, en l'emportant sur elle, ou qu'elle est annullée par l'irritation morbide, qui, dans ce cas, persiste toujours. Bell, en soutenant l'opinion contraire, ne me paroît pas du tout fondé. Des affections diverses peuvent bien s'observer à la fois sur la même partie ou dans différens organes, lorsqu'elles dépendent d'une même cause ou qu'elles ne font en quelque sorte qu'une même maladie; mais si la diarrhée ou la dyssenterie s'établit pendant la cure des plaies accidentelles ou d'amputation, leur guérison en est empêchée ou au moins retardée. Ainsi, lorsque la syphilis se complique du scorbut, l'une ou l'autre affection prend le dessus, et fait au moins suspendre l'autre momentanément, si elle n'en détruit pas

complètement le principe. Les galeux, il est vrai, peuvent prendre la petite vérole, mais on en saisit facilement la raison, si l'on considère que la gale ne se complique jamais de fièvre. Quoi qu'en dise *Bell*, la dyssenterie et l'éruption variolique n'agissent jamais ensemble comme deux maladies différentes; et si l'affection intestinale peut avoir lieu sympathiquement avec cette éruption cutanée, l'une de ces fluxions suspend toujours l'autre, sur-tout si la fièvre est considérable. Voilà pourquoi la petite vérole peut compliquer la syphilis, et même la subjuguer complètement, lorsque son action fébrile est bien développée, ainsi que nous l'avons observé plusieurs fois; voilà comment on peut concevoir la transition de la blennorrhagie aux testicules et aux yeux, et l'impossibilité de l'action simultanée des virus variolique et morbilleux. Si ces deux virus affectoient la constitution par une action chimique sur le sang, comment n'agiroient-ils pas ensemble, et ne produiroient-ils pas une affection mixte résultant de l'un et de l'autre? Tout cela dépend du principe d'unité dans les actions de l'économie animale; principe qui est si vrai, que non seulement certaines maladies chroniques préservent des maladies aigues, et qu'une douleur artificielle en suspend une autre, mais encore qu'il suffit qu'une femme soit

enceinte, pour être à l'abri des épidémies, et pour que les effets de la phthisie pulmonaire soient suspendus chez elle, ainsi qu'Hippocrate l'a observé lui-même.

On nous opposera que plusieurs praticiens paroissent infirmer cette opinion, en admettant la complication de la syphilis, principalement chez les nouveaux-nés. D'accord sur le fait, nous disons que cette complication n'est qu'apparente. Il sera facile de s'en convaincre, si l'on fait attention que les maladies qui affectent ordinairement ces êtres malheureux, ne sont autre chose que des maladies de la peau, des membranes muqueuses et du tissu cellulaire, des engorgemens lymphatiques de tous genres, tels que ceux des ganglions lymphatiques, l'atrophie mésentérique, etc., etc. On verra que toutes ces affections des systêmes capillaire et lymphatique ne diffèrent point essentiellement entre elles; qu'elles ont la plus grande affinité avec la syphilis; qu'elles sont, pour ainsi dire, toutes congénitales, ou les effets d'une constitution dépravée et d'une cachexie générale. Nous avons vu, en outre, que ces enfans, dont la vie est équivoque, ne concevoient pas la syphilis comme les adultes, mais que le principe virulent naissoit avec eux, qu'il établissoit ordinairement son action avec les progrès de la vie,

et qu'elle étoit lente et foible comme le développement de ces individus. En effet, on observe que cette maladie se déclare souvent assez tard ou long-temps après la naissance : il semble alors qu'elle vienne compléter la cohorte d'actions morbides qui traînent presque toujours ces malheureux enfans au tombeau. Comment donc voudroit-on assimiler des affections dépendantes d'une source commune, qui sont égales en intensité, ou plutôt qui n'ont aucun caractère particulier, et qui se manifestent chez des êtres dont la vie est avortée ; aux différentes maladies qui peuvent agir successivement sur l'homme robuste, d'un âge fait, chez lequel elles se développent et marchent d'une toute autre manière ? Ainsi, les actes de la vie étant dépravés chez de pareils individus, leurs maladies même étant, en quelque sorte, défigurées, on a plutôt donné, dans les affections qu'on dit compliquer la syphilis des nouveaux-nés, les différens symptômes d'une affection vénérienne mal caractérisée, d'une cachexie syphilitique innée, que la description de maladies concomitantes réellement différentes.

L'action des médicamens étant expliquée d'après des idées saines et physiologiques, la marche que suit la nature dans le développe-

ment ou la conception des maladies, celle qu'elle emploie pour les arrêter étant bien scrutées et conçues, on voit comment le mercure agit sur l'économie, et par suite sur l'action vénérienne. Il suffit de se rappeler que l'action médicamenteuse est une véritable maladie qui suscite une réaction plus ou moins forte. Or, en supposant la puissance vitale en lutte avec l'action vénérienne, si l'on vient graduellement à affecter cette force active par des doses répétées de mercure, qui produisent autant de petites irritations mercurielles croissant progressivement, et prédisposant à l'action forte et générale de ce médicament, il arrive alors un moment où la force vitale irritée contre la maladie artificielle subjugue d'abord l'action vénérienne, et la poursuit jusqu'à ce qu'elle l'ait complètement détruite. Voilà ce qui explique pourquoi les symptômes vénériens semblent s'aggraver au moment où s'établit l'action mercurielle qui doit bientôt les faire disparoître entièrement.

Ce n'est donc point la durée du traitement, ni la quantité de mercure employée, qui assurent la guérison de la syphylis, mais bien les effets sensibles qui indiquent que l'action stimulante de ce médicament a eu lieu. Rien ne prouve mieux ce mode d'action

que la possibilïté de guérir localement, non seulement les ulcères vénériens primitifs, mais même les consécutifs provenant de l'infection générale. Alors on n'est plus surpris que l'usage de ce médicament fasse souvent reparoître d'anciens symptômes vénériens mal éteints, et sur-tout les écoulemens, en activant l'action du système capillaire, et en réveillant une disposition occulte comprimée par les seules forces de la nature. Cela explique encore pourquoi un chancre primitif est pour l'ordinaire plus long-temps à guérir que les effets locaux qui proviennent d'une vérole consécutive ; car on voit que les trois ou quatre semaines qui s'écoulent ordinairement avant que le chancre éprouve les effets du mercure, sont absolument nécessaires pour que le système capillaire en soit généralement stimulé. Or, que peut-on en conclure ? si ce n'est que le chancre, de même que la blennorrhée, ne sont que l'origine de l'infection vénérienne, et qu'ils doivent être regardés d'abord comme des affections purement locales. Bell lui-même est forcé d'en convenir, comme nous le verrons plus bas, en avouant que l'usage intérieur du mercure ne suffit pas contre les ulcères vénériens primitifs, malgré l'étrange contradiction qu'il y a avec ce qu'il dit de l'absorption et de la contagion du virus

vénérien. Bien plus, il va jusqu'à convenir que les applications locales seules peuvent amener leur guérison permanente. Tout cela n'explique-t-il pas assez pourquoi le mercure n'a aucune action contre la blennorrhée, au moins pendant les premiers temps de son action, où il est même prouvé qu'il ne fait que l'exaspérer ?

Par une conséquence de ce qui précède, on voit, malgré tout ce que l'on a pu dire, que la plupart des symptômes vénériens doivent être combattus localement, puisque le traitement interne est non seulement insuffisant pour agir par fois sur les localités, mais encore qu'il nuit très-souvent aux malades, en leur occasionnant des accidens fâcheux avant d'établir si généralement son action. On voit, en un mot, que si les deux traitemens doivent souvent concourir, l'externe est aussi essentiel que l'autre, et n'exige pas moins d'art.

On sent également, d'après ces principes, pourquoi l'action forte ou trop long-temps continuée du mercure, est tant à redouter, principalement pour les constitutions nerveuses, telles que celles des hypocondriaques, des hystériques, etc., auxquelles elle nuit particulièrement. En effet, lorsque le mercure ne s'habitue pas à la constitution, et que les

symptômes n'en reçoivent point d'abord l'impression salutaire qui les guérit ordinairement, ou qu'ils se dénaturent, alors il devient un vrai poison pour l'économie, il développe une sorte de fièvre hectique, des douleurs nerveuses semblables aux vénériennes et aux rhumatismales; il produit enfin l'exaspération et la dégénération de tous les symptômes. Aussi est-il vrai de dire, et peut-on poser comme une vérité incontestable, que tout ce qui se manifeste pendant le traitement mercuriel doit être regardé plutôt comme une nouvelle maladie que comme l'effet de la syphilis.

Bell, en soutenant faussement que le virus vénérien a la propriété d'assimiler toutes nos humeurs à sa nature, erre donc encore manifestement, lorsqu'il conclut que le mercure agit comme un antidote contre lui et nos humeurs, qui sont alors changées et dénaturées, comme on l'observe dans la combinaison des acides avec les alkalis. C'est ainsi que les erreurs découlent les unes des autres. En effet, cette opinion n'a aucune vraisemblance : car on ne peut disconvenir que le mercure guérit, en changeant d'une manière quelconque l'action des solides sur les fluides ; et si aucun autre stimulant ne produit le même effet, on

doit l'attribuer à ce qu'il n'y en a pas qui produise le même genre d'irritation.

Il n'existe donc pas de combinaison, de neutralisation ni d'excrétion du virus vénérien, mais tout est l'effet de la vie dans la destruction de ce principe morbifique comme dans son développement. Le docteur Barbier, que je me plais à citer, a bien senti cette vérité lorqu'il a dit : » Si chaque espèce de ma-
» ladies étoit produite et entretenue par une
» cause particulière ou spéciale, par un prin-
» cipe matériel et effectif, alors on pourroit
» prétendre à trouver des moyens propres à
» annihiler, à neutraliser ce principe ou cette
» cause, et à faire cesser par suite les désordres
» pathologiques que leur existence fomenteroit;
» mais toutes ces idées sont absolument hypo-
» thétiques et imaginaires. A part quelques ma-
» ladies contagieuses, toutes les autres ne sont-
» elles pas des altérations dans les propriétés
» vitales des divers systêmes organiques, des
» lésions subséquentes et correspondantes dans
» les fonctions de la vie, qu'il seroit ridicule
» de vouloir attaquer par des remèdes spécifi-
» ques ? Il n'y a plus là de virus ou de ferment
» morbide dont la destruction suspendroit la
» marche de la maladie et seroit le signal de

» sa fin ». Or, d'après ce que nous avons vu, je demande ce qu'il peut y avoir de matériel ou de fermentescible dans la communication de la syphilis ainsi que dans celle des autres maladies contagieuses !

Les habiles praticiens en fait de maladies vénériennes savent très-bien que les symptômes syphilitiques, comme les végétations et autres, ne disparoissent pas toujours avec la saturation mercurielle du malade. Aussi quand cela arrive, le tact particulier qui décèle le médecin exprimenté lui apprenant bientôt que l'irritation vénérienne est détruite, et que le mercure est non seulement inutile, mais même nuisible, il en suspend l'usage et laisse à la nature le soin d'achever la guérison, bien qu'il puisse encore l'aider puissamment lorsqu'il le juge convenable.

De ce que le mercure guérit l'action vénérienne, il ne faudroit pourtant pas conclure qu'il en détruit la disposition, quand bien même il pourroit en retarder ou en comprimer momentanément les effets. En guérissant une action vénérienne primitive, on arrête son influence sympathique sur les organes qui en sont susceptibles, et par conséquent toute dissémination ultérieure de la disposition vénérienne. Quant à celle qui existe déjà dans les parties secondaires, le mercure ne la détruit pas, à moins que son usage ne soit porté beaucoup

au-delà du terme de la guérison apparente. Encore, est-il certain que c'est dans la réaction de la nature nécessaire à la guérison de la syphilis primitive, que cette disposition secondaire peut se trouver anéantie, et non par l'effet immédiat du médicament. Il paroît également démontré que la dissémination du principe vénérien ne peut avoir lieu que tant que la véritable irritation syphilitique peut exister dans les symptômes primitifs, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque à peu près des premiers accidens secondaires. Toute singulière que paroisse cette action du mercure, elle cessera d'étonner, si l'on considère que la rougeole suspend les effets de l'inoculation variolique, qui se manifestent pourtant dès que la première est passée, et que les actions vaccinale et variolique, qui s'excluent mutuellement lorsque l'une d'elles a eu lieu antérieurement, marchent cependant ensemble ou successivement dans les vaccinatious trop tardives, ou dans l'inoculation simultanée des deux virus. Il est donc possible que l'action mercurielle avancée empêche le développement de l'action vénérienne, sans en détruire la disposition dans les parties qui l'ont reçue. L'action d'un vésicatoire prévient également la fluxion ophthalmique chez ceux qui ont les yeux foibles et sensibles; mais elle ne diminue rien à la sus-

ceptibilité naturelle de ces organes, pour la contracter dès qu'on supprime cet exutoire. Voilà, en un mot, pourquoi la syphilis a une si grande tendance à se reproduire, ou plutôt à propager subséquemment son action, malgré qu'on l'ait arrêtée plusieurs fois par des traitemens antérieurs.

Mais peut-on croire que le mercure puisse empêcher une disposition vénérienne de se former, ou autrement qu'il puisse prévenir la contagion? Nous ne le croyons pas : nous pensons, au contraire, qu'il ne peut que la favoriser dans beaucoup de circonstances. Pour s'en convaincre avec nous, qu'on réfléchisse un instant à ce que nous avons dit relativement à la faculté qu'a le mercure de réveiller, sur-tout au commencement de son action, des symptômes mal éteints, ou d'exaspérer ceux qui existent déjà. Seroit-ce en irritant les systêmes capillaire et nerveux, en augmentant la sensibilité, que le mercure pourroit empêcher la conception du mode vénérien, lorsque cela ne peut que la favoriser? En effet, s'il en étoit ainsi, il faudroit que l'action mercurielle mît à l'abri de cette infection pour toujours, et on ne verroit pas tant de malades saturés de mercure, soit qu'ils fussent guéris ou non de leur affection, contracter de nouveau la syphilis, même pendant l'usage de ce médicament. Enfin, plus la

sensibilité est exaltée, plus l'intususception du principe vénérien est facile.

Cependant si la constitution mercurielle est établie, ou mieux si un homme est déjà malade de l'action du mercure, il est évident, d'après ce que nous avons démontré, que la contagion vénérienne, quoique rendue plus facile s'il en a couru les dangers, restera alors sans effets, ou tout au plus n'en aura que de locaux, sans aucune propagation ultérieure; car, lorsqu'on est déjà affecté d'une maladie grave, une irritation nouvelle peut bien l'augmenter, mais elle n'en peut produire une autre : *Duobus doloribus simul obortis, vehementior obscurat alterum*, a dit Hippocrate. C'est ainsi qu'un phthisique avancé peut très-bien être soumis aux causes les plus puissantes des fièvres intermittentes, sans jamais qu'elles puissent s'établir chez lui. Mais nous demanderons quel est l'homme qui voudra se donner une maladie grave, pour ne plus craindre de devenir malade?

Au reste, tel est l'ordre de la nature. Si l'habitude ou la répétition des sensations émousse la sensibilité, c'est que nos parties conservent, pour ainsi dire, les impressions reçues, ou qu'elles en gardent le souvenir. Or, si un irritant nouveau vient nous affecter lorsque la réaction vitale a déjà lieu contre un autre,

il faut, pour qu'il suscite une nouvelle action morbide, qu'il dompte l'ancienne, en la surmontant, car il ne peut la détruire; *dolor dolorem sedat :* cette loi est immuable, elle dépend de l'unité de la vie, ou du *consensus* universel de tous les actes de l'économie.

Par tout ce qui précède, nous voyons jusqu'à quel point le lait peut être le véhicule du mercure, et guérir un nourrisson infecté; pourquoi le traitement d'une femme enceinte préserve si rarement son enfant; pourquoi enfin, comme nous l'avons dit dans le premier Chapitre, ces traitemens indirects ne peuvent que mitiger ou suspendre l'action syphilitique chez les enfans, sans jamais la détruire parfaitement? On ne peut douter de ce que nous avançons ici, si l'on réfléchit que le mercure sort continuellement par toutes les voies d'excrétions, et qu'il est continuellement expulsé de la masse des humeurs, dès qu'il s'y est mêlé par son action diffusible et stimulante. Si l'on se rappelle, en outre, que c'est la vitalité propre ou la sensibilité particulière des organes sécréteurs qui détermine la nature des fluides sécrétés, comme le prouvent si évidemment les changemens instantanés des urines dans les accès d'hysterie, on verra qu'il est presque impossible que le mercure passe ou soit admis dans la sécrétion du lait. D'ailleurs, sous quelle forme

y passeroit - il ? auroit-il encore la propriété diffusible qui le rend propre à stimuler si puissamment l'économie ? Non, sans doute ; en admettant même que ce médicament puisse alors modifier le lait, il devroit-être lui-même changé et dénaturé dans cette sécrétion, et avoir perdu, dans sa première action, toute sa propriété anti-vénérienne, ou une grande partie, à moins qu'il n'ait été administré par la peau, et qu'une partie n'ait été transportée directement aux mamelles, ainsi que les purgatifs peuvent l'être aux intestins, suivant l'opinion de Darwin. Aussi, quand le peu de mercure, ainsi modifié et sucé avec le lait par le nourrisson, pourroit arrêter les progrès de l'infection, la nécessité de le donner aux enfans dont on traite les nourrices, n'en prouveroit pas moins qu'il n'est pas suffisant pour la détruire, quoiqu'Hippocrate ait dit : *Lactantium cura posita est tota in medicatione nutricum.* Or, en supposant également qu'une petite quantité de mercure puisse arriver au fœtus par les nombreux détours de l'utérus et du placenta, on conçoit pourquoi il est si rarement guéri pendant la gestation, quoique la mère ait subi un traitement fort exact, et même qu'elle soit entièrement guérie ; car, comme nous avons vu que l'infection vénérienne pouvoit être propre au fœtus par la nature et le mode d'action

de ce virus, de même on sent que la guérison de la mère peut être obtenue sans celle du fœtus, puisque, d'après la manière spéciale d'agir du mercure, il ne peut à la fois médicamenter ces deux êtres, quoique inhérens, et les guérir simultanément. Ainsi, quoi qu'on ait dit et observé, à ce sujet, sur les rapports directs et intimes de la mère et du fœtus, de la nourrice et du nourrisson, nous pensons qu'il est aussi faux de croire que des médicamens, administrés à une mère et à une nourrice, puissent agir sur le fœtus et le nourrisson comme sur elles, que de croire à l'unité de l'existence, et à l'identité de la vie entre ces différens êtres considérés deux à deux, et à la communauté ou à la duplicité de toutes leurs autres impressions. Pourroit-on croire, par exemple, qu'un fœtus et un nourrisson pussent partager l'ébriété d'une mère et d'une nourrice? Disons donc que ce sont plutôt les forces de la vie du fœtus et du nourrisson, secondées par le traitement mercuriel administré aux mères et aux nourrices infectées, qui ont pu quelquefois suspendre l'action vénérienne chez les premiers, et même en détruire la disposition, que l'action immédiate du mercure qu'elles ne peuvent ainsi leur transmettre.

S'il est des maladies dont on peut guérir la

disposition, et dont on peut, par conséquent, prévenir l'action par des médicamens qui augmenteroient celle-ci, si on les donnoit lorsqu'elle existe, cette thérapeutique différente ne prouve que de plus en plus la distinction établie entre l'incubation et l'action des maladies : car bien que l'une procède de l'autre, ce sont deux choses distinctes et absolument différentes. Cette disposition occulte a lieu dans toutes nos maladies, et si ce prélude caché de nos maux étoit toujours appréciable, il exigeroit souvent une thérapeutique toute autre que celle de leur action. Ainsi, sans sortir de l'exemple que nous avons cité plus haut, ne sait-on pas que l'ouvrier que nous avons supposé affecté du germe d'une pleuro-pneumonie par l'impression du froid sur le corps, ou par des boissons glaciales prises lorsqu'il étoit échauffé, évite souvent cette maladie assez tard et même au moment de son explosion, en prenant du vin chaud sucré ou quelque autre tonique stimulant qui rétablit l'ordre dans les sécrétions. Mais en est-il de même quand la maladie est déclarée, lorsque la fièvre, l'irritation, la douleur de côté, l'oppression, la vélocité du pouls et l'embarras de la circulation, indiquent le besoin le plus pressant de la saignée, de la diète, de boissons tièdes et adoucissantes, en un mot, du régime anti-

phlogistique le plus sévère? Combien de malheureux malades n'a-t-on pas vu mourir pour avoir pris à cette époque le plus puissant tonique qui les eût sauvés quelques jours plutôt! Le temps d'incubation des maladies est donc une chose prouvée, même dans celles qui sont les plus aiguës.

Mais tous les grands praticiens ne donnent-ils point la preuve la plus évidente du développement ou de l'accroissement progressif de la disposition vénérienne, depuis l'époque de sa conception jusqu'au moment de son action manifeste, en convenant généralement qu'on peut faire avorter une infection naissante même au commencement de son apparition? Quand on voit l'introduction de médicamens appropriés faite dans l'urètre, et l'extirpation ou la cautérisation de la petite pustule qui précède le développement du chancre, prévenir l'action syphilitique; quand on voit de simples applications locales l'arrêter même dans son commencement, peut-on nier l'établissement graduel du mode vénérien, et la distinction à faire entre la simple disposition à la syphilis et son action bien établie? Qu'on juge donc de la valeur des objections de Bell, et des craintes qu'il manifeste à ce sujet, lorsqu'il dit:

« Les symptômes que nous avons décrits » jusqu'ici, le bubon et le chancre, sont toujours d'abord des infections locales, c'est-à-dire, qu'ils ne sont jamais l'effet de ce qu'on » pourroit appeler l'état syphilitique constitutionnel, quoiqu'ils en soient très communément la cause. Quelques auteurs se sont, en » conséquence, imaginés que ces symptômes » étoient distincts et indépendans de l'affection » constitutionnelle ; on tireroit certainement de » grands avantages de cette idée, s'il étoit possible de déterminer quand la matière du bubon ou du chancre a pénétré dans le systême; » mais je ne sache pas que l'on y soit encore » parvenu, et il est même probable que jamais aucune tentative de ce genre ne réussira. L'on a fait de louables efforts pour fixer » le temps qui doit s'écouler entre l'apparition » du chancre et le moment de l'absorption du » virus par les vaisseaux lymphatiques ; l'on a » même prétendu que l'on devoit, pendant tout » ce période, ne considérer la maladie que » comme locale ; mais toutes ces tentatives me » paroissent futiles et dangereuses. Je ne crois » pas que l'on puisse jamais déterminer l'objet » dont il s'agit; il seroit même nuisible, dans » beaucoup de cas, d'admettre l'opinion contraire ; elle pourroit très-facilement conduire,

» comme cela est déjà arrivé, à une pratique
» fort hasardée, en déterminant à combattre
» uniquement ces symptômes par des remèdes
» locaux. Les chancres et les bubons peuvent
» n'être, pendant long-temps, que des affec-
» tions locales; il est même possible de les
» guérir quelquefois avant que le virus qu'ils
» fournissent affecte la constitution; mais toutes
» ces idées ne sont que de simples conjectu-
» res, nous n'avons aucun moyen de recon-
» noître ces cas particuliers, et nous voyons
» tous les jours que les symptômes les plus lé-
» gers de ce genre affectent presque constam-
» ment la constitution; nous croyons, en con-
» séquence, qu'il vaut mieux, à tous égards,
» les traiter comme faisant partie de la maladie
» constitutionnelle ».

Il est clair que *Bell* n'a pu avancer des idées si contradictoires que par l'erreur dans laquelle le tiennent sans cesse ses idées d'absorption. Il commence par convenir que le bubon et le chancre sont des affections locales, indépendantes de la syphilis universelle; et, d'après son systême, ils n'ont pu se développer que par une infection antérieure de la circulation générale. Comment peut-il croire ensuite qu'il existe un temps intermédiaire entre l'apparition du chancre et le moment de l'absorp-

tion du virus par les vaisseaux lymphatiques, puisqu'il a dû être absorbé avant tout. Il y a plus, il avoue que les bubons et les chancres peuvent n'être pendant long-temps que des affections locales, et qu'il est possible de les guérir quelquefois par des remèdes locaux, avant qu'ils aient affecté l'économie. Voilà, sans doute, des erreurs manifestes que nous avons victorieusement réfutées, en prouvant que le principe vénérien peut être combattu localement jusqu'au développement de son action ou l'apparition de ses symptômes, et que c'est-là l'époque précise où l'infection secondaire peut avoir lieu, parce que l'irritation vénérienne est complète.

C'est en partant de ces principes que la possibilité de prévenir l'infection vénérienne nous a été démontrée. Puisque l'inoculation du mode vénérien, me suis-je dit, est une espèce de conception accidentelle, qui résulte d'une irritation morbide imprimée à la puissance sensoriale; puisque le mercure, qui guérit très-bien la syphilis, favorise au contraire sa contagion, ne pourroit-on pas, par des moyens simples et naturels, empêcher cette incubation du principe vénérien, en changeant l'acte morbifide qui l'entretient et le développe, et en aidant la nature à reprendre la direction salutaire qui maintient

la santé. C'est ce que nous croyons très-possible et ce que nous pensons avoir trouvé. Nous dirons même qu'il nous est arrivé quelquefois d'arrêter l'action syphilitique naissante par des applications locales non mercurielles, lorsque la forte constitution du sujet, son régime corroborant et plusieurs autres circonstances nous ont fait croire que nous pouvions le faire sans danger, et que la nature seule la subjugueroit sans l'exciter, mais en l'aidant uniquement à reprendre ses avantages.

Qu'on ne croie pas qu'on s'aveugle en annonçant de tels moyens. Les raisons que nous avons données nous paroissent suffisantes pour établir notre proposition : et lorsqu'en la développant par la suite, nous entrerons dans les preuves et les détails qui doivent la rendre évidente, des faits, des autorités respectables de tous les temps viendront bientôt lui imprimer le cachet de la vérité. Qu'on ne croie pas non plus qu'on veuille, par ces moyens, combattre l'action syphilitique : non ; nous ne les regardons comme sûrs et efficaces qu'avant son développement, sans pourtant prétendre encore qu'ils le soient toujours et dans toutes les circonstances ; puisque les remèdes les plus héroïques de la médecine, le mercure lui-même ne l'est pas constamment contre la syphilis. *Con-*

traria contrariis curantur, a dit Hippocrate; mais Ovide a dit, avec non moins de fondement :

Principiis obsta, serò medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.

Terminons donc cette Première Partie en disant, que quand la cure prophylactique ne peut plus être employée avec succès, ou que l'action vénérienne est développée, elle a encore l'avantage de disposer au traitement mercuriel, d'en favoriser l'action, de pouvoir même lui être constamment et utilement associée, en un mot, de convenir toujours pour achever le traitement des véroles rebelles à l'action du mercure, ou dénaturées par les effets funestes de ce minéral, ce qui est encore de la plus grande importance. Nous pensons, en outre, que par une suite non moins naturelle de nos principes, les mêmes moyens préservatifs deviennent de la plus grande utilité pour les nouveaux-nés, en s'opposant au développement de la disposition vénérienne congénitale, autant qu'il est possible de le faire, et en assurant le succès le plus complet au traitement de son action lorsqu'elle aura lieu. Ce sont toutes ces conséquences importantes pour la thérapeutique qui seront l'objet de la Seconde Partie de ce travail.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Thérapeutique des maladies vénériennes, en général.

En promettant d'éclairer le traitement de la syphilis, d'y apporter des modifications nouvelles et importantes, d'empêcher même sa contagion chez ceux qui en auroient couru les dangers, peut-être avons-nous été assez heureux pour exciter l'attention et la curiosité. De quelque manière qu'on nous juge avoir tenu parole, on conviendra, au moins, qu'en signalant des vérités et des rapports nouveaux, qu'en coordonnant des principes et des faits pour en tirer quelques corollaires ou conséquences utiles, l'aveugle empirisme ne nous a pas dicté cette promesse importante. Nous en avons senti toutes les difficultés, et plus elles nous ont paru grandes, plus nous avons fait d'efforts pour les surmonter.

Après avoir prouvé, d'une manière incontestable, que le principe vénérien ne s'inocule pas par une absorption matérielle, mais que sa contagion et son action résultent d'une irrita-

tion particulière ; la véritable thérapeutique de l'une et de l'autre se conçoit naturellement. On ne peut réfléchir à l'action des médicamens actifs, sans voir bientôt que la médecine ne possède guère que trois moyens essentiels ou principaux pour combattre les maladies : le premier, en suscitant des stimulations bienfaisantes, des actes perturbateurs de l'économie ; le second, en réconfortant ou réfocillant les forces vitales, afin d'entretenir leur réaction salutaire ; et le troisième, en les diminuant, en stupéfiant l'action nerveuse pour s'opposer à cette réaction. Or, quoique la syphilis ne puisse être regardée comme une maladie sthénique, nous avons démontré qu'elle dépend constamment d'une irritation spéciale de la sensibilité, tant chez les sujets foibles et délicats que chez les gens forts et vigoureux. Sa thérapeutique renferme donc trois indications constantes et essentielles ; savoir : de s'opposer à cette irritation morbide pour prévenir l'action syphilitique ; de la diminuer, la réprimer lorsqu'elle existe, et de produire la perturbation artificielle propre à l'anéantir complètement. Si l'on considère qu'une extrême sensibilité est toujours l'apanage de la foiblesse, et que celle-ci favorise constamment la conception des principes contagieux, on verra combien il est important, dans le

traitement de la syphilis, de stupéfier la puissance nerveuse, afin de ralentir les mouvemens vitaux.

« L'on convient, dit *Bell*, qu'une des dé-
» couvertes les plus essentielles qui restent à
» faire pour perfectionner le traitement de la
» syphilis, seroit de trouver le moyen d'in-
» troduire, dans le systême, une suffisante
» quantité de mercure dans un état d'activité
» pour guérir promptement la maladie, sans
» produire les effets stimulans qui lui sont pro-
» pres. . . . .
» Les anodyns modèrent jusqu'à un certain
» point l'effet stimulant du mercure ; mais les
» plus puissans remèdes de ce genre, l'opium
» même, ne sont pas toujours suffisans ».

Or, puisqu'il est bien démontré que le mercure n'a aucune vertu spécifique, aucune force particulière contre la syphilis, mais qu'il agit en produisant une espèce de fièvre ou d'irritation contraire qui va souvent beaucoup trop loin et occasionne les accidens les plus graves, n'est-il pas évident, quoi qu'en dise *Bell*, que les narcotiques seuls nous offrent l'un des grands *desiderata* de la médecine, le correctif salutaire de l'action mercurielle, puisqu'eux seuls peuvent engourdir le principe vivant, et s'opposer à sa réaction ; et quand par fois ils manqueroient leur effet contre l'irritation mercurielle, qu'est-ce que cela prouveroit contre la vérité

de nos principes, si ce n'est ce que nous avons établi nous-même, savoir : qu'il n'y a rien d'absolument constant dans les actes ou les phénomènes de la vie? Où est donc le médicament qui a des effets invariables; le mercure et le quinquina en ont-ils eux-mêmes?

Si parmi nos lecteurs il se trouvoit quelqu'un qui s'étonnât qu'on pût obtenir de si grands avantages de médicamens si simples et si connus, nous lui dirions que s'il est un moyen d'éclairer et de perfectionner la thérapeutique des maladies vénériennes ainsi que celle des autres, c'est plutôt dans des principes certains et des vérités neuves qu'il faut le chercher, que dans des remèdes extraordinaires et merveilleux, comme le font tous les charlatans. Les grands médecins, comme Sydenham, Zimmermann et autres, ne se sont jamais plaints de la disette de médicamens ni de celle de noms pour les maladies, mais du défaut de principe et de méthode dans la manière d'employer les premiers, et dans celle de reconnoître les secondes. Pour proclamer les médicamens qui engourdissent la puissance sensoriale, comme s'opposant à sa trop grande réaction, et empêchant les mauvais effets du mercure, ne suffit-il pas d'avoir démontré que ces derniers dépendent de l'action stimulante de ce médicament? Qu'on cherche si l'on veut, avec

Bell, de nouveaux remèdes qui aient cette vertu, nous déclarons que leurs propriétés doivent être narcotiques ou stupéfiantes.

Quoiqu'on ne puisse expliquer comment ces sortes de médicamens compriment et énervent le principe vital, leur puissance n'en est pas moins démontrée. Qu'on se rappelle, d'ailleurs, que rien ne s'explique dans la science de l'homme, qu'elle se réduit à l'observation des effets apparens de la vie et aux inductions naturelles qu'on en peut tirer. Si l'on ignore comment l'estomac digère les alimens, comment pourroit-on atteindre à la connoissance de la puissance nerveuse et des effets immatériels qui la constituent? et quand on a bien cherché la cause de la puissance virtuelle inhérente aux narcotiques, l'essence de leur force active, n'est-on pas obligé de répondre *ex bonâ fide agendo*, ils stupéfient; *quia habent virtutem torpidam?* C'est donc à l'expérience à faire connoître les propriétés des narcotiques, et c'est sur les faits qu'il faut baser tous les raisonnemens.

Au reste, cédons à l'usage ou plutôt à la nécessité, aidons-nous du savoir de l'expérience et des découvertes d'autrui; faisons enfin jouer le télégraphe comme tant d'autres, et montrons, comme nous l'avons annoncé en terminant la Première Partie, que toutes para-

doxales que paroissent nos propositions, elles sont les vérités les plus simples et les plus incontestables, puisqu'elles sont confirmées par l'expérience et le témoignage des médecins les plus célèbres.

J'ouvre d'abord l'ouvrage généralement estimé de M. le docteur *Barbier*, où se trouve si bien apprécié le mode d'action des narcotiques. « Observons, dit-il, d'abord, que l'ap-
» plication immédiate de l'opium sur un or-
» gane vivant diminue toujours sa sensibilité,
» abat sa tonicité, débilite sa motilité, ralentit
» son action; en un mot, engourdit, d'une
» manière bien manifeste, la vitalité. Ainsi,
» les collyres opiatiques dilatent la pupille,
» affoiblissent la vivacité de la vue. Les injec-
» tions narcotiques, portées dans l'oreille, ren-
» dent l'ouie plus foible. Appliqué sur un
» muscle, l'opium énerve sa force contractile;
» mais l'influence de cette propriété débilitante
» est sur-tout remarquable sur l'estomac. L'o-
» pium semble engourdir, aussitôt après son
» administration, chacune des pièces de l'ap-
» pareil digestif. S'il existe de l'appétit, sa
» présence dans l'estomac le fait disparoître.
» Si l'on vient de manger, il suspend la mar-
« che de la digestion; il vicie même cette
» fonction. C'est à cette diminution des facultés
» vitales du conduit alimentaire qu'il faut rap-

» porter la constipation qu'il produit souvent.

» Si vous suivez l'action de l'opium sur un » individu, et que vous étudiez la médication » générale qu'il produit, vous voyez toutes les » parties vivantes tomber dans le relâchement » et la stupeur; la somme des forces vitales » du corps semble s'amoindrir; toutes les » fonctions se font avec langueur; les mouve- » mens des organes se ralentissent : l'action » du cœur est affoiblie ainsi que celle des » vaisseaux capillaires; la respiration est plus » rare; les sécrétions et les exhalations sont » suspendues; celles qui ont lieu se font par » atonie et sont passives. L'activité du cerveau » est diminuée; les sens sont engourdis et » obtus, les perceptions foibles, irrégulières, » anomales; les atteintes de la vertu stupé- » fiante s'aperçoivent par-tout; le besoin du » repos se fait sentir et devient impérieux; le » sommeil s'empare de l'individu médica- » menté, et dure pendant une grande partie » de cette médication. Ainsi, une diminution » de l'activité propre de chaque organe, une » soustraction d'une partie de leur énergie » vitale, une indolence marquée de tous les » actes de la vie; voilà ce que produit l'exer- » cice de la force médicinale que recèlent les » agens narcotiques sur l'économie vivante.

» Cependant des phénomènes vitaux, d'un

» caractère insidieux, ont fait considérer l'o-
» pium comme un agent stimulant. Ils ont au-
» torisé à avancer que cette substance excitoit
» l'action du systême vasculaire, qu'elle occa-
» sionnoit une augmentation dans le mouve-
» ment du sang, qu'elle portoit ce fluide à la
» tête; en un mot, qu'elle agissoit comme le
» vin et les liqueurs alcoholiques. Mais ceux
» qui soutiennent cette opinion me paroissent
» dupes d'une sorte d'illusion : ils ont pris pour
» des preuves d'une excitation organique, des
» symptômes secondaires ou consécutifs qui,
» étudiés dans leur essence, dépendent d'une
» profonde débilitation de l'économie vivante,
» et qui ont seulement une apparence d'iden-
» tité avec ceux que fait naître la vertu exci-
» tante ou thermantique, etc. . . .

M. Barbier, après avoir donné ici une explication très-satisfaisante de l'espèce d'orgasme qui paroît survenir dans le systême vasculaire, et de tous les autres phénomènes qui pourroient faire croire à l'action stimulante de l'opium, continue ainsi :

» S'il restoit encore quelques doutes sur le
» caractère de la force médicinale de l'opium,
» l'observation de ses facultés curatives ne suf-
» firoit-elle pas pour convaincre qu'elle est dé-
» bilitante? Entre les mains de *Sydenham,*
» *de Lind, de Sarcone,* etc. ce médicament

ap-

» appaise l'effervescence inflammatoire, ralentit » le mouvement désordonné du sang, calme » la trop grande activité des organes. Ces effets » peuvent-ils être rapportés à une autre cause » qu'à une influence directement débilitante.

» Les médicamens narcotiques sont les seuls » agens que la pharmacologie puisse offrir à » la thérapeutique, pour débiliter directement » les forces vitales, diminuer de suite le mou- » vement des organes, ou même suspendre » momentanément leur action. Aussi l'opium » est-il un être célèbre parmi les médicamens. » Il remplit des indications pour lesquelles on » ne lui trouveroit pas de substituts. Syde- » nham, qui a si bien apprécié l'importance de » cette substance médicinale, pense que la mé- » decine ne sauroit s'en passer, et que celui » qui réglera bien son activité opérera des » choses surprenantes, et qu'on n'a pas droit » d'attendre d'un seul moyen. *Ita necessa-* » *rium est*, dit-il, *in hominis periti manu* » *organum jam laudatum medicamentum,* » *ut sine illo manca sit ac claudicet medi-* » *cina*. Beaucoup de médecins ont été du » même avis. *Sylvius le Hollandais*, qu'on a » surnommé *Doctor opiaticus*, auroit renoncé » à l'exercice de la médecine, si on lui eût ôté » l'opium.

Sarcone, Huxham, Sydenham ont fait voir que cette substance médicinale étoit très-utile dans toutes les maladies inflammatoires, lorsqu'on avoit fait précéder les saignées. Sa puissance relâchante et débilitante détruit la diathèse sthénique subsistante, et ramène les organes à la mesure d'action qui convient à l'état de santé. *Lind, Laguérenne*, ont aussi beaucoup vanté l'opium comme un agent propre à arrêter le cours des fièvres intermittentes. L'expérience, en effet, s'est souvent prononcée en faveur de sa vertu fébrifuge.

» Mais, continue M. Barbier, ce que les » observations offrent sur-tout de remarquable, c'est qu'administré dans le moment » où la fièvre d'accès passoit du frisson » au développement de la chaleur, l'opium, » loin d'ajouter à l'appareil fébrile, produisoit » toujours un relâchement sensible, empêchoit » la violente réaction qu'effectue alors le système vasculaire. Cet effet peut-il procéder » d'une autre cause, que du développement » d'une puissance débilitante? et lorsque dans » certaines maladies il se forme quelquefois des constrictions spasmodiques, des » concentrations vicieuses des forces de la vie » sur certains organes, n'est-ce pas cette vertu » relâchante de l'opium qui le rend si propre

» à les combattre, comme l'ont observé des
» praticiens très-habiles. Qu'on se rappelle,
» enfin, que l'opium est le plus grand anodyn
» ou l'anti-douloureux le plus excellent ».

Ecoutons maintenant le savant *Alibert*, dont le regard philosophique a embrassé le dédale immense de la matière médicale et de la thérapeutique; qui a subordonné ces sciences à des principes certains, à des vérités incontestables, et qui les a enrichies de toutes les découvertes modernes.

« En thérapeutique, comme en physiologie,
» on ne sauroit concevoir aucun phénomène,
» si l'on néglige de tenir compte du rôle que
» joue essentiellement le systême nerveux dans
» l'économie animale. Aucun systême, d'ail-
» leurs, n'est plus digne des regards et des
» méditations du philosophe, parce qu'aucun
» ne remplit une destination aussi nécessaire
» dans le plan éternel de ce vaste univers.
» Faites abstraction de ce systême, et la nature
» entière reste sans mouvement et sans vie. Il
» anime tout, il gouverne tout, il coordonne
» tout. L'exercice de ses fonctions est si impé-
» rieusement commandé pour le maintien de
» notre existence, que l'homme cherche, à
» chaque instant, à se donner des impressions
» nouvelles. C'est donc à la considération des

» phénomènes nerveux que doivent se ratta-
» cher désormais les grandes vérités de la
» thérapeutique médicinale.

» C'est sur une connoissance très-approfon-
» die du systême nerveux et des forces vitales
» qui en sont dépendantes, que le médecin
» doit fonder toutes ses indications curatives.
» C'est faute d'avoir mal apprécié ces indica-
» tions, observe le profond *Stahl*, qu'on commet
» journellement les erreurs les plus dange-
» reuses. Que d'accidens peuvent résulter de
» cette ignorance ! Les maladies, ainsi mal di-
» rigées, perdent leur type naturel : de simples
» qu'elles étoient elles deviennent composées ;
» de chroniques elles deviennent aiguës ; de
» bénignes, elles deviennent malignes, etc. La
» théorie du cerveau, des nerfs et de leurs
» facultés, est donc la clef de la médecine
» pratique ».

Après avoir rapporté plus loin les opinions absurdes des plus grands médecins sur l'œtiologie des affections nerveuses, le même auteur s'exprime ainsi : « A quoi donc doivent se ré-
» duire tous les changemens morbifiques qui
» peuvent s'opérer dans le systême nerveux,
» considéré sous le rapport de la thérapeuti-
» que ? aux lésions des deux facultés princi-
» pales départies au reste du corps par ce

» même systême, la sensibilité et la contracti-
» lité. Cette manière positive d'envisager un
» sujet aussi obscur ne vaut-elle pas mieux
» que les assertions vaines de quelques auteurs
» à hypothèses, qui s'imaginent avoir décou-
» vert ce qu'ils inventent ou qu'ils supposent ?
« C'est, en conséquence, vers les altérations
» indéfiniment variées de ces deux propriétés
» vitales de l'organisation, que la thérapeuti-
» que médicinale doit diriger constamment
» tous ses moyens. C'est ainsi que le pensoit le
docteur *Héberden*, lorsqu'il disoit « que plus
» nous acquérions de connoissances sur l'écono-
» mie animale, plus nous trouvions de raisons
» de croire que le siége des maladies n'est pas
» dans le sang ».

Mais comme l'opium occupe à bon droit le premier rang parmi les narcotiques, voyons ce qu'en dit M. *Alibert*, en l'appliquant généralement à cette classe de médicamens. « Tout
» concourt, dit-il, à appeler l'attention et à
» intéresser la curiosité, quand il s'agit de
» cette substance devenue si précieuse pour la
» matière médicale; son antiquité dans l'art,
» et les grands services qu'elle lui rend dans
» les maladies les plus déchirantes dont l'espèce
» humaine est devenue la proie. Ce médica-
» ment doit, d'ailleurs, obtenir une sorte de

» prééminence sur tous les autres, parce qu'il » jouit d'une propriété qui nous console, alors « même que l'espérance nous est enlevée. S'il » ne guérit pas toujours les souffrances qui » sont inséparables des infirmités humaines, il » endort du moins les douleurs qui les accom- » pagnent, et rend ainsi plus supportables les » cruelles angoisses qui précèdent le plus sou- » vent notre triste, mais inévitable destruction ».

Passons maintenant à ce qu'il en dit au sujet des maladies vénériennes.

« C'est mal à propos que dans ces derniers » temps on a considéré comme une nouveauté » l'introduction de l'opium dans le traitement » des affections syphilitiques. Il y a un cer- » tain nombre d'années que les avantages de » cette substance ont été confirmés par des ob- » servations dignes de foi. On parle d'un jeune » homme qui, étant en Amérique, fut atteint » de divers symptômes vénériens; il avoit » vainement employé les mercuriaux usités : » il lui vint dans l'idée de se procurer un peu » de repos par le narcotique dont il s'agit. » Non seulement les douleurs s'appaisèrent et » le sommeil reparut; mais en continuant l'u- » sage des opiacés, il vit contre toute attente » les ulcères prendre un meilleur aspect. Après » un certain temps, sa santé fut entièrement

» rétablie. Depuis cette époque, plusieurs mé-
» decins ont entrepris des expériences, qui, à
» ce qu'on assure, ont obtenu un succès mar-
» qué. De ce nombre sont le savant M. *Mi-
» chaëlis*, M. *Saunders*, le même qui a fait tant
» d'excellentes recherches sur le quinquina, et
» *Henri Cullen*, fils de celui qui a tant illustré
» l'école d'*Edimbourg*. M. *Pearson*, qui pro-
» fesse la matière médicale à *Londres*, n'a
» pourtant pas entièrement partagé l'opinion
» de ceux qui ont voulu attribuer à l'opium
» une vertu spécifique contre la maladie vené-
» rienne. Il conste, au contraire, d'après ses
» essais, que non seulement ce remède ne doit
» pas être préféré au mercure, mais qu'il est
» loin de l'égaler. Toutefois il peut y avoir
» de l'avantage à en faire usage pour appaiser
» le spasme et diminuer l'irritation. De là
» vient, sans doute, qu'on a proposé il y a
» quelques années à la société de médecine
» de Paris, d'allier l'opium au mercure pour
» remédier à quelques accidens de la maladie
» vénérienne. *Clément Tode* cite plusieurs faits
» qui prouvent que l'opium jouit quelquefois
» d'une efficacité puissante contre cette mala-
» die. Ces faits qu'il allégue appartiennent au
» célèbre chirurgien *Sibbernius*. Ils prouvent
» que, dans quelques cas, ce narcotique a

» réussi sans le concours du mercure. Les » médecins anglais avoient déjà employé l'o- » pium pour appaiser certains accidens syphi- » litiques, avec un grand succès. Non seule- » ment ils soulagèrent la douleur à l'aide de » ce médicament salutaire; mais ils changèrent » entièrement le mode des actions morbifiques. » Les préparations opiacées conviennent prin- » cipalement lorsque les ulcères vénériens sont » accompagnés d'une vive irritation, etc ».

Ceux qui voudroient consulter tous ces faits et toutes ces recherches à leur véritable source les trouveront, je pense, du moins en majeure partie, dans le Recueil *des Medicals observations d'Edimbourg.*

Mais qu'il nous soit permis d'entendre *Murray* lui-même *in Apparatu Medicaminum*: » *Verum alia superest virtus consideranda, quœ novissimis demùm annis opio* » *tributa est a medicis haud paucis : antivenercam puta. Casu hæc primùm innotuit* » *anno* 1779. *Fuit enim in America juvenis*, » *etc.* . . . . » Et après tous les détails, si fidèlement rapportés par M. *Alibert*, il ajoute : « *Licet vero medicorum de* » *hac re observata inter se comparanti facile pateat opium pro specifico contra* « *luem remedio immeritò haberi : haud pa-*

» *rum tamen utilitatis, ad morborum ple-*
» *rorumque, qui sub venereorum nomine*
» *vulgo comprehenduntur, therapiam, ex*
» *observatione supra allatâ redundavit. Ite-*
» *ratis enim experimentis constitit in ple-*
» *risque symptomatibus, ex impurâ venere*
» *natis, quœ genitales partes unice occu-*
» *pant, et spasmo, dolore ac inflammatione*
» *conspicua sunt,* quorsum pertinet blennor-
« rhagia, ischuria spasmodica, inflammatio
» testiculorum, phymosis ac paraphymosis,
» *opium non modo eximie prodesse; verum*
» *haud raro plurimum ad perfectam istorum*
» *malorum sanationem conferre; adeo ut,*
» *in his mercurialium pharmacorum longe*
» *facilius quam opii beneficio careri posse,*
» *existimet optimus quisque medicorum;*
» *in aliis vero, in quibus altiores radices*
» *egit venereum virus, et quœ absque mer-*
» *curio sanari vix possunt,* huc, præ reli-
» quis referenda sunt ulcera venerea, maxime
» ea, quæ dolore acuto stipantur, bubones,
» dolores artuum ossiumque ex caussâ venereâ
» oriundi, *opium cum mercurio conjunctum*
» *expeditiorem longe curationem polliceri.*
» *Facile autem commodum, quod opium in*
» *omnibus istis casibus prœstat a vi ipsius*
» *dolorem sopiente et antispasmodicâ, du-*

» *dùm perspectâ, derivatur. Hac enim non modo, irritabilitatem minuendo, efficit, ut symptomata, quæ venereum virus producit, et quorum pleraque irritatione conspicua sunt, mitigentur: sed spasticam simul vasorum, in quibus irritetum latet virus, constrictionem solvendo, faciliorem illi exitum parare, actionemque mercurii, qualiscumque ea sit, facilitare videtur. Tanto itaque magis opportunum est opii cum mercurialibus remediis connubium, quo manifestiora adsunt irritationis spasmisque vestigia. Hinc in aliis quoque ulceribus, non veneris, sed valde dolentibus, opium sæpe profuisse supra dictum est. Nimiam præterea irritationem quam mercurialia præsertim in irritabilioribus, haud raro cient, corrigit, diarrhœam, sæpe molestam, compescit, ac diaphoresin, in luis curatione adeo proficuam, promovet. Quæ quidem omnia alio loco pluribus enucleare annisus sum ».*

» *Notandum vero: ægros, venereâ labe infectos, secundum plerumque medicorum experientiam multo majores opii doses, non modo ferre, sed etiam requirere, ac alias exhiberi solent. Illis enim à granis duobus ad quatuor supraque, bis de die*

» *porrigere; imo urgentibus, ut in ischuriâ,*
» *seu paraphymosi, symptomatibus, eam-*
» *dem dosim ter quaterve, intra diei spa-*
» *tium repetere licet. Nec alvi constipatio-*
» *nem, adeo alias molestam, ab opio ob-*
« *servavit in lue affectis* Cl. Siber. *etc.* ».

Huxham, *Sydenham* ont fait aussi cette dernière remarque. Leur pratique apprend qu'on peut porter très-loin l'usage de l'opium contre les maladies sthéniques ou inflammatoires, et qu'une quantité, qui seroit trop forte pour un malade dont le sang n'est pas fort agité, suffit à peine pour un autre chez qui l'agitation est plus grande. « Il semble, ajoute
» le docteur *Barbier* à ce sujet, qu'il faille
» toujours partir de l'état de santé pour régler
» la dose de l'agent pharmaceutique, et aug-
» menter celle-ci en raison de ce qu'on en est
» plus éloigné. Ainsi, une très-forte dose d'o-
» pium, donnée contre une maladie spasmodi-
» que, comme le tétanos, les convulsions, etc.,
» ou contre une affection inflammatoire, n'oc-
» casionne souvent ni stupeur, ni engorgement
» cérébral, ni propension au sommeil, etc.
» Toute la puissance du médicament a été
» épuisée contre la maladie ; elle a été consu-
» mée à ramener les organes à leur mesure
» d'action ordinaire. De même, dans les fièvres

» adynamiques, une quantité de vin, capable
» de causer l'ivresse dans une autre situation,
» ne fait alors que relever les forces abattues,
» et rendre la vie moins languissante ».

On lit, dans le Traité du Vice Scrophuleux de M. *Baumes*, page 374. « D'après les vertus
» anti-syphilitiques que l'on attribue à l'opium,
» il se pourroit que ce remède fût de quelque
» ressource dans les cas qui tiennent des scro-
» phules et de la syphilis. »

Voici ce que dit *Tourtelle*, pag. 285 du tome 3 de ses Élémens de Médecine : « On a tenté
» aussi la guérison de la vérole par le moyen de
« l'opium ; mais outre que peu de personnes ont
» été guéries par l'unique usage de cette subs-
» tance, les inconvéniens et les dangers at-
» tachés à cette méthode doivent la faire en-
» tièrement rejetter ».

Pringle associoit constamment l'opium au mercure dans le traitement de la syphilis ; et la préparation pillulaire qu'il employoit devint si célèbre, qu'on lui consacra son nom. Enfin, nous ne finirions pas si nous voulions rapporter tout ce qu'on a dit pour et contre la vertu anti-vénérienne des narcotiques.

Dans quelle versatilité le défaut de principe ne peut-il pas entraîner ! Des médecins éclairés disent que l'opium est un excellent anti-

vénérien, qu'il doit même être préféré au mercure; d'autres soutiennent, au contraire, qu'il a peu d'utilité comme tel, qu'il est même dangereux et doit être entièrement rejetté. Cependant, si l'on consulte la pratique et l'expérience, on voit que son emploi a obtenu constamment les plus grands avantages dans le traitement de la syphilis. Quel parti prendre, et comment concilier des opinions si contradictoires? Les narcotiques que nous avons vu employer avec tant de succès, à l'Hôpital des Vénériens, ont-ils réellement une vertu spécifique contre la syphilis, ou n'en ont-ils pas? comment enfin peuvent-ils agir contre elle? La solution de ces questions importantes va se trouver comme une conséquence naturelle des principes que nous avons établis.

Le mode vénérien, comme nous l'avons démontré, n'est autre chose qu'une sorte d'irritation vicieuse ou de *surexcitation* de la sensibilité; mais ce principe, cette disposition syphilitique, une fois conçue ou contractée, va croissant et développant son action, qui est annoncée tôt ou tard par une réaction subséquente; c'est en détournant ou en subjuguant cette réaction morbide par une incitation particulière, que le mercure arrête l'action

syphilitique que ce mode a développée : c'est-à-dire, en aidant la puissance sensoriale à reprendre la direction naturelle propre à l'état de santé. Je ne pense pas que personne puisse contester ce premier point ; il est fondé sur cet axiome généralement avoué de tous les grands médecins, que deux affections ou deux irritations différentes ne peuvent agir simultanément sur le même sujet. L'action syphilitique et la mercurielle semblent donc se détruire l'une par l'autre : cela est si vrai, que dans les traitemens malheureux, soit par la nature même de la maladie, soit par la mauvaise administration du remède, le malade reste alors ou avec une affection mixte et dénaturée qui tient des effets du mercure et de la syphilis, ou avec une affection purement mercurielle.

Rappelons-nous maintenant le mode d'action des narcotiques sur l'économie animale, et nous verrons desuite comment ils se comportent relativement à l'action syphilitique ; nous en calculerons la puissance et l'utilité contre cette maladie ; nous verrons, en un mot, à quoi se réduisent toutes les opinions fausses et hasardées qu'on a émises sur ce sujet, et combien la pratique peut être éclairée par une saine théorie.

S'il n'y a qu'une manière d'être malade, quoiqu'il y ait tant de maladies, les médicamens les plus diversement employés n'ont aussi qu'une manière d'agir. D'après ce que nous avons vu, on peut poser comme une vérité incontestable que les narcotiques portent une atteinte profonde à la sensibilité; qu'ils engourdissent ou stupéfient le système nerveux; qu'ils compriment et énervent le principe vital, ou qu'ils en abattent l'effervescence; qu'ils soient employés comme anodyns ou anti-douloureux, comme anti-spasmodiques et anti-vénériens, ou comme anti-phlogistiques, pour concourir au même but que la saignée, quoiqu'ils agissent différemment, c'est toujours sur la même action que sont fondées leurs différentes propriétés; en stupéfiant immédiatement le principe sensitif, ils enchaînent sa réaction, ils abattent l'irritation propre à l'action vénérienne : voilà tout ce qu'ils peuvent contre elle.

Or, si les narcotiques n'agissent qu'indirectement contre la syphilis, s'ils n'ont aucune propriété directe, aucune force active contre son action, en diminuant la sensibilité, en soustrayant l'énergie vitale, leur faculté unique est d'enrayer ses effets : ils ne changent donc rien à la direction vicieuse ou à l'acte morbide qui

constitue la maladie vénérienne, si ce n'est qu'en empêchant l'influence du principe sensitif, en réprimant l'exaltation des forces vitales, ils aident la nature à changer le mode des actions morbifiques et à opérer les guérisons naturelles spontanées dont nous avons parlé.

De là on conçoit facilement ce qui a pu induire en erreur ceux qui ont tant préconisé les vertus anti-syphilitiques des narcotiques, qu'ils les ont crus préférables au mercure, et ceux qui ne leur ont accordé aucune utilité dans le traitement des affections vénériennes : car s'il n'y a que le mercure qui puisse imprimer une irritation assez forte pour subjuguer et détruire l'action vénérienne, la raison et l'expérience s'accordent à prouver qu'on la diminue constamment par le secours des narcotiques. Il n'est aucun médecin instruit et expérimenté qui ne sache que dans certaines affections syphilitiques, chez certains sujets nerveux et irritables, l'excitation mercurielle, loin de faire cesser la syphilis, semble au contraire dépasser les bornes naturelles de l'irritabilité, et produire une réaction vicieuse qui exaspère et dénature la maladie. Or, si, comme on ne peut en douter, les cancers consécutifs aux maladies vénériennes, si les affections syphilitico-mercurielles, que l'on observe si souvent

vent, sont les conséquences de ces *surexcitations* mercurielles qui usent, pour ainsi dire, la sensibilité et produisent une irritabilité dépravée, quel bien l'association des narcotiques aux mercuriaux, ou l'action mixte de ces deux médicamens contraires, ne doit-elle pas produire dans le traitement de la syphilis? En combinant les narcotiques aux mercuriaux, on diminue tout à la fois la réaction vitale contre l'irritation vénérienne et contre la mercurielle: les effets de l'une et de l'autre sont donc diminués proportionnellement et simultanément; toutes les actions vitales enfin, qui doivent amener la guérison, se passent avec moins de violence, de trouble et d'énergie. Que d'affections mixtes dégénérées ou rebelles au mercure, que de cancers et de marasmes à la fois syphilitiques et mercuriels n'avons-nous pas vu guérir par l'usage des narcotiques et des toniques sagement combinés chez des sujets qui alloient descendre au tombeau. N'est-ce pas en réprimant l'effervescence des forces vitales, en ralentissant leurs mouvemens désordonnés, en calmant l'activité qui les usoit et en les restaurant d'une autre part, que toutes ces cures merveilleuses ont été opérées? C'est ainsi, pour me servir d'une comparaison triviale, que pour entretenir la lumière d'un flambeau, l'huile est plus importante que les mouchettes;

et qu'un chanteur, qui veut conserver son organe, doit plutôt chanter juste et prendre un ton convenable, que d'entonner trop haut et faire des éclats de voix.

Bell, en soutenant que la salivation, la vitesse du pouls, etc. s'opposent à la guérison de la syphilis, et en déclarant ensuite qu'on ne peut introduire la quantité de mercure nécessaire pour détruire le virus, sans produire ces symptômes fâcheux, quelque soit la durée du traitement, ne convient-il pas implicitement, contre sa théorie, que l'action stimulante est la seule puissance curative du mercure, et par conséquent de la nécessité de lui associer les narcotiques? En effet, ce médicament n'agissant que par sa propriété diffusible qui lui permet de parcourir les plus petits vaisseaux du systême capillaire, où par son action stimulante il change leur mouvement tonique ou leur mode d'irritabilité, et détruit ainsi le principe vénérien qu'ils ont contracté ; il est clair que pour réprimer ses effets, sans nuire à son action, il faut aussi diminuer l'irritation morbifique. D'ailleurs, puisque le mercure, de même que le kina, les purgatifs, etc. reste sans effet lorsqu'il est administré à des doses foibles, quoique multipliées, et qu'il ne suffit pas d'en donner une grande quantité dans un long espace de temps pour guérir

une syphilis invétérée; n'est-ce pas en diminuant l'irritabilité, qu'on enchaînera la maladie et qu'on pourra la subjuguer par une irritation contraire, mais proportionnée, qui n'aura aucun des mauvais effets du remède?

Ce n'est pas sans raison que des médecins ont attribué les accidens qui surviennent à la bouche, pendant le traitement, aux effets des remèdes mercuriels et non à la syphilis; car l'action mercurielle est quelquefois plus funeste à la constitution, que le mal contre lequel on l'emploie. En effet, le mercure la stimule toujours universellement, et souvent même avec trop de violence, tandis que le mal ne l'affecte que localement et dans une très-petite étendue. Il y a plus, c'est que les accidens qui peuvent en résulter sont d'autant plus dangereux, que les malades ont une constitution plus susceptible des effets de ce minéral : il est donc bien important d'éviter les méprises; car il est aussi dangereux, dans plusieurs constitutions, de donner le mercure lorsque la maladie n'est pas vénérienne, que de ne pas le donner lorsqu'elle l'est. On a remarqué, que les sujets chez qui plusieurs symptômes vénériens en apparence se manifestent lorsque la maladie n'est pas syphilitique, sont ceux pour qui l'action mercurielle réussit rarement et auxquels elle est

pour l'ordinaire très-nuisible. Dans le moment où j'écris, j'en vois encore un exemple frappant sur une femme. Agée de quarante-six ans, d'une constitution maigre, mélancolique et nerveuse, cette femme, qui offre les caractères physiques de la virginité, déclare franchement qu'à part les plaisirs solitaires qu'elle avoue s'être procurés, elle est entièrement innocente de tous commerces vénériens; ses menstrues, il est vrai, ont toujours été fort irrégulières, et constamment elle a souffert d'un écoulement âcre très-incommode, qui a sans doute contribué beaucoup au développement des végétations prétendues vénériennes dont les parties génitales sont affectées. Ce n'est qu'après avoir pris une dose prodigieuse de mercure, que lui ont administrée, à son détriment, les différens médecins qu'elle a consultés, qu'elle se décida à entrer à l'Hôpital des Vénériens. Les habiles praticiens qu'elle y trouva ne tardèrent pas à la renvoyer, en lui conseillant de s'abstenir de tous ces traitemens mercuriels qui, loin de lui être utiles, avoient, au contraire, exaspéré son état, en agaçant son système nerveux naturellement très-sensible et irritable. C'est à cette époque que nous vîmes la malade, à laquelle, conformément à nos principes, nous conseillâmes l'usage des narcotiques associés aux corroborans analeptiques

les moins excitans possible, afin de réparer les fonctions digestives, de calmer sa trop grande irritabilité et particulièrement celle des organes génitaux. Le succès répondit bientôt à notre attente: soudain cette femme fut soulagée, et nous espérons même obtenir incessamment sa cure radicale. Au reste, tous les bons observateurs ne parlent-ils pas de ces sortes de syphilis spontanées, produites par l'irritabilité naturelle de la personne affectée? En un mot, n'a-t-on pas maint exemple de ces affections mixtes et extraordinaires qui, comme nous l'avons dit dans la Première Partie, sont d'autant plus rebelles au traitement ordinaire de la syphilis, que leur origine diffère de la sienne, et qui font le désespoir des médecins comme celui des malades? *Bell* lui-même pense que, quoique les affections mixtes ou anomales, qui succèdent aux maladies vénériennes mal traitées ou dégénérées, guérissent encore quelquefois sous l'influence du mercure, elles ne sont cependant plus alors de nature absolument vénérienne.

Mais combien l'action du mercure n'est-elle pas nuisible dans le commencement de la syphilis, lorsqu'elle est aigue ou qu'elle s'annonce par des symptômes inflammatoires? Les ulcères, recevant alors un surcroît d'excitation de la part du mercure, ou acquérant une disposition sy-

philitico-mercurielle, résistent non seulement à tous les moyens qu'on emploie pour les guérir, mais souvent ils s'irritent et s'étendent; leur base devient dure et calleuse, de manière qu'ils prennent un caractère phagédénique extrêmement fâcheux. Le mal ne se borne pas là; ils deviennent bientôt cancéreux, si malheureusement les mauvais effets du mercure se trouvent encore augmentés par des applications caustiques ou des stimulans locaux, de quelque genre qu'ils soient. Nous avons déjà vu, en effet, dans la Première Partie, que le vice vénérien s'exalte par l'action du caustique, qu'il étend sa sphère d'activité et se porte souvent sur d'autres parties: c'est ce que prouve tous les jours la cautérisation du chancre le plus superficiel qui, guérissant par ce moyen, donne souvent lieu au bubon, à la gonorrhée, etc. Il faut donc se garder sur-tout d'employer aucune application caustique, mercurielle et irritante sur les symptômes vénériens inflammatoires, de quelque nature qu'ils soient: les narcotiques combinés ou alternés avec les émolliens, voilà les seuls topiques salutaires dans la syphilis primitive. *Bell*, il est vrai, loue beaucoup l'application de la pierre infernale sur les ulcères; mais c'est seulement lorsqu'ils s'avivent, que l'irritation vénérienne est détruite ou qu'on a fait prendre une certaine quantité de

mercure ; car dans le cas contraire il avoue que ce remède nuit toujours et produit constamment des bubons. Il remarque encore avec raison que non seulement le mercure ne convient pas dans les chancres avec gangrène ; mais il dit même que ces ulcères étant d'abord des maladies locales, ils guérissent souvent après la chute des escarres sans le secours du mercure. Enfin, tous les habiles praticiens conviennent que ce médicament n'est utile que quand l'irritation vénérienne est détruite, et que toutes les fois que les symptômes s'aggravent, il faut l'abandonner pour recourir aux narcotiques, aux sudorifiques, et prescrire un régime analeptique convenable, sur-tout si l'on a donné une quantité suffisante de mercure pour qu'il ait produit son effet. C'est d'après ces principes que M. *Bosquillon* a observé que les ulcères ou les excoriations les plus étendues du scrotum sont rarement syphilitiques, ou qu'elles n'ont point l'irritation propre qui caractérise la syphilis. Nous avons fait la même remarque à l'Hôpital des Vénériens, où nous avons vu nombre de ces ulcérations scroto-périnéales résister à l'action générale du mercure ou au moins ne recevoir aucune influence de son administration intérieure. Ce sont sans doute toutes ces considérations qui ont fait penser à quelques auteurs

que le traitement externe étoit le plus essentiel ; qu'il exigeoit le plus d'art, et que la syphilis étoit une maladie vraiment chirurgicale, malgré les prétentions des médecins à cet égard. Sans s'arrêter à cette discussion frivole, qu'on juge combien le traitement local et général que les symptômes vénériens exigent, doit être varié et modifié, et combien grande doit être l'habileté du médecin, combien son expérience doit être consommée pour connoître toutes ces variétés et diriger toutes ces modifications ! Un tel sujet étoit digne du talent observateur de M. le docteur Keraudreu, légionnaire et médecin en chef de la marine. Avec quel art et quelle sagacité ce praticien distingué n'a-t-il point signalé les dangers du mercure dans la syphilis secondaire, en montrant les différens états qui le contre-indiquent et les cas où son action est constamment funeste ! Écoutons-le lui-même entrer en matière, et voyons comme il établit son sujet dans les considérations et les observations importantes qu'il a publiées sur la syphilis dégénérée.

» Il n'est pas dans la nature deux êtres ou » deux états parfaitement semblables ; et dans » le grand nombre de maladies qui affligent » notre espèce, il n'en est aucune qui soit » absolument fixe dans son essence et dans ses

» phénomènes. Si nous connoissions des maladies qui ne variassent pas, et que les mêmes » moyens dussent toujours guérir, il est probable que nous connoîtrions aussi plusieurs » spécifiques, plusieurs méthodes invariables de » traitement. La médecine arriveroit à n'être » plus enfin qu'un simple empirisme basé sur » des notions auxquelles le hasard auroit à » coup sûr plus de part que le génie.

» Il est temps de renoncer à de pareilles » chimères, puisque nous ne possédons point » encore de remède infaillible ou seulement » constant dans ses effets. Les médecins savent » bien aussi qu'il n'est aucune maladie dont le » traitement puisse toujours être rigoureusement le même. Pour que la syphilis pût être » exceptée de cette règle, il faudroit au moins » qu'elle ne fût pas susceptible d'être modifiée » par l'âge, le sexe, le tempérament du malade, le climat qu'il habite, les passions qui » l'agitent, les habitudes qui le subjuguent.

» Mais si nos maladies ne sont presque jamais pures, s'il vient s'y joindre tant de variations, tant d'anomalies, toutes ces modifications devront toujours influer sur la conduite du médecin ; il faudra qu'il sache prévoir les suites du mal, calculer l'action des » remèdes, qu'il combine et nuance ses pres-

» criptions, non seulement de manière à atta-
» quer le génie propre de la maladie, mais
» encore avec assez de circonspection pour ne
» pas exalter les phénomènes accessoires, et
» faire succéder une affection plus grave à une
» autre qui l'étoit moins, etc. Voilà ce qui
» place la médecine si fort au dessus de l'a-
» veugle routine; voilà ce qui en fait une
» science si belle et si digne d'occuper les
» meilleurs esprits! ».

Les principes établis précédemment nous apprennent encore pourquoi tant de prétendues douleurs vénériennes, tant de gouttes réputées syphilitiques éludent non seulement l'action du mercure, mais même en sont exaspérées. Cela démontre que peu de malades éprouvent réellement des douleurs vénériennes, tandis que le grand nombre ressent ce qu'on appelle des douleurs nocturnes ou mercurielles. En effet, la chaleur, malgré l'opinion commune, calme réellement les douleurs vénériennes ainsi que les rhumatismales et les scorbutiques, au lieu qu'elle paroît augmenter la fièvre mercurielle, en activant la circulation lorsque le mercure a établi sa constitution, ou que son irritation générale est bien développée. Ces douleurs changent encore avec le temps, et les vénériennes jamais. D'ailleurs,

ces dernières ont la plus grande susceptibilité pour le mercure qui les dissipe promptement, tandis qu'il augmente l'intensité des autres. De là s'expliquent assez les raisons qui ont porté quelques praticiens à conseiller les sudorifiques, les bains de mer ou salés, et les purgatifs pour combattre les douleurs mercurielles. Mais ce qui ne se conçoit pas aussi-bien, ce qui surprend même, c'est qu'ils aient pu oublier, dans le traitement de ces affections, le puissant secours de deux remèdes bien plus importans; je veux dire des narcotiques et des toniques alternés ou combinés suivant les cas; soit qu'il s'agisse de combattre une irritation purement mercurielle, soit qu'on ait affaire à des douleurs vénériennes invétérées ou dénaturées par des traitemens précédens; car, comme nous l'avons remarqué, ce n'est plus la syphilis que l'on a à combattre dans toutes ces constitutions mixtes, mais bien un état anomal de l'économie, une aberration particulière de la sensibilité, une sorte d'anxiété vitale. Or, cet abandon des forces, cette ambiguité de leur réaction ne pouvant dépendre que de leur foiblesse radicale ou de leur *surexcitation*, quels autres médicamens que les corroborans et les narcotiques peuvent les ramener à leur type naturel ou à leur direction

convenable. Le traitement que nous conseillons n'est donc pas dicté par l'esprit de système, mais par les règles d'une pratique simple, fondée autant sur la raison que sur l'expérience.

Il faut entretenir et souvent restaurer les forces vitales dans le traitement de la syphilis, et par conséquent saigner très-rarement, ou seulement lorsque cela est bien indiqué. Ainsi le vin et le kina conviennent dans la majeure partie des traitemens anti-vénériens. Les bains froids de mer ou salés sont aussi excellens pour achever les traitemens mercuriels. Ils peuvent même être avantageux en tous temps, mais pris à un degré modéré de chaleur; car, quoiqu'on ait blâmé les bains chauds comme disséminant ou multipliant le principe vénérien pour préconiser les froids, la raison et l'expérience ne permettent pas de croire que ceux-ci puissent jamais convenir, si ce n'est à la fin de ce traitement, lorsqu'il s'agit de calmer ou de fixer le principe des forces pour arrêter l'action trop diffusible du mercure, et l'état de dissolution du malade. En un mot, le froid et le chaud doivent être évités pendant le traitement mercuriel; mais on doit faire de l'exercice et se nourrir.

Les plus grands observateurs regardent le

marasme vérolique comme une maladie faussement attribuée à la syphilis, un être de raison. Selon eux, cet état de la constitution dépend toujours de la trop grande activité du traitement ou de la grande susceptibilité du malade, et du long séjour à l'hôpital. Que ne peut douc pas pour le prévenir l'heureuse association des narcotiques aux mercuriaux, lorsque l'on soutient les forces par une sage dispensation de toniques et un régime convenable.

C'est principalement dans le traitement des bubons que les dangers du mercure se montrent dans toute leur évidence. Combien de fois l'action trop forte ou l'irritation vicieuse de ce médicament n'a-t-elle point fait dégénérer les bubons ulcérés ou suppurés les plus simples? Combien de fois n'avons-nous pas vu nous-mêmes ces ulcères devenir tout-à-coup douloureux sous l'influence du mercure; leurs bords se renverser, leur surface se couvrir d'un enduit pultacé et grisâtre, une suppuration sanieuse et ichoreuse, creuser et ronger insensiblement les parties environnantes, et les malades périr de fièvre hectique ou de consomption, pour ainsi dire, mercurielle, avec des ulcères épouvantables. ? Par un étrange aveuglement, on hâte encore quelquefois cette combustion des par-

ties vivantes avec les topiques les plus excitans, tels que les digestifs animés, le camphre, la poudre de kina, de myrrhe et d'aloës, le styrax, l'ægyptiac, etc., que l'on regarde comme les antiseptiques les plus puissans contre cette pourriture, cette sorte de gangrène humide. Les douleurs locales du malade, son état d'érétisme, la soif, la chaleur et la fièvre qui le consument, n'annoncent-ils pas assez qu'il faut arrêter la *surexcitation* mercurielle qui lui a été imprimée! Or, nous demandons le moyen d'obtenir cet effet; si ce n'est par l'emploi des narcotiques combinés avec les émolliens sédatifs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et en soutenant les forces suivant les cas par les cordiaux analeptiques les moins excitans. Oui, sans ces correctifs puissans des effets funestes du mercure, en voyant combien il est peu d'hommes capables de l'administrer convenablement, nous serions tentés de penser comme un jeune médecin qui mettoit en doute, si malgré les secours importans que nous offre ce médicament, la société ne retireroit pas plus d'avantage de son entière proscription que de son usage.

Ce que nous venons de dire n'a pas seulement rapport aux gangrènes mercurielles, mais encore à la majeure partie des autres; car, si on

excepte la mortification sénile spontanée et indolente qui arrive quelquefois sans aucune réaction locale et générale, toutes les autres exigent des applications narcotiques et émollientes, et non des topiques excitans comme le veut l'aveugle routine.

Mais de ce que rien ne montre plus les dangers du mercure, et n'exige plus d'art et de précaution que le traitement du bubon ulcéré, peut-on dire, avec des médecins distingués, que lui seul demande toute l'habileté de l'expérience, tandis que les autres symptômes vénériens peuvent être guéris par un homme médiocre en chirurgie ? D'accord avec eux sur ce qui regarde le bubon, nous rejettons entièrement leur opinion à cause de l'exception qu'elle renferme. Quoi ! l'aveugle administration d'un médicament aussi actif que le mercure pourroit-elle jamais paroître indifférente ! Quand l'usage inconsidéré de ce remède énergique n'amèneroit point des blennorrhées chroniques, bien que ces médecins eux-mêmes convinssent du contraire, quand il ne changeroit pas quelquefois les chancres de la verge, du nez et du pharynx, en d'horribles cancers ; les effets propres et immédiats de ce médicament sur les systêmes capillaire et nerveux, sur les organes digestifs et pulmonaires, le marasme qu'il peut

produire, ne mériteroient-ils aucune attention?

Le mercure, disent-ils, qui, dans les autres cas, se choisit des routes pour s'échapper du corps quand il y est en trop grande quantité, se porte entièrement dans celui-ci vers l'ulcère, et il y établit un désordre considérable; il faut alors s'attacher à la constitution moins qu'au bubon même; mais pour empêcher que le foyer d'infection n'étende sa sphère, et pour rendre la cure parfaite, il faut donner de très-petites doses de mercure. Il est en effet démontré que le mauvais état des bubons ulcérés, leur dégénérescence gangreneuse ou phagédénique dépend toujours de la constitution mercurielle établie par l'usage de ce médicament précédemment pris; constitution meurtrière et dangereuse, sur laquelle la pratique vulgaire est aveugle. Il est donc certain, comme nous l'avons dit, que presque tous les bubons qui tournent mal y sont excités par l'irritation prédominante du mercure qui s'écoule par ces ulcères, avec toute son action, après avoir établi la diathèse scorbutique par l'effet de sa qualité stimulante et diffusible. En un mot, tous les bons observateurs disent que le bubon ulcéré est de tous les symptômes vénériens celui qui exige le moins de mercure, sur-tout quand il ne s'est abcédé qu'après l'usage interne et

externe de ce minéral; car le mercure ne résolvant les engorgemens vénériens que par la stimulation spéciale qu'il porte dans les vaisseaux, en les rendant perméables, en ranimant leur contractilité organique et rétablissant le cours des fluides, il est clair que quand son premier effet sur la constitution ne produit pas la résolution du bubon, il ne peut qu'en accélérer la suppuration en se portant vers l'endroit malade. Il faut donc, suivant les plus habiles praticiens, calculer le temps qu'un malade prend du mercure, considérer la quantité qu'il en a prise, et ses effets sensibles, d'après quoi l'expérience connue fait juger jusqu'à quel point il peut encore être permis d'en continuer l'usage. Ainsi, selon eux, quand un malade a pris du mercure pendant quarante ou cinquante jours sans interruption, dans quelque état que soit le bubon ulcéré, on doit lui en faire suspendre l'usage, sauf à le reprendre ensuite si la maladie l'exige, parce que, pendant cet intervalle, les humeurs se sont purgées du mercure qu'elles contenoient, et on ne court plus le risque d'en trop accumuler dans le corps et d'établir la constitution mercurielle. Or, nous demandons maintenant pourquoi le même accident ne seroit pas à craindre pour un ulcère inflammatoire à la verge, où tant de vais-

seaux capillaires et lymphatiques abondent et portent une quantité considérable de mercure? Ce médicameut ne sort pas seulement du corps, parce qu'il y est en trop grande quantité comme on le dit; mais il en est continuellement et insensiblement éliminé par tous les émonctoires dans le traitement le plus heureux, ainsi que nous l'avons remarqué dans le Chapitre précédent. Si, par une loi constante de l'économie animale, il se porte en grande quantité vers uu bubon surincité ou trop irrité, qui, d'ailleurs, se développe toujours dans un des confluens des vaisseaux capillaires et lymphatiques, il se porte de même à la bouche par l'influence de l'air extérieur des alimens et des boissons, par la susceptibilité particulière des glandes salivaires, et à la faveur d'une foule considérable de vaisseaux exhalans ou sécréteurs, à travers une membrane muqueuse très-tenue. Oui, c'est par ce mécanisme, même dans les traitemens les plus simples, que la fluxion mercurielle s'établit à la bouche, qu'elle l'irrite, augmente la sécrétion naturelle qui s'y fait, et produit ce qu'on appelle la salivation et toutes les conséquences fâcheuses qui s'en suivent. Quel médecin n'a pas vu cet accident produire quelquefois la mort ou occasionner des désordres considérables, comme la nécrose

des mâchoires et autres ! O grands praticiens, revenez donc de votre erreur, et ne dites pas qu'il faut être médecin pour guérir les bubons, mais qu'il suffit d'un médicastre pour le reste. Et sans vous rétracter, dites plutôt avec nous aux charlatans : joignez les narcotiques au mercure ; employez-les même souvent à l'extérieur, avec les émolliens : en leur abandonnant ainsi une arme puissante et dangereuse, vous les empêcherez du moins d'en blesser personne. Pour nous qui sommes moins hardis et pensons différemment, nous croyons qu'il ne faut pas moins d'art et d'expérience pour exercer la médecine des maladies syphilitiques que pour les autres parties de l'art. Nous concluons, enfin, qu'un des grands *desiderata* en médecine, que le seul moyen d'empêcher la dégénérescence des symptômes vénériens, de s'opposer à la salivation, à la gastralgie, à la diarrhée, aux tremblemens, aux douleurs pectorales céphaliques ou autres, en un mot, à tous les accidens du mercure ; c'est de diminuer la sensibilité et de calmer les mouvemens vitaux en lui associant les narcotiques ; c'est de faire précéder la saignée et les autres moyens anti-phlogistiques lorsque le cas l'exige ; c'est d'unir le mercure à certains sels qui puissent le diriger insensiblement par les

voies d'excrétion les plus naturelles et les plus propices ; c'est de savoir le suspendre et le reprendre à propos, lui substituer même parfois les sudorifiques et les toniques, ou de les faire concourir avec lui suivant les indications ; c'est de soutenir les forces par l'exercice, le bon vin et un régime convenable : c'est, en un mot, de savoir la médecine.

Il est généralement reconnu, comme une vérité incontestable, que les frictions mercurielles ont un effet beaucoup plus prompt que l'usage intérieur du mercure, qu'elles guérissent plus tôt tous les engorgemens lymphatiques ; mais aussi qu'elles font saliver plus facilement, qu'elles favorisent davantage la disposition scorbutique ou l'état de foiblesse, de langueur des malades, et que leurs effets se continuent quelquefois très-long-temps après le traitement. Quoique l'expérience ait suffi aux praticiens pour motiver la préférence qu'ils accordent aujourd'hui à l'usage intérieur du mercure, nous pensons que nos principes, en confirmant leur jugement, sont très-propres à éclairer la doctrine sur ce point, ou à jetter le plus grand jour sur le parallèle de ces deux méthodes de traitement.

En administrant les frictions, la majeure partie du mercure suit le trajet des lymphati-

ques superficiels ou sous-cutanés, tandis qu'une très-petite quantité pénètre par les ganglions profonds jusqu'aux viscères intérieurs. De là résulte bientôt la saturation mercurielle des vaisseaux capillaires et absorbans sous-cutanés. Or, outre la susceptibilité des glandes salivaires pour ce médicament, la bouche étant, pour ainsi dire, dans ce cas, la seule voie d'excrétion qui lui soit ouverte, il s'y porte en quantité considérable, y étant d'ailleurs attiré par une multitude de causes particulières faciles à saisir, et qui ont déjà été ennumérées. Il n'est donc pas du tout étonnant que les engorgemens sous-cutanés en ressentent promptement les effets, que la salivation ait lieu ordinairement vers la quatrième ou cinquième friction, que la nutrition qui s'opère particulièrement dans le systême cellulaire extérieur en soit constamment altérée, ainsi que les humeurs qui y servent, et que la pléthore ou la saturation mercurielle, qui doit avoir lieu à la longue dans ce systême particulier, faute d'action exhalante de la peau ou de voies excrétoires proportionnées à son absorption, prolonge ses mauvais effets long-temps après le traitement. On peut, il est vrai, mitiger l'action de la pommade mercurielle au moyen des narcotiques, du camphre, du soufre et du kina; on peut même prévenir

très-souvent la salivation par l'usage simultané de collutoires opiacés ; mais quand il seroit vrai qu'on pût s'opposer constamment à cet accident, les frictions n'en seroient pas moins encore à abandonner, à cause des autres inconvéniens qu'elles présentent, et des avantages qu'offre l'autre méthode de traitement, ainsi que cela a été observé et qu'il est facile de s'en rendre raison.

Si le mercure combiné aux narcotiques est administré intérieurement, il parcourt les voies de la digestion et de la nutrition. Il faut alors, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup plus de temps avant que les symptômes vénériens en ressentent aucun effet ; mais aussi ce médicament est réparti dans ce cas à toute l'économie en général ; aucun système n'en est spécialement chargé ; il est éliminé insensiblement par toutes les voies de sécrétion, à fur et à mesure qu'il a produit son effet ; ce qui n'est point excrété par la peau, est reporté vers les selles et les urines ; la nutrition n'en souffre point essentiellement ; la dépravation scorbutique des humeurs n'a point lieu dans les vaisseaux absorbans et capillaires extérieurs, comme dans l'autre cas ; enfin, la fluxion funeste de la bouche n'arrive jamais. Nous dirons encore à l'occasion de celle-ci, que c'est mal à propos

qu'on la croit exister spécialement dans les glandes salivaires. Si l'on considère qu'elle est sur-tout produite par les frictions, si l'on se rappelle que non seulement la stimulation des canaux excréteurs, des organes salivaires, augmente leur sécrétion, mais même les idées ou les sensations agréables et douloureuses, ainsi que le démontre la vue ou l'odeur des alimens lorsque l'on a faim; si l'on réfléchit enfin que le tissu glanduleux propre s'engorge et suppure très-rarement, tandis que le tissu cellulaire environnant est très-souvent le siége de fluxion, on verra que les glandes salivaires ne sont pas plus affectées dans la salivation que les autres parties de la bouche, et qu'elles le sont peut-être moins. Jamais nous ne les avons trouvées altérées sur les personnes qui y ont succombé, quoique la bouche et la langue même fussent dans un état horrible de tuméfaction inflammatoire, au point que les joues et les mâchoires en étoient complètement sphacelées. N'est-il pas facile d'après tout cela de juger des causes et du mécanisme de la salivation, et par conséquent des moyens de la réprimer, ou de la meilleure méthode de traitement à adopter? Qui ne voit pas enfin que cet accident dépend plutôt de la structure des parties, de leur action et de celle du mercure,

que d'une disposition particulière et naturelle des glandes salivaires à le produire par une action directe et spéciale du médicament.

N'ayant pas assez d'expérience sur le traitement des enfans par les frictions pour émettre notre propre opinion, nous admettons, ainsi que *Bell* l'a avancé, que la salivation est infiniment plus rare chez eux que chez les adultes. Mais loin de convenir avec lui qu'il est difficile d'en donner la raison, nous pensons, au contraire, que cette différence, si elle existe, se conçoit naturellement par nos principes et qu'elle ne peut que les confirmer. En effet, le peu d'onguent mercuriel administré à la fois, l'énergie considérable des vaisseaux capillaires et absorbans à cette première époque de la vie, l'activité de l'absorption et la langueur de l'exhalation, la foiblesse du principe vital et son peu de réaction, l'absence de la mastication, le peu de développement de la bouche et de ses dépendances, le contact fréquent du lait, l'abondance des excrétions alvines, le défaut d'expuition salivaire chez les enfans, et d'un nombre infini d'excitations qu'éprouvent les organes buccaux chez les adultes : tout cela, dis-je, n'explique-t-il pas assez l'intususception du mercure et son absorption intime jusqu'aux cavités splanchniques, ou au moins ne nous

apprend-t-il pas pourquoi les accidens de la salivation, la dépravation de la nutrition, et la dissolution scorbutique des humeurs, sont beaucoup plus rares chez les enfans.

Il nous paroît assez démontré, d'après la nature de la syphilis et l'action du mercure, pourquoi les affections consécutives qui résultent de l'une et de l'autre, intéressent essentiellement le système nerveux, et par conséquent doivent être regardées comme des névralgies. Il n'est pas douteux que celles qui dépendent directement de la syphilis, et qui n'ont pas encore éprouvé l'action mercurielle, doivent être traitées d'abord par le mercure combiné avec les narcotiques : mais pour les affections mixtes, c'est-à-dire les névralgies qui ont résisté au mercure, ou qui sont dénaturées par son irritation, il n'y a que l'action consolatrice des narcotiques, associée ou alternée selon les circonstances avec celle des toniques et des sudorifiques, qui puisse les guérir.

Parmi les névralgies consécutives aux affections vénériennes invétérées et à celles qui ont été rebelles au mercure, ou qu'il a fait dégénérer, telles que les douleurs ostéocopes dont nous avons parlé, les battemens céphaliques, les tintemens d'oreilles, etc., qui sont les plus fré-

quentes ; j'en remarquerai une fort singulière que j'ai eu occasion d'observer plusieurs fois, et qui me paroît plus commune qu'elle n'est généralement connue : je veux parler de douleurs d'urètre, de vessie, et des ténesmes de cet organe, avec besoin fréquent et difficulté d'uriner. On a observé que ces divers accidens ne pouvoient être généralement guéris que par l'usage des narcotiques, ou quelquefois par l'application d'un vésicatoire au périnée. On a vu aussi l'administration intérieure du calomelas, uni aux narcotiques, faire cesser les stranguries vénériennes et spasmodiques comme par enchantement, sur-tout si l'on ne néglige point le secours des calmans à l'extérieur et en lavement. C'est sans doute cette affection, ou au moins une très-analogue que l'on a voulu désigner, et dont on prétend avoir signalé la nature, en disant qu'il existe une gonorrhée sèche ou mieux interne, suivie de strangurie ; maladie qu'on dit résulter d'une situation si profonde du siége de l'inflammation vénérienne, que la matière de l'écoulement reflue dans la vessie. En admettant cette sorte de maladies, il faut être bien en garde sur cette circonstance pour pouvoir la juger : car on soutient qu'elle guérit par les soins ordinaires et l'usage pério-

dique ou alternatif des bougies pour appeler au dehors l'écoulement qu'on croit exister.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point on peut avoir été trompé par le mucus de la vessie ou le catarrhe de cet organe; je ne nierai pas non plus que le col vésical puisse être le siége d'une blennorrhagie sans que le reste de l'urètre ait été primitivement affecté, quoique nous ne l'ayons jamais observé que dans ce dernier cas, et que, suivant nos principes, l'action vénérienne ne puisse avoir lieu qu'aux entrées du système muqueux. Si notre propre expérience pouvoit, au contraire, être ici de quelque autorité, nous dirions que les malades qui nous ont offert l'affection névralgique précitée, nous ont aussi présenté la maladie catarrhale dont il est question. Presque tous rendoient une espèce de matière muqueuse à la fin de la miction, ou leur urine la déposoit au fond du vase; soit qu'elle fût chassée de l'urètre, lieu de sa sécrétion, par le seul effort contractile de ce canal, après y avoir été délayée ou humectée par le passage de l'urine; soit qu'elle vînt primitivement de la muqueuse vésicale, ou enfin, qu'elle n'en fût charriée que secondairement par les urines après y avoir reflué du canal de l'urètre. Au reste, qu'il y ait primitivement inflamma-

tion vénérienne avec sécrétion d'un fluide blennorrhagique, ou qu'il n'y en ait point, en considérant la maladie à une époque plus avancée, elle peut laisser une irritation *sine materie*, une véritable névralgie semblable à celle que nous avons décrite, et dont le traitement devra être le même. On peut donc conclure qu'outre l'utilité générale de l'association des narcotiques au mercure pour s'opposer aux accidens de cette nature, toutes les fois que l'action vénérienne aura éludé l'action de ce dernier, qu'elle sera dégénérée, ou que le malade restera affecté de l'action du remède, les narcotiques seront encore le moyen par excellence contre toutes ces maladies ; surtout si on sait les combiner à propos ou les alterner avec les anti-scorbutiques, les toniques et les sudorifiques, selon les circonstances, et s'ils sont secondés par une diète analeptique. Oui, nous osons assurer qu'à part les détails où nous ne pouvons entrer ici, mais que nous pourrons faire connoître par la suite, ces conclusions renferment tous les principes et toutes les règles de la thérapeutique des maladies vénériennes.

On nous demandera peut-être si les sudorifiques, dont les bons effets sont attestés par l'expérience et proclamés par tous les médecins, ne pourroient pas remplir ces indications,

et, dans le cas contraire, d'indiquer au moins les circonstances où ils peuvent convenir : je réponds négativement à la première question; et, pour le prouver, je dis d'abord que les sudorifiques, comme les autres médicamens, ne possèdent aucune vertu curative, réelle ou absolue; mais qu'ils agissent seulement sur la sensibilité par un acte perturbateur infiniment moins fort que celui du mercure, et qu'en outre, ils ne possèdent aucune des propriétés stupéfiantes des narcotiques, bien que ceux-ci aient une action sudorifique très-puissante. La propriété principale et essentielle des sudorifiques, celle qui agit uniquement contre la syphilis, est évidemment l'action tonique ou stimulante qu'elles impriment au système capillaire, dont la sécrétion ou l'exhalation augmentée n'est que la conséquence : voilà pourquoi les sudorifiques ne conviennent guère qu'aux tempéramens gras et pituiteux qui ont la fibre lâche, dans les affections scorbutiques froides, et pourquoi enfin les tempéramens secs et irritables s'en trouvent ordinairement mal. On observe encore qu'ils n'ont d'effets bien marqués que sur les véroles anciennes qui ont déjà éprouvé infructueusement plusieurs traitemens mercuriels où le tissu cellulaire est lâche et sans action; la raison s'en conçoit aisément, si l'on se rappelle

que l'irritation vénérienne diminue naturellement sous l'influence des forces de la vie, ou qu'elle dégénère constamment lorsqu'elle dure depuis long-temps, même sans l'intervention d'aucun traitement mercuriel. De là il est naturel de conclure que l'action vénérienne forte, récente et bien caractérisée, est entièrement insurmontable par celle infiniment trop foible des sudorifiques, qui ne peut être alors qu'un moyen auxiliaire ou accessoire. Encore si les narcotiques leur étoient réunis, ou si, comme eux, les sudorifiques avoient la vertu stupéfiante propre à enchaîner les mouvemens réactifs, à calmer l'effervescence vitale que produit la première irritation vénérienne, peut-être, dans beaucoup de cas, pourroient-ils ramener les actes vitaux à leur type naturel, et aider la nature à faire cesser la maladie; mais, à part la première supposition, ces médicamens ne possédant point cette faculté, ils ne peuvent rien contre la syphilis essentielle, puisque, malgré leur action stimulante, ils ne peuvent s'élever à la mesure de son irritation, ni l'abaisser au degré de la leur: il y a plus; ces médicamens ne sont pas seulement inutiles contre la syphilis récente; ils deviennent même nuisibles lorsqu'elle s'annonce par des symptômes inflammatoires, en ajoutant encore à la fièvre et à

l'excitation du malade, par l'irritation particulière qu'ils portent sur le systême sanguin. Enfin, tous les bons et les mauvais effets dont les sudorifiques sont capables dérivant uniquement de leur action tonique ou stimulante, il est clair que leur dénomination est essentiellement vicieuse, puisqu'elle donne une idée fausse de leur propriété: ce qui peut avoir des conséquences fâcheuses dans la pratique.

Qu'on laisse donc dire les charlatans tant qu'ils voudront : jamais les sudorifiques seuls ne guériront une maladie vénérienne primitive: tout ce qu'ils peuvent faire, associés au mercure, c'est d'adoucir un peu l'acte perturbateur de ce médicament, de le rendre moins dangereux, de faciliter son action diffusible, et d'en favoriser l'excrétion. Mais lorsque la syphilis est atténuée par les seules forces de la vie; qu'elle est dégénérée par sa propre vétusté ou par l'action mercurielle; lorsque, comme nous l'avons dit, l'irritabilité ou la constitution du malade est mixte ou dénaturée par l'irritation vénérienne et celle du mercure, alors, outre l'avantage d'un excitant nouveau, ce qui n'est pas peu de chose pour un remède, les sudorifiques ont encore la propriété de susciter des mouvemens plus doux, de calmer insensiblement le trouble ou l'émotion que l'action mer-

curielle avoit produite dans l'économie, de ramener enfin l'action vitale au mode naturel qui constitue la santé. Ces médicamens conviennent donc seulement toutes les fois que l'irritation vénérienne n'est pas entièrement détruite ou dénaturée par les traitemens mercuriels antérieurs; en effet, lorsque les accidens persistans dépendent d'une pure incitation vicieuse, que les ulcères deviennent phagédéniques et menacent de passer à l'état cancéreux, comme dans certaines constitutions mercurielles ou chez les sujets sensibles et délicats, où tout est en éréthisme, chez lesquels tout tend au marasme nerveux et à la consomption, rien ne peut suppléer les narcotiques combinés ou alternés avec les toniques et les anti-scorbutiques; presque tous ces malades guérissent alors par le seul bénéfice de la nature, en fortifiant les fonctions digestives, en restaurant le principe des forces, et en le ramenant à sa direction, afin de changer les actions morbifiques et d'en produire de salutaires. S'il m'étoit permis d'employer une comparaison pour faire mieux sentir ces différens états de la force spontanée qui nous anime, de cette puissance active, affectée simultanément par la syphilis et le mercure, je leur comparerois la situation d'un homme qui, cherchant inutilement à se distraire d'une affection fâcheuse

par

par une autre sensation non moins violente, les conserveroit toutes deux. Eh bien dira-t-on, que doit-il faire alors? emploiera-t-il une impression plus douce pour faire oublier les autres, ou cherchera-t-il à se priver de toutes sensations momentanément, en stupéfiant sa sensibilité ou son entendement par les narcotiques? La réponse est facile: si la première affection, comme la syphilis, domine toujours, il doit chercher encore à la subjuguer par des incitations étrangères et opposées, en revenant à celle du mercure ou à celle infiniment plus douce des sudorifiques; mais si l'ancienne impression semble oubliée, ou si cet homme n'est plus affecté que par les sensations qu'il s'est procurées, ne pouvant plus alors, sans danger, se livrer à de nouvelles incitations qui useroient et altéreroient son irritabilité, il doit s'étourdir pour les oublier ou les détruire toutes : enfin, il doit employer les narcotiques.

Si l'on me demande maintenant comment on pourra distinguer cet état mixte de l'économie, je répondrai que ce sera par l'observation des malades et une judicieuse expérience. En vain l'on voudroit acquérir le coup-d'œil médical sans elles : l'on n'y réussiroit pas plus que celui qui veut apprendre l'anatomie et la pathologie sur des dessins tracés ou bosselés, et même sur de

simples descriptions, quelque exactes qu'elles fussent. Non, quand j'accumulerois ici un déluge de mots, je ne laisserois qu'un désert d'idées, et je ne pourrois pas, faute d'exemples, faire sentir les différentes impressions que m'a données l'expérience des maladies vénériennes ; d'ailleurs, il y a long-temps que l'on a dit : *faciliùs est plerumque rem prœsentem discernere, quam verbis exactè definire.*

Par tout ce qui a été dit sur le traitement anti-vénérien, on voit évidemment combien sont vaines et mensongères les prétentions des médecins ignorans ou charlatans qui veulent remplacer le mercure dans la guérison de la syphilis. Pour peu qu'on réfléchisse aux effets de ce médicament, on sent qu'il réunit peut-être toutes les propriétés et les avantages possibles contre cette maladie, sans avoir essentiellement aucun des inconvéniens qu'on lui reproche. En effet, nous avons vu qu'il excitoit juste et au degré nécessaire l'économie animale, puisque toutes les affections vénériennes en sont subjuguées dans un temps convenable ; temps qu'il seroit dangereux de raccourcir ou de prolonger par l'emploi d'un autre médicament ou plus ou moins énergique, vu qu'on ne guériroit pas ou que des accidens graves

seroient à craindre. Nous avons vu également que la salivation, l'un des plus constans et des plus grands accidens qu'on puisse reprocher au mercure, est un effet malheureux qu'on peut toujours prévenir, puisqu'il n'est pas le fait immédiat ou absolu du médicament. Si la bouche qui abonde en vaisseaux capillaires et lymphatiques est irritée par l'excitation nécessaire à la guérison; si, dis-je, dans ce moment d'incitation où l'action du cœur même est augmentée, et où tout tend à une fluxion vers la face, le malade s'expose imprudemment au froid; si les selles, la transpiration des pieds et du reste du corps sont supprimées; si le col, la face et la bouche, toujours nus, reçoivent l'impression de l'air qui augmente l'irritation : alors arrive une fluxion extrême, suivant l'axiome d'*Hippocrate* : *ubi stimulus ibi fluxus*, et toutes les conséquences fâcheuses qui en résultent. Mais si, au contraire, on a administré le mercure avec prudence, en l'associant aux narcotiques, pour diminuer l'irritabilité du malade; si l'on a placé celui-ci dans une température égale et modérée; si l'on a entretenu toutes les évacuations, si même on les a augmentées pour faire une révulsion de la tête, ces accidens n'ont point lieu, et on fait toujours avorter la salivation.

Il est donc prouvé que l'action mercurielle n'est que la cause indirecte ou éloignée de cette fluxion fâcheuse, qui n'arrive toujours que par le défaut de soin et d'attention dans le traitement, soit de la part du médecin, soit de celle du malade. Enfin, ce qui prouve que le mercure n'est pas trop actif ou stimulant, c'est que, comme nous l'avons remarqué, quelques maladies vénériennes rares à la verité, et souvent mal conduites, l'éludent encore après avoir été traitées pendant trois ou quatre mois. Il est donc démontré que ce remède n'irrite ni trop ni trop peu, puisqu'il touche à ces deux extrêmes, ne pas guérir et produire des accidens, et que par conséquent il ne peut être remplacé par un meilleur.

C'est en vain que les partisans de l'opinion contraire citeroient en leur faveur l'exemple de quelques guérisons apparentes ; car, comme nous l'avons observé, non seulement le régime, aidé de quelques remèdes altérans, peut étouffer ou arrêter l'action vénérienne, mais même la nature seule. Or, dans tous ces cas, ou ne suspend sa marche que d'une manière insidieuse, et pour la faire reparoître bientôt par des symptômes plus graves et plus rebelles, *nam ignis latet sub cinere doloso ;* à moins qu'on n'ait

imprimé l'excitation salutaire, par laquelle tout rentre dans l'ordre naturel sans aucun retour, ni accident ultérieur.

Quant aux autres accidens que reprochent au mercure ceux qui ne savent pas l'administrer, ils sont démentis journellement par les succès non interrompus et sans inconvéniens qu'obtiennent les médecins exercés à manier ce médicament, et doués du tact médical. Au reste, si l'on a dit quelquefois que le remède vienne sans le médecin, on pourroit bien dire ici que le médecin habile et expérimenté vienne avec le remède. D'ailleurs, quel médicament héroïque, quel instrument parfait de chirurgie n'a pas les mêmes inconvéniens dans des mains maladroites? Concluons donc que toutes les recherches qu'on pourra faire pour trouver de nouveaux arcanes et de nouveaux spécifiques contre la syphilis, seront illusoires et superflues : *Nempe labor et impensœ frustra fient.*

Résumons enfin cette esquisse du traitement général de la maladie vénérienne, en disant qu'elle repose sur trois bases principales; savoir : l'excitation factice de la sensibilité par les médicamens propres à cette maladie; sa stupéfaction par les narcotiques, et le soutien des forces par les toniques et un régime con-

venable. Oui, toutes contradictoires que semblent ces différentes indications, elles se réunissent et concourent toutes pour la thérapeutique des maladies vénériennes, à moins que des circonstances particulières ne s'y opposent. Qu'on administre du mercure, des sudorifiques, de l'alkali volatil, de l'acide nitrique, des narcotiques, des amers, du kina, des anti-scorbutiques, etc. ; on ne sort point du traitement général que nous venons d'assigner. Quant aux cas singuliers qui exigent des séparations, des combinaisons, des suspensions ou des alternatives spéciales entre ces trois moyens généraux, nous pourrons les indiquer par la suite en en donnant des exemples ; mais nous ne saurions trop le répéter ; c'est à la pratique ou à l'observation des malades à les faire connoître.

CHAPITRE II.

Des moyens de prévenir la Contagion vénérienne.

S'il est beau de guérir les maladies, il n'est pas moins glorieux et utile de trouver les moyens de les prévenir. Les médecins distingués de tous les temps, qui se sont occupés de

la syphilis, ont senti combien il seroit important d'en arrêter la contagion. Presque tous ceux qui en ont écrit ont consacré un chapitre à cet objet. Mais les uns existant à une époque où cette maladie étoit à peine connue, et où cette partie de la médecine étoit encore en enfance, n'ont conseillé que des moyens absurdes ou ridicules. D'autres, et ce sont ceux qui suivirent, ne voyant que la simple absorption d'un pus virulent dans la contagion vénérienne, dirigèrent tous leurs moyens contre cette faculté de l'économie animale. Les modernes enfin, forts d'un médicament qu'ils crurent spécifique contre cette maladie, imbus d'ailleurs des principes chimiques trop généralement appliqués dans ces derniers temps à la science de l'homme, crurent qu'un remède, qui combattoit avec tant d'efficacité le virus vénérien en action, devoit à plus forte raison s'opposer à sa conception ou à sa communication, soit qu'il le dénaturât avant son absorption, soit qu'il l'anéantît après, ou qu'il s'opposât à ses effets. De là, point d'antidote qui ne renferme des invisquants, des glutineux ou huileux, des solutions alkalines, comme réactifs chimiques propres à neutraliser le virus vénérien, et du mercure, sous quelque forme que ce soit. Mais tous ces conseils et ces moyens ineptes

n'étant basés que sur de faux principes, non seulement ne furent d'aucune utilité contre l'infection vénérienne, mais firent croire encore que la prophylactique de la syphilis étoit au dessus des ressources de la médecine. On est même si genéralement convaincu aujourd'hui de cette impossibilité, que les courtisannes et leurs partisans s'exposent aveuglément aux dangers de la contagion, ou se contentent de tromper le vœu de la nature par des moyens aussi étranges qu'ils sont extravagans. Oser annoncer maintenant le contraire, ou dire qu'on peut se préserver de la syphilis, c'est donc se donner pour un insensé ou un fourbe. Cependant les principes que nous avons déduits de la nature de cette maladie, de son mode de contagion et de son véritable traitement, vont nous donner les preuves irrécusables de la vérité de cette assertion.

Nous avons etabli et prouvé comme une chose incontestable que la communication ou la contagion du principe vénérien étoit le résultat d'une certaine direction imprimée aux propriétés de l'organisme, une sorte de conception du principe vivant. Nous avons démontré en outre que l'action vénérienne étoit pour ainsi dire la naissance de ce principe, l'époque de son développement où la réaction

de la puissance sensoriale devenoit manifeste et s'annonçoit par des effets sensibles. De là nous avons distingué le temps de l'incubation du mode vénérien de celui de son action. Nous avons fait voir ensuite que l'action mercurielle qui combattoit si bien la syphilitique, étoit au moins nulle contre l'intususception et le développement de son principe, si toutefois elle n'étoit pas même propre à y disposer l'économie ou à en favoriser la contagion. Enfin, en discutant l'action des narcotiques contre la syphilis, nous avons trouvé qu'ils n'avoient aucune propriété réelle ou directe contre elle, mais qu'ils agissoient seulement, en calmant ou en réprimant l'effervescence vitale : d'où il nous a été facile d'assigner leur mode d'action et de montrer leur utilité.

Toutes ces réflexions et tous ces examens nous ont conduit naturellement au véritable moyen à opposer à la contagion vénérienne. Puisqu'elle consiste, avons-nous dit, dans une irritation spéciale de la sensibilité, si l'on peut arrêter cette surexcitation, changer le mode d'action morbifique qui l'entretient ou ramener le système capillaire à la mesure d'activité qui convient à l'état de santé, le germe ou la disposition syphilitique est avortée. Or, c'est justement ce que l'on opère d'une manière sûre et directe avec la vertu stupéfiante et débili-

tante des narcotiques. Quoi! dira-t-on, les narcotiques seroient l'antidote de la contagion vénérienne ! oui, ils le sont ; et nous ne craignons point de l'assurer ; autant ces médicamens sont impuissans contre l'action vénérienne forte et bien développée, autant ils sont utiles pour empêcher les mauvais effets des traitemens mercuriels, et pour achever ceux dont l'issue a été malheureuse ; autant ils sont efficaces pour s'opposer au développement du principe vénérien. C'est toujours sur la même action que sont fondées leurs propriétés, soit qu'ils abattent l'irritation d'une action vénérienne primitive, soit qu'ils portent le dernier coup à une affection rebelle ou dégénérée, soit enfin qu'ils arrêtent les progrès d'une infection naissante. C'est ainsi que la solidité de nos principes se trouve encore dans la fécondité de leurs résultats.

Qu'on ne se fâche pas si j'ai oublié pour un instant que je m'étois imposé de ne pas parler avec mon esprit personnel d'une matière si délicate. Je suis prêt à ne plus m'en servir pour plaire à mes lecteurs, puisqu'il m'est au moins aussi facile d'employer celui des autres. Je vais donc emprunter encore le témoignage des plus grands praticiens pour apprendre que si je suis le premier qui ai expliqué la propriété anti-vénérienne

des narcotiques, et démontré leur vertu préservative de la syphilis, je ne suis pas le seul à qui les faits et l'expérience ont montré cette dernière propriété.

Dans les premiers temps de mon arrivée à Paris, j'eus occasion de converser souvent avec de jeunes médecins de la Faculté de Montpellier. Ils me disoient que le célèbre *Fouquet* professoit publiquement que les injections narcotiques prévenoient constamment la blennorrhée vénérienne, et qu'ils avoient souvent été les témoins oculaires de leur succès, d'après les conseils et la pratique de ce grand médecin. Si donc les narcotiques peuvent réprimer l'irritation vénérienne de l'urètre, et en arrêter les conséquences, pourquoi, d'après ce que nous avons dit, ne la dompteroient-ils pas ailleurs, et ne s'opposeroient-ils pas de même aux autres symptômes de cette maladie, puisque nous avons prouvé qu'elle étoit identique? Mais écoutons encore à ce sujet le savant *Alibert,* qui, d'après *Murray,* nous fournit les preuves les plus puissantes en faveur de notre doctrine : je les prends dans la belle histoire qu'il a faite de l'opium, tome 2, page 80 de ses Nouveaux Élémens de Thérapeutique, en prenant ce médicament pour le tout dans ce qu'il avoit à dire sur les narcotiques, de même qu'il en

avoit fait du quinquina à l'occasion des toniques.

« C'est sans doute parce que l'opium stu-
» péfie les forces vitales, qu'il enchaîne, pour
» ainsi dire, les facultés sensibles et irritables,
» et que, par ses qualités narcotiques, il rend
» le corps humain moins accessible aux diffé-
» rentes maladies. Cette remarque a sur-tout
» été faite par M. le docteur *Ananian*, mon
» élève, qui pratique notre art à Constanti-
» nople. Plusieurs faits démontrent que ceux
» qui font un usage modéré de cette subs-
» tance contractent rarement l'affection syphi-
» litique. Murray a cherché à expliquer ce
» phénomène. Est-ce à l'irritabilité éteinte par
» l'usage habituel de cette substance, à la cha-
» leur excessive ou aux bains dont cette na-
» tion fait usage, qu'il faut l'attribuer ? On
» observe également qu'ils ne sont presque ja-
» mais atteints par les maladies convulsives et
» périodiques. M. *Ananian* eut sur-tout occa-
» sion de se convaincre de cette vérité, lors-
» qu'il quitta la Turquie avec l'ambassadeur
» ottoman et sa nombreuse suite pour se rendre
» à Paris. Aussitôt qu'ils furent dans la capi-
» tale de la Valachie, à Burkarest, ville très-
» malsaine, tous, excepté trois individus qui
» usoient habituellement et modérément de

» l'opium, furent en proie à des fièvres perni-
» cieuses. Ce fait particulier prouve combien
» l'énergie et l'activité du principe sensitif sont
» favorables au développement des affections
» morbifiques ».

Si nous ouvrons *Murray* lui-même, article déjà cité plus haut, nous lisons : « *Apte etiam,*
» *pro re natâ, cum opii usu interno externa*
» *ejusdem applicatio conjungitur. Ita in*
» *blennorrhagiâ injectiones, in reliquis vero*
» *lotiones, cataplasmata, unguenta, clys-*
» *mata, opium, haud sine fructu recipiunt.*
» *— Ex multiplici hoc opii beneficio expli-*
» *cari forte quodam modo posset quod pere-*
» *grinatores uno fere ore affirmant : scilicet,*
» *Turcas, reliquasque Orientales gentes, qui-*
» *bus quotidianus opii usus familiaris est,*
» *venereâ lue rarissime infici; nisi forte*
» *miram hanc gentium, libidini tantopere*
» *deditarum, immunitatem à calidiori cœlo,*
» *balneisque quibus illi utuntur, unice re-*
» *petere malueris : ptyalismum quoque, ins-*
» *tar collutorii adhibitum, coercere.* »

Nous n'accumulerons pas un plus grand nombre de preuves; d'après les principes établis plus haut, celles-ci nous paroissent assez positives pour démontrer la vertu préservative des narcotiques contre l'infection syphili-

tique. Car , de même que les mercuriaux sont le remède spécifique contre l'action vénérienne, de même les narcotiques le sont de la génération ou de l'intususception du principe vénérien dans l'économie. Osons plus, disons que ces médicamens sont peut-être les seuls qui puissent s'opposer au développement des principes rabiéique et cancéreux ; enfin, de tous les germes morbifiques qui prennent spécialement naissance dans le système nerveux au moyen de l'irritabilité, pourvu néanmoins qu'on soutienne les forces par une diète restaurante.

Pourroit-on dire actuellement que c'est en arrêtant l'absorption du virus vénérien chez les Turcs, que les narcotiques les préservent de sa contagion ? Quand on ignoreroit que leurs propriétés stupéfiante et débilitante ne peuvent qu'augmenter cette faculté de l'économie animale, et favoriser ainsi ce prétendu mode de contagion, pourroit-on tenir un pareil langage ? Qu'on cesse donc de regarder l'infection syphilitique comme l'effet de l'absorption matérielle du pus vénérien. Lorsque la manière dont s'établit la blennorrhée prouve absolument le contraire ; lorsque maint exemple que nous pourrions citer ici sans les bornes que nous nous sommes prescrites, attestent que le principe syphilitique peut être conçu ou

développé par le seul excès des plaisirs de l'amour, par une grande irritation vénérienne avec des femmes saines et pudibondes, exemptes de toute infection, pourroit-on douter de son mode de contagion? Mais quand il seroit encore des médecins assez prévenus pour l'attribuer à l'absorption du pus, ainsi que le rabiéique et le cancéreux, la raison et l'expérience n'en proclameroient pas moins les narcotiques comme l'antidote de l'intususception de ce virus, et non le mercure. Car, en supposant la contagion syphilitique être produite par l'absorption de la matière vénérienne, en supposant, avec le célèbre professeur *Pinel*, le virus hydrophobique passer même à travers l'épiderme par le contact de la salive, à l'aide du simple lèchement de l'animal enragé, et qu'il puisse être communiqué par la seule inspiration de son haleine; si l'on s'opposoit aux progrès de son irritation sur le systême nerveux par les narcotiques, ne suspendroit-on pas également le développement de son action, qui n'a lieu que si long-temps après la contagion. En effet, la matière inoculée, circulant avec le sang, ne seroit-elle pas bientôt modifiée, ne perdroit-elle pas son activité et son énergie, ou les vaisseaux ne se familiariseroient-ils pas avec son acrimonie; et ne s'évacueroit-elle pas enfin par

les différens émonctoires de l'économie; puisqu'il a été démontré qu'elle ne peut avoir immédiatement aucune action chimique et sympathique sur le sang?

Quoi qu'il en soit, les narcotiques n'en sont pas moins l'antidote de la contagion rabiéique et vénérienne: la cautérisation des morsures, si préconisée contre l'infection hydrophobique, le démontre évidemment. Il est certain qu'elle pourroit même être suppléée, ou au moins secondée par des applications stupéfiantes; mais il faudroit alors que l'usage intérieur et extérieur des narcotiques ait lieu dès le principe, et durant l'incubation de la maladie: car, par les mêmes raisons qui ont été dites en parlant de la syphilis, c'est en vain que, comme nous l'avons vu souvent, on les prodigue lorsque l'hydrophobie est déclarée, ou qu'on cherche à en suspendre l'action par des actes perturbateurs, aussi imprudens de la part du médecin qu'ils sont dangereux pour le malade.

C'est en voyant les mauvais effets des caustiques contre les symptômes vénériens primitifs, que M. le professeur Bosquillon s'est récrié contre eux, même dans les morsures d'animaux enragés. Il est certain, en effet, qu'une irritation contagieuse, qu'une conception virulente quelconque, peut souvent être détruite

dans

dans le principe, lorsqu'elle n'est que locale, par la cautérisation des parties qui l'ont contractée ; mais il est possible aussi qu'elle ajoute encore à la force de ses effets sympathiques ou au moins qu'elle ne puisse l'arrêter, et que conséquemment elle hâte l'infection générale, ou que la contagion continue ses progrès. On peut donc conclure de ces réflexions judicieuses, que les applications narcotiques peuvent avantageusement remplacer la cautérisation des plaies contagieuses, sur-tout si on leur adjoint les moyens propres à exciter la sueur, à procurer le relâchement ou à faire cesser l'érétisme; tels que les bains chauds, ceux de vapeurs, les sudorifiques, l'alkali volatil et l'opium même, qui est à la fois le meilleur calmant et le plus puissant diaphorétique.

Mais si l'usage modéré des narcotiques peut être le préservatif de beaucoup de maladies, leur abus peut aussi avoir les inconvéniens les plus graves. En paralysant le principe de la vie, ils abrutissent l'homme, le rendent mélancolique, et font sur-tout tarir la source de ses facultés vénériennes. Les narcotiques ne doivent donc pas être employés inutilement et sans précaution contre l'infection syphilitique. Heureusement les signes qui peuvent en indiquer le besoin ne sont pas du tout équivoques; car, outre les

raisons et les circonstances particulières qui peuvent faire craindre la conception du principe vénérien, ou rassurer contre elle, toutes les fois que l'infection doit avoir lieu, sa disposition ou son incubation s'annonce constamment. Ainsi, sans s'arrêter à de vaines considérations sur la diversité du temps qu'elle peut durer avant d'établir son action, on peut assurer que, quand cette disposition est conçue ou contractée, le chancre, par exemple, prélude à son développement par un prurit particulier, un petit point rouge qui se remplit bientôt d'une sérosité purulente, et se change en une petite pustule blanche. De même la blennorrhagie est toujours précédée d'une irritation voluptueuse de l'urètre, qui occasionne des érections fréquentes et involontaires; d'une rougeur et d'une sensibilité spéciale du gland et du prépuce; d'une difficulté d'uriner, causée par la tension ou l'engorgement du canal; enfin, d'ardeurs et de cuissons, auxquels succède bientôt l'écoulement qui constitue cette affection. Les bubons s'annoncent également par une tension et une légère douleur dans les ganglions lymphatiques inguinaux ou des autres parties; en un mot, l'incubation du principe vénérien est toujours caractérisée par les signes précurseurs propres aux symptômes qu'il doit produire. Or, à

ces indices, ne pouvant plus douter de l'infection, on doit aussitôt recourir aux narcotiques, si déjà même des craintes rationnelles et des raisons particulières n'en ont pas prescrit l'usage. Loin de nuire alors, ils sont le remède salutaire, le puissant secours à opposer à l'irritation vicieuse des organes génitaux, et la sauve-garde, le moyen tutélaire contre toutes les suites qu'elle peut avoir. Si, comme nous pourrions le prouver, notre pratique angustiée nous a permis souvent de réprimer ainsi les irritations vénériennes, et d'en détruire le principe; si même nous avons pu quelquefois arrêter le développement des chancres et des blennorrhées de toutes espèces, et les guérir au début de leur action, combien de fois, dans une pratique étendue, ne pourroit-on pas non seulement faire avorter l'incubation de la disposition vénérienne, mais même en arrêter l'action naissante?

En vain nous opposeroit-on le court espace de temps qui sépare quelquefois l'époque de la contagion syphilitique de celle de son action; car, outre que notre antidote peut combattre encore avec succès des symptômes vénériens naissans, le temps de l'incubation ou de l'intususception de leur principe est toujours assez considérable, puisqu'il ne dure guère moins de

trois à quatre jours, et qu'il s'étend quelquefois jusqu'à soixante, quatre-vingt et plus.

Je le répète donc : lorsque l'on aura couru les dangers de la contagion syphilitique, soit dans le commerce impur des courtisannes, soit par des débauches avec des femmes saines et pudibondes, soit même dans des transports amoureux pour une tendre et vertueuse épouse, qui peuvent aussi occasionner, comme nous l'avons observé quelque fois, des irritations vénériennes assez fortes ; qu'on recoure aux narcotiques : les signes que nous avons donnés comme caractéristiques de la conception du mode vénérien apprendront toujours à les employer utilement, en empêchant d'en abuser.

Mais si l'usage des narcotiques peut prévenir l'action vénérienne chez les adultes, pourquoi, en concluant *à majori ad minus*, le même moyen n'arrêteroit-il pas chez les nouveaux-nés le développement de la disposition vénérienne congénitale ? Cette conséquence paroît si juste et si naturelle, que personne ne pourroit la contester, au moins *à priori*. Nous avons vu qne l'action vénérienne, chez les nouveaux-nés, est ordinairement consécutive à leur naissance ; qu'elle est plutôt une cachexie vénérienne, une affection dégénérée, qu'une véritable syphilis.

L'état de langueur de ces êtres malheureux, leur air de vieillesse prématurée, une sorte de maigreur, de flaccidité de la peau, qui, selon Gabriel Fallope, les rend comme macérés ou *semicocti*, montrent évidemment que les sources de la vie ont été corrompues par le principe vénérien ; soit qu'il vienne du père ou de la mère, ou des deux à la fois. C'est donc avec raison que nous considérons, en quelque sorte, les affections vénériennes de ces jeunes décrépits, de ces vieillards en mignature, comme des maladies consécutives, tant par leur mode de contagion et de développement, que par le défaut de réaction vitale. Il semble que l'irritation primitive qui caractérise le *summum* de la syphilis manque dans ce cas, et que le principe vénérien passe tout d'un coup de sa conception à sa dégénérescence, ou au décroissement de son action.

De là on peut considérer les nouveaux-nés infectés, ou comme atteints seulement du principe vénérien, ou comme affectés d'une syphilis invétérée, plus ou moins affoiblie et dégénérée. Ainsi, lorsque des enfans naissent malingres, avec l'aspect sinistre de la douleur et de la vieillesse, ou que, pour toutes autres raisons, ils peuvent être soupçonnés d'apporter le germe

syphilitique, aussitôt deux moyens principaux et puissans sont indiqués pour en arrêter les funestes effets : les calmans et les fortifians. Oui, si ces médicamens sont combinés, alternés ou administrés convenablement, ils réconfortent la vie et enchaînent la réaction vicieuse qui établiroit l'affection secondaire précitée. Que ces êtres chétifs soient sur-tout préservés de l'action mercurielle, qui, par l'irritation dangereuse d'une sensibilité dépravée, d'un principe vital corrompu dans son essence, hâteroit la fièvre hectique, le dévoiement colliquatif, le marasme et la mort, sans avoir été d'aucune utilité contre leur infection. Qu'on se contente alors d'associer les calmans appropriés aux sirops anti-scorbutiques, de kina ou autres analogues, pendant au moins les deux ou trois premiers mois de la vie ; qu'on tienne ces enfans propres, en les changeant souvent de linge ; qu'on lave même avec des décoctions narcotiques et aromatiques les parties génitales, les fesses, l'anus et tous les plis de la peau, où la moindre saleté, la plus petite irritation peut faire développer l'action du principe syphilitique. Enfin, comme l'ophthalmie vénérienne est un des symptômes le plus fréquent et le plus généralement observé dans ces sortes

d'infections, les yeux doivent aussi être bassinés souvent avec des infusions toniques de fleurs de sureau, de camomille, etc. rendues plus ou moins narcotiques; avec tout ce qui peut, en un mot, fortifier ces organes, réprimer leur sensibilité, et empêcher le flux humoral muqueux qui caractérise cette affection.

Cependant si, malgré ces moyens prophylactiques, l'action vénérienne se développoit, on auroit au moins assuré la vie à des êtres d'une existence fragile et équivoque, et préparé le succès au traitement propre à la combattre. Mais l'irritation vénérienne des nouveaux-nés étant aussi foible que leur vie est languissante, de sorte qu'on peut l'assimiler à une affection secondaire, à une véritable cachexie, une question essentielle se présente ici : celle de savoir si l'action des sudorifiques ne suffiroit pas contre ces sortes de syphilis, de même qu'elle termine le traitement des véroles anciennes et dégénérées. Les principes qui nous ont servi à apprécier l'action des narcotiques, des mercuriaux et des sudorifiques, semblent confirmer cette présomption. Si l'action vénérienne est foible et dégénérée; si la constitution dépravée du malade peut faire craindre les effets de la stimulation violente du mercure, pourquoi

l'emploieroit-on, s'il suffit, d'ailleurs, d'un médicament plus doux pour la subjuguer? *Neque remedia majora ipso morbo opponas*, a dit Stoll. Il ne seroit donc pas du tout surprenant que l'union des sudorifiques aux calmans et aux toniques pût arrêter l'action vénérienne chez les nouveaux-nés, où les deux derniers moyens n'auroient pu les prévenir. Quant à l'ophthalmie qui existe alors, presque toujours aucun remède local ne convient mieux contre elle, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée d'un flux humoral, chronique et abondant, qu'un collyre mercuriel rendu plus ou moins narcotique; il se fait tout simplement avec un ou deux gros de mercure cru, qu'on met en suspension dans l'eau par l'intermède de la gomme ou de toute autre substance analogue. Ce n'est certainement pas comme anti-vénérien que ce collyre agit ici, et que nous le conseillons; mais bien comme ayant une vertu tonique ou une action stimulante propre à faire cesser toutes les ophthalmies catarrhales chroniques, puisque nous l'avons employé également avec beaucoup de succès contre les scrophuleuses.

Qu'on ne croie pas toutefois que je veuille proscrire entièrement l'usage du mercure: à Dieu ne plaise que je veuille priver la médecine des enfans d'un remède aussi puissant; et

quand je le voudrois, la raison et l'expérience ne le permettroient pas. Lorsque les moyens thérapeutiques que nous conseillons ne peuvent suffire, il faut leur associer ou leur substituer le mercure, si le cas l'exige et que la santé du jeune enfant le permette. Au reste, ne vaut-il pas mieux encore, dans cette supposition, avoir gagné du temps sur la maladie, en l'assoupissant, en l'atténuant ou en arrêtant au moins ses funestes effets, et assurer ainsi l'existence de l'enfant, que le précipiter brusquement dans le tombeau, en voulant trop tôt le guérir complètement? Le médecin qui se conduit ainsi n'est-il pas semblable au bon capitaine qui aime mieux vaincre un ennemi puissant par des escarmouches, que de livrer d'abord un combat général trop dangereux, ou qui préfère au moins affoiblir primitivement son adversaire, pour le terrasser ensuite plus sûrement dans une action décisive?

Les narcotiques ne sont pas seulement l'antidote des infections syphilitiques et rabiéiques; ils sont encore le remède le plus puissant à opposer aux principes cancéreux et herpétique, combattus à leur naissance; sur-tout si les moyens locaux sont secondés par l'usage intérieur de ces médicamens. D'après M. *Broussais*, le laudanum en friction guérit la gale et tous les exanthèmes d'irritation: cela se conçoit aisé-

ment. Le laudanum commence par engourdir l'activité organique des capillaires, et, l'instant d'après, il les resserre et les condense comme le feroit le tanin. Il a donc en même temps l'effet calmant et l'action astringente: c'est sous ce double rapport qu'il convient si bien dans tous les catarrhes, où la petite irritation locale qu'il produit devient de la plus grande efficacité. Or, d'après ces deux effets locaux, il est évident que les injections narcotiques sont encore le remède le plus puissant contre les leucorrhées âcres ou d'irritation; qu'en les rendant fortifiantes et aromatiques, elles conviennent aussi contre ces écoulemens chroniques ou constitutionnels, qu'elles en arrêtent tous les inconvéniens; qu'on peut enfin, par ce seul moyen extérieur, empêcher le développement des cancers utérins. Cependant, tout en démontrant les propriétés puissantes des narcotiques et leurs avantages infinis pour la thérapeutique, nous convenons que, sans l'association des sulfureux et des mercuriaux, ces médicamens resteroient souvent sans efficacité contre l'action bien développée des principes psoriques et dartreux.

Mais, dira-t-on, il semble, à vous entendre, qu'il n'y a plus aucune cause matérielle de maladies, ou qu'elles sont toutes le résultat des *on ne sait quoi* qui produisent la perversion de

l'irritabilité, et partant que toute la thérapeutique se réduit à ramener les organes à leur mesure naturelle d'activité, sans s'embarrasser de tout ce fatras de médicamens évacuans et altérans, auxquels les médecins paroissent attacher tant d'importance. Certes, je ne prétends pas cela : je sais combien le régime, secondé par l'action lente et insensible de certains médicamens délayans, peut influer avec le temps sur les actes morbides qui entretiennent les maladies ; mais je soutiens que ces moyens qui peuvent empêcher le développement d'une disposition morbifique occulte, ou la détruire, et la réprimer à la longue, ne peuvent en aucune manière arrêter son explosion lorsqu'elle existe, comme le font les narcotiques. En effet, malgré toutes les causes ou influences extérieures qui peuvent modifier l'idiosyncrasie de chacun, il est évident que tous les hommes naissent avec des dispositions originelles, une sensibilité native et spéciale qu'ils ne peuvent jamais changer entièrement. Ainsi ne voit-on pas tous les jours, par exemple, qu'un homme irritable, doué d'un tempérament ardent et bilieux, se trouve affecté de dartres, tandis que l'homme sanguin ou pituiteux n'en éprouve aucune atteinte, quoiqu'il garde le même régime et qu'il mange même des viandes âcres, salées, fumées et

épicées ; qu'il boive des liqueurs fortes ou des vins aigres ; qu'il fasse, en un mot, tout ce qui est regardé comme le plus propre à les produire. Il semble même qu'à part la sensibilité naturelle et l'irritabilité locale qui peuvent favoriser le développement des dartres, ces maladies ne naissent que sous l'influence des impressions extérieures ; car, sans cela, pourquoi la face, les parties génitales, les mains en seroient-elles plus souvent affectées que les autres parties du corps ? Pourquoi la malpropreté, en produisant une sensation désagréable, appelleroit-elle l'éruption psorique et dartreuse ? Pourquoi les testicules, les seins, l'utérus, la face, et principalement le nez et les lèvres seroient-ils les organes le plus fréquemment affectés de cancer ? Se pourroit-il enfin que la sensibilité exquise ou singulière de toutes ces parties, que les impressions particulières qu'elles éprouvent, fussent étrangères au développement de ces maladies ? D'ailleurs, si les médicamens intérieurs, propres à changer, à dépurer ou à rafraîchir nos humeurs, étoient les plus propres à faire cesser l'action des maladies chroniques de la peau, comment se feroit-il qu'un vésicatoire pût guérir une dartre en troublant l'irritabilité morbide qui l'entretient, tandis que j'ai vu le soufre, l'antimoine, la patience, la

douce-amère, etc., ne produire aucun effet sensible après un an de leur usage? Est-ce alors en renouvelant ou regénérant les humeurs que le vésicatoire agit? Sans doute, les évacuans, les amers, les exutoires sont utiles pour suppléer une excrétion vicieuse, ou pour corriger une diathèse psorique ou dartreuse, ainsi que les autres moyens hygiéniques, mais c'est tout ce qu'ils peuvent faire : jamais il n'atteignent la dépravation vitale qui en constitue l'action et l'essence; de même que les narcotiques et le vécatoire ne pourroient rien contre la disposition ou le principe matériel de ces maladies, si toutefois elles en avoient.

Mais les médicamens n'ayant aucune propriété réelle ou indépendante, comment doit-on considérer l'action des toniques ou des amers dans la cachexie scrophuleuse? Est-ce contre un virus, un principe matériel, qu'ils agissent alors, ou en incitant les forces vitales et digestives du malade? Que ce soit au moyen des nerfs que leur action corroborante se propage à tout l'organisme, ou que l'agent tonique, pénétrant dans le sang, circulant avec ce fluide, porte ainsi par-tout sa puissance fortifiante; la mutation importante et salutaire qui a lieu dans toute l'économie, la régénération heureuse qui s'opère dans les humeurs, ne dépendent-elles

pas immédiatement des alimens qui sont le sujet de la digestion, plutôt que des toniques administrés, qui n'ont ni qualités digestives, ni facultés nutritives absolues? Il s'ensuit donc, que ce n'est point en renouvelant, en restaurant directement les humeurs que les stimulans amers guérissent la cachexie scrophuleuse, qui, d'ailleurs, n'a rien de contagieux ou de virulent, mais en fortifiant le systême digestif, en régularisant ses mouvemens, et en rétablissant l'intégrité de ses fonctions, ainsi que celle de la nutrition. Aussi faut-il éviter avec soin l'abus des savono-aloëtiques ou d'autres remèdes stimulans dans le traitement des scrophules et de leur complication avec la syphilis; car ils affectent alors l'estomac, détruisent les digestions, produisent les inflammations chroniques du pylore et des intestins, et toutes les conséquences fâcheuses qu'elles peuvent avoir.

De tout ce qui a été dit, concluons que les narcotiques nous offrent le plus efficace d'arrêter généralment le développement des principes morbifiques en réprimaut la réaction vitale qui l'établit : qu'outre cet avantage inappréciable pour la thérapeutique, l'action puissante de ces médicamens nous offre encore le seul remède propre à combattre ou du moins à assoupir l'affection cancéreuse, la her-

pétique et la psorique, sur-tout si on les joint ou les alterne à propos avec certains stimulans, tels que les toniques, proprement dits, les mercuriaux, les sudorifiques, les sulfureux, etc. Que les humeurs soient viciées primitivement ou non, qu'il y ait un principe matériel de ces maladies ou qu'il n'y en ait point, arrêtez-en les effets, et la nature alors s'en débarrassera d'elle-même, ou vous pourrez employer les moyens que vous croirez propres à l'éliminer, à l'annihiler ou à le neutraliser. Mais si au contraire vous laissez une fois se développer l'acte morbide, il s'accroît et s'organise dans l'économie, au point qu'on ne peut plus le détruire, ainsi qu'on l'observe pour le cancer, les dartres, etc. En effet, si par hasard ces affections cessent quelquefois, ce n'est souvent qu'instantanément ou pour reparoître bientôt après. Qu'on juge par-là quel empire ou quelle force a l'habitude sur l'économie animale, au moyen du systême nerveux! Si l'on en excepte la petite vérole, la rougeole et peut-être quelques autres maladies éruptives, ne suffit-il pas d'avoir éprouvé une affection morbide, et principalement une maladie inflammatoire ou nerveuse, pour en conserver, en quelque sorte la disposition ou la tendance reproductrice? Réprimez donc le principe des maladies,

autant qu'il vous sera possible. Quelques fièvres éruptives, il est vrai, inhérentes à l'organisation naturelle, comme la variole, la rougeole, peuvent s'inoculer matériellement avec le pus, ainsi que quelques virus animaux; mais pour les autres maladies, elles sont toutes le résultat d'une irritation spéciale du principe sensitif, d'une sorte de conception vitale; enfin, d'*un je ne sais quoi* d'immatériel qui ne peut être apprécié ni inoculé comme tel, du moins d'une manière sûre, constante et nécessaire. Or, dans tous ces cas, que peut-on croire, que peut-on appréhender de toutes ces altérations physiques, de tous ces êtres chimériques, regardés comme les causes premières et effectives de chaque maladie? Quand, d'ailleurs, il resteroit encore quelque doute à cet égard pour les affections intérieures ou spontanées, pourroit-il y en avoir maintenant pour la syphilis? Après tout ce qui a été dit et prouvé, quelqu'un oseroit-il douter que sa contagion n'est point l'effet de l'intususception matérielle du pus vénérien? Que les incrédules en doutent encore, puisque la raison ne peut les convaincre; c'est à l'expérience, je ne dirai pas à les persuader, mais à les entraîner ou les forcer. Que dis-je, n'aura-t-elle point tort contre la théorie de quelques esprits systématiques? S'il pouvoit en

en être ainsi, je leur dirois : quelle que soit votre doctrine sur ce fléau destructeur, qui avilit et dégrade l'homme, qui corrompt les sources de sa reproduction, en empoisonnant ses plaisirs les plus doux ; combattez - en l'origine, ou opposez-vous à sa contagion. Pour cela, méprisez mes principes si vous le voulez ; mais employez la thérapeutique et la prophylactique que je vous propose. Enfin, si l'on pouvoit trouver encore quelque chose de mieux ; si l'on découvroit une méthode curative meilleure que la mienne, et un antidote plus sûr que celui que j'indique, je m'en réjouirois réellement ; mais tout en faisant ce vœu sincère, je répéterai toujours : combattez la disposition vénérienne ; étouffez cet hydre à sa naissance ; et suivez le sage conseil de Palingel : *cito curam adhile,*

. . . . tenuis dùm morbus adhuc non
Assumpsit vires, nec inest penetralibus hostis.
Ignis ab exiguâ nascens extinguitur undâ ;
Sed postquàm crevit, volitantque ad sydera flammæ
Vix putei, fontes, fluvii succurerre possunt.

Encore un mot, et cet ouvrage est terminé. Nous laissons à nos lecteurs à juger jusqu'à quel point nous avons pu éclairer la doctrine des maladies vénériennes. En publiant notre ouvrage, nous n'avons jamais eu la prétention de commander à l'opinion. Cependant quel que

soit leur jugement, nous aimons à croire que notre travail ne sera pas sans utilité. Il pourra au moins aider les médecins instruits et observateurs à fixer leur opinion d'une manière certaine et indépendante de toutes préventions et de toutes impulsions naturelles. Il leur sera facile de juger la fameuse discussion reproduite encore dans ce moment-ci, sur la prétendue différence qu'on a cru exister entre le virus gonorrhoïque et le vénérien. Ils estimeront à leur véritable valeur les preuves négatives que *Bell* allègue pour établir cette différence; ils verront, en un mot, combien elles sont peu satisfaisantes pour un esprit exact qui cherche la vérité. Aussi sa doctrine parut-elle si extraordinaire et si hardie aux gens inexpérimentés et trop peu instruits pour avoir un jugement à eux, qu'ils en furent épouvantés, et qu'ils lui donnèrent leur improbation, sans même qu'ils osâssent l'examiner ni la discuter. C'étoit à M. le professeur *Bosquillon* qu'il étoit réservé d'apprécier l'ouvrage de *Bell* à sa juste valeur, de suppléer à ses imperfections, et d'en réfuter les erreurs par le jugement le plus exact et l'examen le plus sévère. « Il ne s'est pas borné, dit M. *Legallois, dans le Rapport qu'il fit en* 1808 *sur sa Traduction à la Société académique de Paris,* « à la fonction de tra-

» ducteur ; les notes et les additions nombreu-
» ses dont il a enrichi l'ouvrage de *Bell* sur-
» passent le texte de beaucoup, et le rendent le
» traité le plus complet que nous ayons mainte-
» nant sur cette matière». Avec quelle sagacité, en effet, M. *Bosquillon* n'a-t-il pas expliqué la cause de la gonorrhée, et n'a-t-il pas justifié ou éclairé la doctrine de *Bell* en l'appuyant sur les principes physiologiques les plus lumineux et les plus profonds? Avec quel discernement n'a-t-il pas signalé les nombreuses affections locales non disséminatrices du mode vénérien qui peuvent attaquer les parties génitales des deux sexes? Si nous avons pû jetter quelque jour sur la syphilis, n'est-ce pas à lui que nous en sommes redevables en majeure partie? n'est-ce pas, en donnant à ses idées lumineuses sur la gonorrhée toute l'extension dont elles étoient susceptibles, et en les appliquant généralement à tous les symptômes syphilitiques, que nous avons prouvé que l'irritation vénérienne étoit une dans son essence, qu'elle ne différoit que par ses divers degrés d'intensité ou par sa faculté plus ou moins grande de disséminer le mode vénérien, et d'établir son action secondaire? *Est benignum et plenum ingenui pudoris fateri per quos profeceris*, a dit *Pline*. Oui, sans partager entièrement l'opinion de

ce praticien célèbre, nous avons toujours été frappés de la justesse de ses vues pratiques et des avantages qu'elles offrent à l'humanité, en la préservant, autant qu'il est possible, des malheureux effets des traitemens mercuriels inconsidérés, qui sont si souvent administrés par l'ignorance et la cupidité d'une foule de médecins charlatans.

Mais quoique nous regardions la gonorrhée comme une simple affection locale qu'on peut toujours prévenir ou arrêter dans son origine, nous sommes loin d'approuver la théorie et la thérapeutique du chirurgien anglais dans cette maladie. Outre les inconvéniens qu'elles peuvent avoir par rapport à la syphilis, elles peuvent encore en avoir de très-graves à l'égard des voies urinaires et de leurs fonctions, sur-tout par la nature irritante des remèdes qu'il propose. Aussi M. *Bosquillon* n'a-t-il pas manqué de donner de nouveaux développemens à ce qu'avoit dit *Bell* sur ce sujet, et de rectifier ses erreurs, en restreignant l'usage des injections astringentes et stimulantes qu'il conseille au prélude de la gonorrhée bénigne, ainsi que pour arrêter les écoulemens chroniques ou les suintemens habituels. En effet, si, comme le veut le médecin français, on ne proscrit pas ces moyens pendant la période inflammatoire de la blennorrhagie pour

recourir au traitement anti-phlogistique le plus sévère, ils produisent alors les accidens les plus graves en augmentant encore l'irritation de la muqueuse urétrale ; ils épaississent constamment cette membrane en s'opposant à son dégorgement, et ils développent une foule d'affections sympathiques qui propagent quelquefois le principe virulent.

Ecoutons encore M. Legallois dans le rapport précité.

« La comparaison et la discussion judicieuses
» des inoculations de la matière gonorrhoïque,
» faites en Angleterre par *J. Hunter*, et de
» celles qui ont été répétées en France avec
» la matière de tous les symptômes vénériens,
» ont conduit M. *Bosquillon* à connoître la
» véritable source de la gonnorrhée et à com-
» battre l'opinion de *Bell* sur ce point. Cet
» auteur paroît admettre un virus spécifique
» comme cause de la gonorrhée, qu'en raison
» de cela il appelle virulente, pour la distin-
» guer de la blennorrhée simple qui, selon
» lui, n'est pas virulente; mais M. *Bosquillon*
» pense avec raison que cette affection est occa-
» sionnée par tout ce qui est capable d'en-
» flammer l'urètre, et non par un virus parti-
» culier, etc. etc.

» De plus, M. *Bosquillon*, après avoir donné

» l'histoire la plus complète de toutes les mé-
» thodes de traitemens et de tous les remèdes
» connus jusqu'à présent, et après les avoir
» soumis tous à l'examen le plus sévère, conclut
» qu'on a souvent abusé des médicamens anti-
» vénériens, sur-tout des nouveaux proposés,
» en les appliquant trop généralement dans des
» cas de syphilis équivoques ; car la véritable
» syphilis est plus rare qu'on ne le pense com-
» munément. Les charlatans la voient presque
» par-tout, tant par ignorance que parce qu'ils
» y trouvent leur compte ; les prôneurs de
» remèdes nouveaux ne la trouvent guère moins
» fréquente, et c'est à la cure d'une foule d'af-
» fections étrangères à la syphilis qu'ils doi-
» vent la réputation de leurs remèdes. *M. Bos-*
» *quillon* a donné le plus grand soin à distin-
» guer les symptômes vénériens de ceux qui ne
» le sont pas » : c'est-à-dire, *ceux qui sont pro-
pres à disséminer le mode virulent ou à éta-
blir la syphilis secondaire, de ceux qui en
sont incapables, et qui doivent être combattus
localement, même par des remèdes non mer-
curiels.* « Tout ce qu'il a dit sur cette impor-
» tante matière mérite la reconnoissance du
» public, et doit être médité par tous les mé-
» decins philantropes. »

Enfin, M. *Legallois* termine ainsi son rap-

port : « M. *Bosquillon* ne s'est pas contenté de
» suppléer à ce que *Bell* pouvoit avoir d'in-
» complet, il a fait un examen sévère de toutes
» ses opinions, et ne lui a fait grace d'aucune
» erreur. *Montesquieu* a dit, *préface du Tem-*
» *ple de Gnide*, qu'un traducteur ne souffre
» point patiemment que l'on n'estime pas son
» auteur autant qu'il le fait. Ce sarcasme ne peut
» s'adresser qu'aux traducteurs vulgaires qui
» sont incapables de penser par eux-mêmes,
» et n'ont d'autre mérite que de connoître un
» peu leur langue et tant bien que mal celle
« de l'auteur qu'ils traduisent. Mais quand un
» savant d'un ordre supérieur ne dédaigne pas
« non seulement de faire connoître à ses com-
» patriotes, mais de corriger et d'enrichir de
» ses méditations ceux des ouvrages étrangers
» qu'il a jugés dignes de fixer son attention et
» de mériter l'estime publique, c'est un double
» profit pour la science. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.